This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

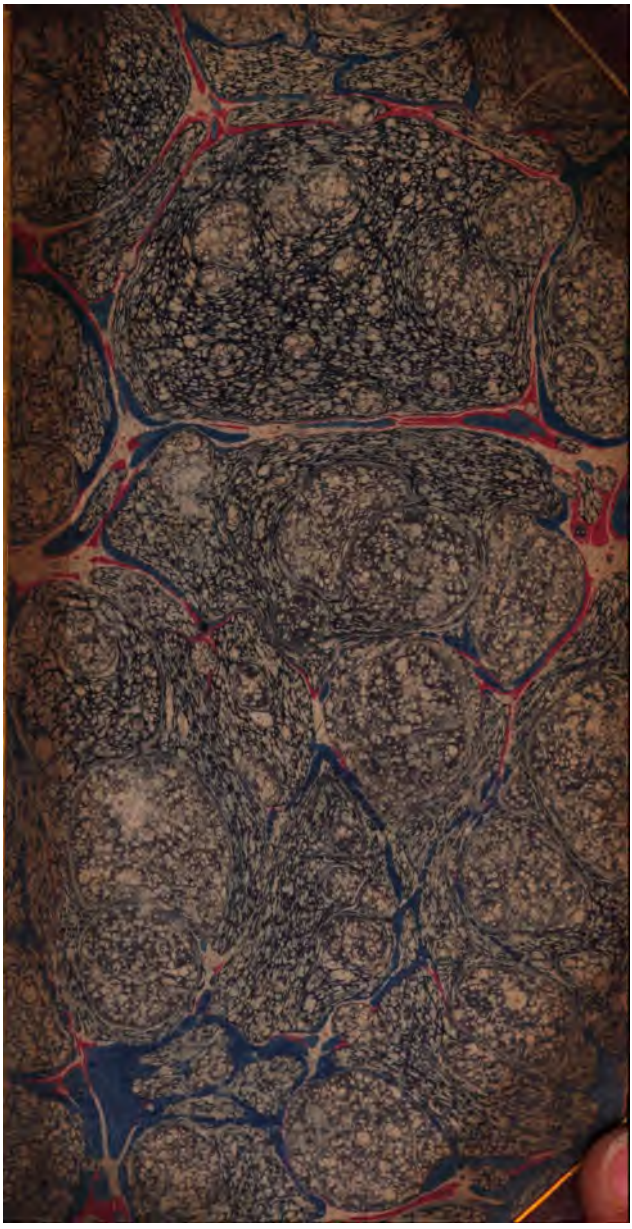
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



B
79.

GL
Estate of Prof. K.T. Rowe
fren
2-15-89

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai 1750-1752 juillet.

848
V9d
1791
V·83
Barker

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. DARGET.

A Paris, 6 mai.

VOICI une seconde saffée des nouvelles de l'abbé *Raynal*. Je souhaite qu'elles puissent adoucir la tristesse où vous êtes encore. Ma mélancolie quadrerait bien avec la vôtre. 1750.

Oderunt hilarem tristes, tristemque jocosi.

Mais, mon cher Monsieur, j'ai par-dessus vous des souffrances de corps continuelles. Que ferait un malingre, un cadavre ambulant à la cour d'un jeune roi qui se porte bien, et qui a de l'imagination et de l'esprit du soir au matin? Cependant je vous avoue ma faiblesse. Je n'aurais point de plus grande consolation que celle de le voir et de l'entendre, encore avant d'aller rendre visite aux *Antonins*, aux *Chaulieux*, aux *Chapelles*, ses devanciers. Je suis enchanté de tout le bien que vous me dites de mon cher d'*Arnaud*. Je voudrais bien qu'il lût, quand il n'aura rien à faire, le rogaton que je vous envoie. Buvez tous deux à ma santé; cela me fera peut-être du bien.

848
V94
1791
V·83
Barker

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. D'ARGET.

A Paris, 6 mai.

VOICI une seconde faffée des nouvelles de l'abbé *Raynal.* Je souhaite qu'elles puissent adoucir la tristesse où vous êtes encore. Ma mélancolie quadrerait bien avec la vôtre. 1750.

Odérunt hilarem tristes, tristemque jocosi.

Mais, mon cher Monsieur, j'ai par-dessus vous des souffrances de corps continuelles. Que ferait un malingre, un cadavre ambulant à la cour d'un jeune roi qui se porte bien, et qui a de l'imagination et de l'esprit du soir au matin? Cependant je vous avoue ma faiblesse. Je n'aurais point de plus grande consolation que celle de le voir et de l'entendre, encore avant d'aller rendre visite aux *Antonins*, aux *Chaulieux*, aux *Chapelles*, ses devanciers. Je suis enchanté de tout le bien que vous me dites de mon cher d'*Arnaud.* Je voudrais bien qu'il lût, quand il n'aura rien à faire, le rogaton que je vous envoie. Buvez tous deux à ma santé; cela me fera peut-être du bien.

848
V9d
1.791
V.83
Butler

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. DARGET.

A Paris, 6 mai.

VOICI une seconde fassée des nouvelles de l'abbé *Raynal*. Je souhaite qu'elles puissent adoucir la tristesse où vous êtes encore. Ma mélancolie quadrerait bien avec la vôtre. 1750.

Odérunt hilarem tristes, tristemque jocosi.

Mais, mon cher Monsieur, j'ai par-dessus vous des souffrances de corps continuelles. Que ferait un malingre, un cadavre ambulant à la cour d'un jeune roi qui se porte bien, et qui a de l'imagination et de l'esprit du soir au matin? Cependant je vous avoue ma faiblesse. Je n'aurais point de plus grande consolation que celle de le voir et de l'entendre, encore avant d'aller rendre visite aux *Antonins*, aux *Chaulieux*, aux *Chapelles*, ses devanciers. Je suis enchanté de tout le bien que vous me dites de mon cher d'*Arnaud*. Je voudrais bien qu'il lût, quand il n'aura rien à faire, le rogaton que je vous envoie. Buvez tous deux à ma santé; cela me fera peut-être du bien.

1759.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Compiegne, ce 26 juin.

POURQUOI ſuis-je ici ? pourquoi vais-je plus loin ? pourquoi vous ai-je quittés, mes chers anges ? Vous n'êtes point mes gardiens puiſque me voilà livré au démon des voyages : *video meliora proboque, deteriora ſequor.*

M. le duc d'*Aumont* vous écrit, ſans doute, aujourd'hui que le *Kain* aura ſon ordre quand il voudra. Je conſeille à madame *Denis* de lui faire réciter *Hérode*, *Titus* et *Zamore*, de le faire crier à tue tête dans les endroits de debit où ſa voix eſt toujours juſqu'à préſent faible et ſourde. C'eſt peut-être le ſeul défaut qu'il ait, mais c'eſt le défaut le plus eſſentiel et le plus difficile à corriger. Je voudrais bien qu'il jouât un jour Cicéron. J'eſpère que je ferai quelque choſe d'*Aurélie* ; mais je me ſaurai toujours bon gré de n'en avoir pas fait un perſonnage auſſi important que le Conſul, *Catilina* et *Céſar*. Elle ne peut avoir que la quatrième place. Les femmes trouveront cela bien mauvais ; mais ma pièce n'eſt guère françaiſe ; elle eſt romaine. Vous me jugerez à mon retour. Condamnez ſi vous voulez mon travail, mais pardonnez à mon voyage, et obtenez-moi l'indulgence de M. de *Choiſeul* et de M. l'abbé de *Chauvelin*. Mes chers anges, ne me grondez point ; il me ſuffit de mes remords. Si vous avez des ordres à me donner, envoyez-les chez moi ; on les fera tenir à votre errante créature.

LETTRE III.

1750.

A M. D'ARGET.

A Clèves, 2 juillet.

UN pauvre malade errant se recommande à vous, Monsieur. *Frédéric le grand* m'a ordonné de venir ; et mon ame a commandé à mon corps de marcher. Je ne sais où est le roi ; mais si je dois être quelque temps à Berlin, comme dans mes précédens voyages, je vous supplie de vouloir bien me faire trouver quelque logement, pour moi et pour trois personnes. Le plaisir de vous embrasser me fera oublier mes maux. Je crois que mon cher d'*Arnaud* fera bien étonné de me voir courir la poste, lui qui ne m'a vu qu'en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il faut mettre cette entreprise au rang des prodiges du roi. Vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai de faire pour lui des choses extraordinaires. Tout chétif que je suis, j'ai fait paraître chez moi, à Paris, sur mon petit théâtre, Cicéron et César. Je vais voir un homme qui les représente tous deux sur le théâtre du monde, et je vous envie le bonheur d'être toujours auprès de lui.

J'embrasse mon cher d'*Arnaud*, et je veux qu'il vous engage à m'aimer un peu. Puissé-je arriver immédiatement après ce billet, et vous assurer au plutôt de tous les sentimens que vous m'avez déjà inspirés, et que vous fortifierez encore. Je supprime pour jamais les inutiles formules ; car je vous aime de tout mon cœur.

Cette lettre ne partira que le trois ; c'est encore un jour de perdu.

1750.

LETTRE IV.

A MADAME

DE FONTAINE, *à Paris.*

A Potsdam, 7 auguſte.

Je vous jure, ma chère *Atide* (*), que vous n'avez été oubliée ni dans mes lettres ni dans mon cœur. J'ai ſouvent recommandé *Atide* à *Zulime*, et je ſuis auſſi fâché que *Ramire* le ſerait d'être parti ſans vous. Le haſard, dont je reconnais de plus en plus l'empire, nous a bien ſoudainement diſperſés. Je vous ai quittée dans le temps que je vous aimais le mieux : vous êtes aſſurément auſſi aimable dans la ſociété que dans le rôle d'*Atide* ou de madame la comteſſe de *Pimbeſche*. Vous m'affligez de me dire que vos beaux yeux noirs ne ſont pas accompagnés de joues rébondies, et que le lait ne vous a pas engraiſſée. Si un régime auſſi auſtère que le vôtre ne vous a pas rendu la ſanté, que faire donc ? Nous ſommes donc deſtinés, vous et moi, à ſouffrir ! Je n'ai rien à dire à la Providence, quand elle fait naître des arbres rabougris, et qu'elle fait périr les boutons à fruit. Qu'elle traite comme elle voudrait les êtres inſenſibles ; mais nous donner à nous, être ſenſibles, le ſentiment de la douleur pendant toute notre vie ; en vérité, cela eſt trop fort.

(*) Rôle que madame de *Fontaine* avait joué pluſieurs fois dans Zulime. Celui de Zulime l'avait été par madame *Denis*.

Le palais de Sans-Souci a beau être auſſi joli que Trianon, le héros de l'Allemagne a beau être auſſi charmant que vous dans la ſociété, me combler des attentions les plus touchantes, cultiver avec moi les beaux arts qu'il idolâtre, et deſcendre vers moi chétif d'un aſſez beau trône, en ai-je moins la colique tous les matins? J'ai paſſé ici des jours délicieux; et l'on va donner à Berlin des fêtes qui pourront bien égaler les plus belles de *Louis XIV*; mais il n'y a que les gens bien ſains qui jouiſſent de tout cela. Nous autres, ma chère nièce, nous n'avons que les ombres du plaiſir. 1750.

Mandez-moi, je vous en prie, ſi votre ſanté va un peu mieux à préſent, et ſi d'ailleurs vous êtes heureuſe autant qu'on peut l'être avec un mauvais eſtomac. Embraſſez pour moi votre frère. Je ſonge à lui plus qu'il ne penſe. Mes complimens à M. de *Fontaine*, et ne m'oubliez pas avec vos amis.

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 7 auguſte.

Mes divins anges, votre Sans-ſouci eſt donc à Neuilly! vous avez moins de colonnes de marbres, moins de baluſtrades de cuivre doré; votre ſalon, quelque beau qu'il ſoit, n'a pas une coupole magnifique; le roi très-chrétien ne vous a pas envoyé des ſtatues dignes d'*Athènes*, et vous n'avez pas même encore pu réuſſir à vous défaire

= 750. de vos buſtes ; avec tout cela, je tiens que Neuilly vaut encore Sans-Souci ; mais je déteſterai et Neuilly et votre bois de Boulogne, ſi madame d'*Argental* n'y retrouve pas la ſanté, ſi M. de *Choiſeul* ne ſoupe pas à fond, ſi monſieur le coadjuteur a mal à la poitrine. Je vous paſſe à vous une indigeſtion. Heureux les gens qui ne ſont malades que quand ils le veulent !

Tout ce que j'apprends des ſpectacles de Paris, fait que je ne regrette que Neuilly et mon petit théâtre. Le mauvais goût a levé l'étendard dans Paris. Vous en avez en ore pour quelques années ; c'eſt une maladie épidémique qui doit avoir ſon cours, et l'on ne reviendra au bon que quand vous ſerez fatigués du mauvais. La profuſion vous a perdus ; l'excès de l'eſprit a égaré, dans preſque tous les genres, le talent et le génie, et la protection donnée à Catilina a achevé de tout perdre. J'avoue que les Pruſſiens ne font pas de meilleures tragédies que nous ; mais vous aurez bien de la peine à donner, pour les couches de madame la dauphine, un ſpectacle auſſi noble et auſſi galant que celui qu'on prépare à Berlin. Un carrouſel compoſé de quatre quadrilles nombreuſes, carthaginoiſes, perſanes, grecques et romaines, conduites par quatre princes qui y mettent l'émulation de la magnificence, le tout à la clarté de vingt mille lampions qui changeront la nuit en jour. Les prix diſtribués par une belle princeſſe, une foule d'étrangers qui accourent à ce ſpectacle, tout cela n'eſt-il pas le temps brillant de *Louis XIV*, qui naît ſur les bords de la Sprée ? Joignez à cela une gaieté entière que je goûte ici, les attentions et les

bontés inexprimables du vainqueur de la Silésie, qui porte tout son fardeau de roi depuis cinq heures du matin jusqu'à dîner, qui donne absolument le reste de la journée aux belles-lettres, qui daigne travailler avec moi trois heures de suite, qui soumet à la critique son grand génie, et qui est à souper le plus aimable des hommes, le lien et le charme de la société? Après cela, mes anges, rendez moi justice. Qu'ai-je à regretter que vous seuls? J'y mets aussi madame *Denis*. Vous seuls êtes pour moi au-dessus de ce que je vois ici. Je ne vous parlerai point aujourd'hui d'*Aurélie*, et des éditions de mes œuvres dont on me menace encore de tous côtés. J'apprends du roi de Prusse à corriger mes fautes. Le temps que je ne passe pas auprès de lui, je le mets à travailler sans relâche autant que ma santé le permet. O sages habitans de Neuilly, conservez-moi une amitié plus précieuse pour moi que toute la grandeur d'un roi plein de mérite. Mon ame se partage entre vous et *Fréderic le grand*. 1750.

LETTRE VI.

A M. DARGET.

A Potsdam, auguste.

Je n'ai point vu le bal, mais le carrousel était digne de *Fréderic le grand*: je croyais être dans le pays des fées. Ce que j'ai admiré le plus, c'est l'ordre qui a régné dans une fête où il devait y avoir vingt têtes cassées. Je suis plus idolâtre que jamais de votre maître, et chaque jour m'enchaîne par de nouveaux liens. Cher ami, vivons ici; admirons et aimons.

1750.

LETTRE VII.

AU MEME.

A Sans-Souci, ce 9 ou 10, car je n'en sais rien.

Mon cher ami, vous êtes tout ébaubi de recevoir de moi une lettre datée de Sans-Souci. Madame la margrave a bien voulu permettre que j'eusse l'honneur de l'y suivre; mais, par malheur, elle y a eu un accès de fièvre. Si le maître de la maison eût été là, elle n'y serait pas tombée malade. J'ai apporté avec moi le troisième tome du philosophe de la vigne.

Ma foi, plus je lis, plus j'admire
Le philosophe de ces lieux:
Son sceptre peut briller aux yeux,
Mais mon oreille aime encor mieux
Les sons enchanteurs de sa lire.

Ce feu, que dans les cieux vola
Le demi-dieu qui modéla
Notre première mijaurée,
Ce feu, cette essence sacrée
Dont ailleurs assez peu l'on a,
Est donc toute en cette contrée!
Ou bien du haut de l'Empirée
L'esprit d'Horace s'en alla
Sur le rivage de la Sprée,
Et sur le trône d'Attila:
Le feu roi s'il voyait cela
En aurait l'ame pénétrée.

Le philosophe de Sans-Souci n'aura pas quinze jours à employer à mettre ce volume dans sa

perfection ; mais quand il y travaillerait trois mois, il n'aurait rien à regretter. Il ne faut pas qu'il y ait un doigt trop long, ni un ongle mal fait à la Vénus de *Médicis*. Les ſtatues qui ornent les jardins ne vaudront pas les monumens de la bibliothéque. Que d'eſprit, et de toutes ſortes d'eſprit! Et où diable a-t-il péché tout cela? Et comment imaginer qu'il y ait tant de fleurs dans vos fables, et comment tant de grâces avec tant d'occupations profondes! Je crois que je rêve. J'ai écrit à *du Vernay*: j'ai, Dieu merci, donné ma démiſſion de tout; je ne veux plus tenir qu'à *Frédéric le grand*. Bonſoir! je ne ſais pas trop les jours de poſte. Ce chiffon arrivera à Stetin quand il pourra. 1750.

P. S. Il pleut des fièvres. J'ai deux domeſtiques ſur le grabat. Je me ſauve par les pillules de *Stahl*. Je ſuis conſtant.

LETTRE VIII.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 11 auguſte.

Je ne ſuis point du tout de votre avis, ma chère enfant, ni de celui de MM. d'*Argental* et de *Thibouville*. Rome ſauvée ne me paraît point faite pour les jeunes et belles dames qui viennent parer vos premières loges. Je crois que notre élève *le Kain* jouerait très-bien; mais la conjuration de *Catilina* n'eſt bonne que pour meſſieurs de l'univerſité qui ont leur Cicéron dans la tête, et peu

1750. de galanterie dans le cœur. Contentons-nous de l'avoir vu jouer à Paris sur le théâtre de mon grenier, devant de graves professeurs, des moines et des jurisconsultes. D'ailleurs, il faudrait que je fusse à Paris pour arranger tout ce sénat romain; et si j'étais là, l'envie y serait aussi avec ses sifflets.

Le Catilina de *Crébillon* a eu une vingtaine de représentations, dites-vous; c'est précisément par cette raison que le mien n'en aurait guère. Votre parterre aime la nouveauté. On irait deux ou trois fois pour comparer et pour juger, et puis on serait las de *Cicéron* et de sa république romaine. Les vers bien faits ne sont guère sentis par le parterre. Mon enfant, croyez-moi, il s'en faut bien que le goût soit général chez notre nation; il y a toujours un petit reste de barbarie que le beau siècle de *Louis XIV* n'a pu déraciner. On a souffert les vers énigmatiques et visigoths du Catilina de *Crébillon*. Ils sont sifflés aujourd'hui, oui; mais au théâtre ils ont passé. Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées de peuple: on ne sait jamais si on couronnera son homme ou si on le lapidera.

Dites au marquis d'*Adhémar* que je pense efficacement à lui et à ses desseins. Il aura bientôt de mes nouvelles. J'ai oublié de vous dire que quand je pris congé de madame de *Pompadour* à Compiegne, elle me chargea de présenter ses respects au roi de Prusse. On ne peut donner une commission plus agréable et avec plus de grâces; elle y mit toute la modestie, et des *si j'osais*, et des *pardons* au roi de Prusse, de prendre cette liberté.

Il faut apparemment que je me sois mal acquitté de ma commission. Je croyais, en homme tout plein de la cour de France, que le compliment serait bien reçu; il me répondit sèchement: *Je ne la connais pas.* Ce n'est pas ici le pays du Lignon. Je n'en mande pas moins à madame de *Pompadour* que *Mars* a reçu, comme il le devait, les complimens de *Vénus*. (*) 1750.

Madame la margrave de *Bareith* est ici; tout est en fêtes. On croirait presque, aux apparences, qu'on n'est ici que pour se réjouir.

LETTRE IX.

A LA MEME.

A Charlottenbourg, 14 auguste.

VOICI le fait, ma chère enfant. Le roi de Prusse me fait son chambellan, me donne un de ses ordres, vingt mille francs de pension, et à vous quatre mille assurés pour toute votre vie, si vous voulez venir tenir ma maison à Berlin, comme vous la tenez à Paris. Vous avez bien vécu à Landau avec votre mari; je vous jure que Berlin vaut mieux que Landau, et qu'il y a de meilleurs opéra. Voyez, consultez votre cœur. Vous me direz qu'il faut que le roi de Prusse aime bien les vers. Il est vrai que c'est un auteur français né à Berlin. Il a cru, toutes réflexions faites, que je lui serais plus utile que d'*Arnaud*. Je lui ai pardonné, comme à *Heurtaud*, les petits vers galans que sa Majesté prussienne avait faits pour mon jeune élève, dans lesquels il le traitait de *soleil levant*, fort

(*) Voyez les Lettres en vers, 1750.

1750. lumineux, et moi de *ſoleil couchant* aſſez pâle. Il égratigne encore quelquefois d'une main, quand il careſſe de l'autre; mais il n'y faut pas prendre garde de ſi près. Il aura le levant et le couchant auprès de lui, ſi vous y conſentez; et il ſera, lui, dans ſon midi, feſant de la proſe et des vers tant qu'il voudra, puiſqu'il n'a point de batailles à donner. J'ai peu de temps à vivre. Peut-être eſt-il plus doux de mourir à ſa mode à Potsdam, que de la façon d'un habitué de paroiſſe à Paris. Vous vous en retournerez après cela avec vos quatre mille livres de douaire. Si ces propoſitions vous convenaient, vous feriez vos paquets au printemps; et moi j'irais, ſur la fin de cette automne, faire mon pélerinage d'Italie, voir Saint-Pierre de Rome, le pape, la Vénus de *Médicis*, et la ville ſouterraine. J'ai toujours ſur le cœur de mourir ſans voir l'Italie. Nous nous rejoindrions au mois de mai. J'ai quatre vers du roi de Pruſſe pour ſa ſainteté. Il ſerait plaiſant d'apporter au pape quatre vers français d'un monarque allemand et hérétique, et de rapporter à Potsdam des indulgences. Vous voyez qu'il traite mieux les papes que les belles. Il ne fera point de vers pour vous; mais vous trouverez ici bonne compagnie; vous auriez une bonne maiſon. Il faut d'abord que le roi notre maître y conſente. Cela lui ſera, je penſe, fort indifférent. Il importe peu à un roi de France en quel lieu le plus inutile de ſes vingt-deux ou vingt-trois millions de ſujets paſſe ſa vie; mais il ſerait affreux de vivre ſans vous.

LETTRE X.

1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Charlotembourg, 20 auguſte.

Mes chers anges, ſi je vous diſais que nous avons eu ici un feu d'artifice dans le goût de celui du Pontneuf, que nous allons aujourd'hui à Berlin voir Phaéton dont les décorations ſeront de glaces, que tous les jours ſont des fêtes, que d'*Arnaud* a fait jouer ſon Mauvais riche, et qu'il a été jugé ici pour le fond et pour les détails tout comme à Paris, vous ne vous en ſoucieriez peut-être que très-médiocrement. J'ai d'ailleurs le cœur plus rempli et plus déchiré de ma réſolution, que je ne ſuis ébloui de nos fêtes; et je ſens bien que le reſte de mes jours ſera empoiſonné, malgré la liberté, malgré la douceur d'une vie tranquille, malgré les exceſſives bontés d'un roi qui me paraît reſſembler en tout à *Marc-Aurèle*, à cela près que *Marc-Aurèle* ne feſait point de vers, et que celui-ci en fait d'excellens quand il ſe donne la peine de les corriger. Il a plus d'imagination que moi, mais j'ai plus de routine que lui. Je profite de la confiance qu'il a en moi, pour lui dire la vérité plus hardiment que je ne la dirais à *Marmontel*, ou à d'*Arnaud*, ou à ma nièce. Il ne m'envoie point aux Carrières pour avoir critiqué ſes vers; il me remercie, il les corrige, et toujours en mieux. Il en a fait d'admirables. Sa proſe vaut ſes vers, pour le moins; mais dans tout cela il allait trop vîte. Il y a avait de bons courtiſans qui lui

1750. disaient que tout était parfait; mais ce qui est parfait, c'est qu'il me croit plus que ses flatteurs, c'est qu'il aime, c'est qu'il sent la vérité. Il faut qu'il soit parfait en tout. Il ne faut pas dire *Cæsar est supra grammaticam. César* écrivait comme il combattait. *Frédéric* joue de la flûte comme *Balvet*, pourquoi n'écrirait-il pas comme nos meilleurs auteurs; cette occupation vaut bien le jeu et la chasse. Son Histoire de Brandebourg sera un chef-d'œuvre quand il l'aura revue avec soin; mais un roi a-t-il le temps de prendre ce soin? Un roi qui gouverne seul une vaste monarchie? oui: voilà ce qui me confond; je ne sors point de surprise. Sachez encore que c'est le meilleur de tous les hommes, ou bien je suis le plus sot. La philosophie a encore perfectionné son caractère. Il s'est corrigé, comme il corrige ses ouvrages. Voilà précisément, mes anges, pourquoi j'ai le cœur déchiré; voilà pourquoi je ne vous reverrai qu'au mois de mars. Comptez qu'ensuite, quand je reviendrai en France, je n'y reviendrai que pour vous seuls, pour vous, mes anges, qui faites toute ma patrie. Je vous demande en grâce d'encourager madame *Denis* à venir avec moi s'établir au mois de mars à Berlin, dans une bonne maison où elle vivra dans la plus grande opulence. Le roi de Prusse lui assure à Paris une pension après ma mort. Il m'a promis que les reines (qui ne savent encore rien de nos petits desseins) l'honoreront des distinctions et des bontés les plus flatteuses. Elle fera ma consolation dans ma vieillesse. Disposez-la à cette

à cette bonne œuvre. Il n'y a plus à reculer. Le roi de Prusse m'a fait demander au roi, et je ne suis pas un objet assez important pour qu'on veuille me garder en France. Je servirai le roi dans la personne du roi de Prusse, son allié et son ami. Ce sera une chose honorable pour notre patrie, qu'on soit obligé de nous appeler quand on veut faire fleurir les arts. Enfin, je ne crois pas qu'on refuse le roi de Prusse; et si, par un hasard que je ne prévois pas, on le refusait, vous sentez bien que la première démarche étant faite, il la faudrait soutenir, et obtenir, par des sollicitations pressantes, ce qu'on n'aurait pas accordé d'abord à ses prières, et que je ne peux plus vivre en France après avoir voulu la quitter. Il y a un mois que je suis à la torture, j'en ai été malade; un tel parti coûte sans doute. Vous êtes bien sûr que c'est vous qui déchirez mon ame; mais, encore une fois, quand je vous parlerai, vous m'approuverez. Ne me condamnez point avant de m'entendre; conservez-moi des bontés qui me sont aussi précieuses pour le moins que celles du roi de Prusse. J'ai les yeux mouillés de larmes en vous écrivant. Adieu. 1750.

LETTRE XI.

A MAMADE DENIS.

A Berlin, 22 auguste.

Je reçois votre lettre du 8, en sortant de Phaéton; c'est un peu *Phaéton* travesti. Le roi a un poëte italien, nommé *Villati*, à quatre cents écus

1750. de gages. Il lui donne des vers pour ſon argent, qui ne coûtent pas grand'choſe ni au poëte ni au roi. Cet *Orphée* prend le matin un flacon d'eau de vie au lieu d'eau d'Hippocrène, et dès qu'il eſt un peu ivre, les mauvais vers coulent de ſource. Je n'ai jamais vu rien de ſi plat dans une ſi belle ſalle. Cela reſſemble à un temple de la Grèce, et on y joue des ouvrages tartares.

Pour la muſique, on dit qu'elle eſt bonne. Je ne m'y connais guère; je n'ai jamais trop ſenti l'extrême mérite des doubles croches. Je ſens ſeulement que la ſignora *Aſtrua* et *i ſignori caſtrati* ont de plus belles voix que vos actrices, et que les airs italiens ont plus de brillant que vos Pont-neuf que vous nommez ariettes. J'ai toujours comparé la muſique françaiſe aŭ jeu de dames, et l'italienne au jeu des échecs. Le mérite de la difficulté ſurmontée eſt quelque choſe. Votre diſpute contre la muſique italienne eſt comme la guerre de 1701; vous êtes ſeuls contre toute l'Europe.

Madame la margrave de *Bareith* voudrait bien attirer auprès d'elle madame de *Graſigni*, et je lui propoſe auſſi le marquis d'*Adhémar*. Il n'y a point ici de place pour lui dans le militaire. Il faut de plus ſavoir bien l'allemand, et c'eſt le moindre des obſtacles. Je crois que, pendant la paix, il n'a rien de mieux à faire qu'à ſe mettre à la cour de Bareith. La plupart des cours d'Allemagne ſont actuellement comme celles des anciens paladins, aux tournois près; ce ſont de vieux châteaux où l'on cherche l'amuſement

Il y a là de belles filles d'honneur, de beaux bacheliers; on y fait venir des jongleurs. Il y a dans Bareith opéra italien et comédie françaiſe, avec une jolie bibliothéque dont la princeſſe fait un très-bon uſage. Je crois, en vérité, que ce ſera un excellent marché dont ils me remercieront tous deux. 1750.

Pour madame la péruvienne, elle eſt plus difficile à tranſplanter. La voilà établie à Paris, avec une conſidération et des amis qu'on ne quitte guère à ſon âge. Je me fais là mon procès; mais, ma chère enfant, les mauvais auteurs ne pourſuivent point une femme; ils font pour elle de plats madrigaux, mais ils feront éternellement la guerre à leur confrère l'auteur de la Henriade. Les inimitiés, les calomnies, les libelles de toute eſpèce, les perſécutions ſont la sûre récompenſe d'un pauvre homme aſſez mal aviſé pour faire des poëmes épiques et des tragédies. Je veux eſſayer ſi je trouverai plus de repos auprès d'un poëte couronné qui a cent cinquante mille hommes, qu'avec les poëtes des cafés de Paris. Je vais me coucher dans cette idée.

LETTRE XII.

A LA MEME.

A Berlin, 24 auguſte.

PARDONNEZ-moi d'égayer un peu la noirceur que ma tranſplantation répand dans mon ame, et comptez que je n'en ai pas le cœur moins déchiré en vous parlant de l'aventure d'un cu, à laquelle

1759. j'ai part malgré moi. Ne vous ſcandaliſez pas; il ne s'agit point ici de paſſions mal honnêtes.

Un marquis de *Montperni*, attaché à madame la margrave de *Bareith*, et qui eſt venu avec elle, tombe très-dangereuſement malade. Il eſt catholique; car on eſt ici ce que l'on veut. Un domeſtique, encore meilleur catholique, a été cauſe d'un aſſez ſingulier quiproquo. Le malade, tourmenté d'une colique violente, envoie chercher l'apothicaire; le valet, occupé du ſalut de ſon maître, va chercher le viatique; un prêtre arrive; *Montperni*, qui ne ſonge qu'à ſa colique, et qui a la vue fort mauvaiſe, ne doute point que ce ne ſoit un lavement qu'on lui apporte; il tourne le derrière; le prêtre étonné veut une poſture plus décente; il lui parle des quatre fins de l'homme; *Montperni* lui parle de ſeringue; le prêtre ſe fâche; *Montperni* l'appelle toujours monſieur l'apothicaire. Vous croyez bien que cette ſcène a été un peu commentée dans un pays où on reſpecte fort peu ce que M. de *Montperni* prenait pour un lavement. J'ai un ſecrétaire champenois qui eſt une eſpèce de poëte d'antichambre; il a mis l'aventure en vers d'antichambre; mais on me les attribue, et ils paſſent dans tous les cabinets de l'Allemagne, et ils ſeront bientôt dans ceux de Paris.

Mon deſtin me ſuit par-tout. D'*Arnaud* fait des ſtances à la glace pour des beautés qu'on prétend être à la glace auſſi, et auſſi-tôt les gazettes les débitent ſous mon nom. C'eſt bien pis ici que dans le fond d'une province de France. Les

Berlinois veulent avoir de l'esprit parce que le roi en a. Qui aurait dit qu'on se piquerait un jour de 1750.
se connaître en vers dans le pays des Vandales? On y prend pour du vin de Beaune, le vinaigre que les marchands de Liége vendent fort cher; et, en vérité, c'est ainsi qu'en général le gros du public juge de tout. Le goût est un don de DIEU fort rare. Si toutes ces sottises viennent à Paris, je vous prie de me défendre contre les Vandales de notre patrie, car il y en a toujours. Nous nous préparons à jouer Rome sauvée. Vous ne vous douteriez pas que nous trouvassions ici des acteurs. Ce qui vous étonnera, c'est que le prince *Henri*, frère du roi, et la princesse *Amélie* sa sœur, récitent très-bien des vers, et sans le moindre accent. La langue qu'on parle le moins à la cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres on fait plus de conquêtes que *Charlemagne*. Je fais, comme vous voyez, ce que je peux pour me justifier; mais je n'en ai pas moins de remords de vous avoir quitté. La destinée se joue de nous. Je cherche la gaieté aux soupers des reines, et, quand je suis rentré chez moi, je trouve la tristesse. Mon inquiétude m'ôte le sommeil. J'attends votre première lettre pour fixer mon ame qui ne sait plus où elle en est.

1750.

LETTRE XIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 28 auguſte.

JUGEZ en partie; mes très-chers anges, ſi je ſuis excuſable. Jugez-en par la lettre que le roi de Pruſſe m'a écrite de ſon appartement au mien, lettre qui répond aux très-ſages, très-éloquentes et très-fortes raiſons que ma nièce alléguait ſur un ſimple preſſentiment. Je lui envoie cette lettre (*); qu'elle vous la montre, je vous en prie, et vous croirez lire une lettre de *Trajan* ou de *Marc-Aurèle*. Je n'en ai pas moins le cœur déchiré. Je me livre à ma deſtinée, et je me jette, la tête la première, dans l'abyme de la fatalité qui nous conduit tous. Ah! mes chers anges! ayez pitié des combats que j'éprouve, et de la douleur mortelle avec laquelle je m'arrache à vous. J'en ai preſque toujours vécu ſéparé; mais autrefois c'était la perſécution la plus injuſtice, la plus cruelle, la plus acharnée. Aujourd'hui c'eſt le premier homme de l'univers, c'eſt un philoſophe couronné qui m'enlève. Comment voulez-vous que je réſiſte? Comment voulez-vous que j'oublie la manière barbare dont j'ai été traité dans mon pays? Songez-vous bien qu'on a pris le prétexte de Mondain, c'eſt-à-dire du badinage le plus innocent (que je lirais à Rome au pape); que d'indignes ennemis et d'infames ſuperſtitieux ont pris, dis-je, ce prétexte pour me faire exiler. Il y a quinze ans,

(*) Mélanges litt. T. II. page 339.

direz-vous, que cela eſt paſſé. Non, mes anges, il y a un jour, et ces injuſtices atroces ſont toujours des bleſſures récentes. Je ſuis, je l'avoue, comblé des bienfaits de mon roi. Je lui demande, le cœur pénétré, la permiſſion de le ſervir en ſervant le roi de Pruſſe, ſon allié et ſon ami. Je ſerai toujours ſon ſujet; mais puis-je regretter les cabales d'un pays où j'ai été ſi maltraité? Tout cela ne m'empêcherait pas de ſonger à Zulime, à Adélaïde, Aurélie; mais je n'ai point ici deux premières. Je comptais, en partant, n'être auprès du roi de Pruſſe que ſix ſemaines. Je vois bien que je mourrai à ſes pieds. Sans vous, que je ſerais heureux de paſſer dans le ſein de la philoſophie et de la liberté, auprès de mon *Marc-Aurèle*, le peu de jours qui me reſtent! Mais on ne peut être heureux. Adieu; je ne vous parlerai ni de l'opéra, ni de Phaéton, ni du ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, ni de tous les plaiſirs qui ont ſuccédé ici aux victoires. Je ne ſuis rempli que de la douleur de m'arracher à vous. Que madame d'*Argental* conſerve ſa ſanté; que M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin* faſſent à Neuilly des ſoupers délicieux; que M. de *Pont-de-Veſle* ſe ſouvienne de moi avec bonté. Adieu, divins anges; adieu. 1750.

Il n'y a pas moyen de tenir au carrouſel que je viens de voir: c'était à la fois le carrouſel de *Louis XIV*, et la fête des lanternes de la Chine. Quarante-ſix mille petites lanternes de verre éclairaient la place, et formaient, dans les carrières où l'on courait, une illumination bien

1750. deſſinée. Trois mille ſoldats ſous les armes bordaient toutes les avenues, quatre échafauds immenſes fermaient de tous côtés la place. Pas la moindre confuſion, nul bruit, tout le monde aſſis à l'aiſe, et attentif en ſilence comme à Paris à une ſcène touchante de ces tragédies que je ne verrai plus, grâce à... Quatre quadrilles ou plutôt quatre petites armées de Romains, de Carthaginois, de Perſans et de Grecs, entrant dans la lice, et en feſant le tour au bruit de leur muſique guerrière, la princeſſe *Amélie* entourée des juges du camp, et donnant le prix. C'était *Vénus* qui donnait la pomme. Le prince royal a eu le premier prix. Il avait l'air d'un héros des Amadis. On ne peut pas ſe faire une juſte idée de la beauté, de la ſingularité de ce ſpectacle; le tout terminé par un ſouper à dix tables, et par un bal. C'eſt le pays des fées. Voilà ce que fait un ſeul homme. Ses cinq victoires et la paix de Dreſde étaient un bel ornement à ce ſpectacle. Ajoutez à cela que nous allons avoir une compagnie des Indes. J'en ſuis bien aiſe pour nos bons amis les Hollandais. Je crois que M. de *Pont-de-Veſle* avouera ſans peine que *Fréderic le grand* eſt plus grand que *Louis XIV*. Il ſerait cent fois plus grand que je n'en aurais pas moins le cœur percé d'être loin de vous.

LETTRE

LETTRE XIV. 1750.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Auguſte.

MON héros, cette lettre partira quand il plaira à DIEU ; mais il faut que je me livre au plaiſir de vous dire combien mon cœur vous donne la préférence ſur tous les rois de la terre. Je ne vous parlerai cette fois-ci ni de l'ancienne Rome, ni de *Cicéron*, ni de *Louis XIV*; mais, puiſque vous avez daigné entrer avec tant de bonté dans ma ſituation, je crois remplir un devoir en vous rendant un compte fidèle de tout.

Votre élévation ne vous permet guère d'être inſtruit de tout ce qu'un homme, qui s'eſt conſacré aux lettres, a à eſſuyer en France; mais vous ſavez en général que j'ai ſouffert des perſécutions de toute eſpèce. Je fus pourſuivi juſques dans la retraite de Cirey, et le théatin *Boyer* m'obligea, en 1736, de me refugier en Hollande.

Quel était le prétexte de cette tempête excitée par des prêtres, et à la quelle ſe prétait *la vieille mie* qu'on appelait le cardinal de *Fleuri*? C'était la plaiſanterie très-innocente du Mondain, l'ouvrage du monde le moins digne d'attirer des perſécutions à ſon auteur. Le garde des ſceaux *Chauvelin* me pourſuivit avec acharnement.

Je pouvais alors trouver auprès du roi de Pruſſe un aſile honorable, mais j'avais promis à madame *du Châtelet*, votre amie, de ne l'abandonner jamais. Je lui tins parole, je revins auprès d'elle,

——— et la mort ſeule nous a ſéparés. Vos bontés me
1750. firent obtenir les places de gentilhomme ordinaire du roi et de ſon hiſtoriographe. Vous ſavez ſi j'en conſerve une juſte reconnaiſſance. J'aurais voulu paſſer auprès de vous ma vie, et je vous proteſte que ſi quelque haſard heureux ou malheureux vous avait fait prendre le parti de paſſer à Richelieu une partie de l'année, je vous aurais demandé la permiſſion de vous y ſuivre toujours, et j'aurais voulu cultiver l'eſprit de M. le duc de *Fronſac*. C'était-là de mes châteaux en Eſpagne, mais je me ſuis trouvé à Paris un objet de jalouſie, pour tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, et un objet de perſécution pour les dévots.

Lorſque j'étais à Lunéville, le roi *Stanislas* s'aviſa de compoſer un aſſez médiocre ouvrage, intitulé le Philoſophe chrétien; il en fit corriger les fautes de français par ſon ſecrétaire *Soignac*, et envoya le manuſcrit à la reine ſa fille, la priant de lui en dire ſon avis. Je ſoupçonne fort celui que la reine conſulta; mais n'ayant pas de certitude, je me contenterai de vous dire que la reine manda au roi ſon père, que le manuſcrit était l'ouvrage d'un athée, qu'on voyait bien que j'en étais l'auteur, et que madame *du Châtelet* et moi nous le pervertiſſions. La reine s'imagina que nous étions les confidens du goût du roi *Stanislas* pour madame de *Boufflers*, que nous l'entrainions dans l'irréligion pour lui ôter ſes remords. Jugez de-là quelles impreſſions elle a données de moi à monſieur le dauphin et à ſes filles. Le théatin *Boyer* a donné encore

de moi à monſieur le dauphin et à madame la dauphine des idées plus funeſtes. 1750.

Je n'avais donc de reſſource que dans madame de *Pompadour*; mais tous les gens de lettres feſaient ce qu'ils pouvaient pour l'éloigner de moi, et le roi ne me témoignait jamais la moindre bonté. Je ſongeai alors à me faire une eſpèce de rempart des académies, contre les perſécutions qu'un homme qui a écrit avec liberté doit toujours craindre en France. Je m'adreſſai à M. d'*Argenſon*, lorſqu'il eut ce département. Je demandais qu'il fît, pour ſon ancien camarade de collége, ce que M. de *Maurepas* m'avait promis avant qu'il lui plût de me perſécuter; c'était de me faire entrer dans l'académie des ſciences et dans celle des belles-lettres, comme aſſocié libre ou ſurnuméraire. La grâce était petite, je devais l'attendre de lui, et je ne l'obtins point. Je reſtais en butte à des ennemis toujours acharnés. La place d'hiſtoriographe n'était qu'un vain titre; je voulus la rendre réelle en travaillant à l'hiſtoire de la guerre de 1741; mais, malgré mes travaux, *Moncrif* eut ſes entrées chez le roi, et moi je ne les eus pas.

Dans ces circonſtances le roi de Pruſſe, après une correſpondance ſuivie de ſeize années, m'appelle à ſa cour, me preſſe de le venir voir. Je me rends, j'arrive au milieu des fêtes, des carrouſels et des plaiſirs. Je connaiſſais toute cette cour depuis long-temps. Le roi de Pruſſe me traite auſſi bien qu'on me traîtait mal chez moi. Il me promet de me faire paſſer le reſte de ma vie

1750. heureuſement. Il m'écrit même une lettre que ma nièce a entre les mains, lettre qui lui ferait tort dans la poſtérité s'il manquait à ſa parole. Ma nièce veut bien alors venir paſſer auprès de moi une partie du temps qui me reſte à vivre. Je lui fais aſſurer une penſion de quatre mille livres, payable à Paris après ma mort, par le roi. Mais m'apercevant que la vie de Potsdam, qui me plaît beaucoup déſeſpérerait une femme, je conſens à me priver de ma nièce; je lui laiſſe à Paris ma maiſon, ma vaiſſelle d'argent, mes chevaux, j'augmente ſa fortune.

Il fallait bien que j'acceptaſſe une penſion du roi parce que les autres en ont, parce que les déplacemens coûtent cher, parce que, lorſque je la rendrai, il y aura beaucoup plus de nobleſſe à la remettre que de honte à la recevoir, s'il peut être honteux de recevoir une penſion d'un grand roi qui en fait à tant de princes.

Au reſte, le roi de Pruſſe m'a tenu parole, et a été même au-delà de ce qu'il m'a promis. J'ai eu un petit moment de bouderie; mais l'explication a bientôt tout raccommodé. Je jouis d'une liberté entière, je jouis ſur-tout de mon temps; je ne ſuis gêné en rien. Croiriez-vous bien, Monſeigneur, que les reines m'ont dit de venir dîner ou ſouper chez elles, quand je voudrais, et trouvent encore bon que j'y aille très-rarement? Les ſoupers avec le roi ſont très-agréables; je m'y amuſe; cela tient l'eſprit en haleine. La converſation eſt ſouvent très-inſtructive et nourrit l'ame. Je m'en diſpenſe quand ma mauvaiſe ſanté l'ordonne. Si vous voyez milord *Maréchal*, il peut vous dire

comment tout cela se passe, et vous avouerez que la vie philosophique de Potsdam est aussi heureuse que singulière. Elle convient sur-tout à une santé aussi délabrée que la mienne. 1750.

Maupertuis est devenu à la vérité insociable, mais *Algarotti* et d'autres sont des gens de la meilleure compagnie. Que faut-il de plus à mon âge? et quelle retraite plus honorable et plus douce peut-on imaginer sur la terre? Elle l'est au point que la considération, nécessairement attachée à ceux qui vivent avec le souverain, est comptée pour rien dans mon calcul. Je ne fais pas plus de cas des petits honneurs qu'il faut avoir, seulement afin que les sentinelles vous laissent passer. J'abandonnerais volontiers et les clefs d'or, et les croix et les vingt mille francs que vous me reprochez, pension si rare en France; j'abandonnerais tout pour avoir l'honneur de vivre avec vous, et pour retrouver ma nièce et mes amis. Il y a vingt ans que je vous ai dit que ma passion était d'achever auprès de vous ma vie.

Mais vous m'avouerez qu'il faut au moins être moralement sûr d'être bien reçu dans sa patrie pour faire un tel sacrifice. Je n'ai achevé le Siècle de *Louis XIV* que pour me préparer les voies en méritant l'estime des honnêtes gens. La matière est si délicate que j'ai cru ne la devoir traiter que de loin. J'ai tâché d'écrire en sage, je crains que des fous ne me jugent. L'histoire d'ailleurs exige une vérité si libre, qu'un historiographe de France ne peut écrire que hors de France. Au reste, rendez-moi la justice de croire que

1746. je n'ai point fait le parallèle de *Louis XIV* avec un électeur de Brandebourg. Ce ne ſont pas choſes de même genre. Il faut pardonner au roi de Pruſſe cette petite complaiſance pour ſon grand-père. J'ai corrigé ſon ouvrage, mais je me ſuis bien donné de garde de lui faire la moindre remontrance ſur cet endroit, et d'ailleurs je n'ai pas pu tout corriger.

Il a fait cet ouvrage pour lui; et moi j'ai fait le Siècle de *Louis XIV* pour la France. Vous me rendez ſans doute aſſez de juſtice, vous êtes aſſez au fait de tout, pour ne pas trouver mauvais que je ne vienne en France que quand je ſaurai comment une hiſtoire qui intéreſſe tous les ordres de l'Etat, la religion, le gouvernement, aura été reçue. Je vous avais promis, Monſeigneur, au commencement de ma lettre, de ne vous point parler de *Louis XIV*; mais on va toujours un peu plus loin qu'on ne croyait d'abord, quand on ouvre ſon cœur: j'abuſe à l'excès de votre indulgence.

Je vous ai expoſé ma ſituation, mes raiſons, ma fortune et mes déſirs. Ces déſirs ſeront toujours de vous faire ma cour, de vivre avec mes amis; mais, en vérité, ſerait-il prudent de revenir en France dans les circonſtances où je ſuis, et de quitter une vie honorable et tranquille, pour m'expoſer à des humiliations et à des orages?

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que le roi et madame de *Pompadour*, qui ne me regardaient pas quand j'étais en France, ont été choqués que j'en fuſſe ſorti. Comment ſerai-je donc aité ſi je reviens? Madame de *Pompadour*, en

dernier lieu, ſemblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la poſtérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour ſolliciter auprès de M. d'*Argenſon*, dans ma vieilleſſe, la permiſſion de paſſer une heure quelquefois aux aſſemblées de l'académie des ſciences et des inſcriptions? après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette conſolation. 1750.

Je ſais qu'avec un peu de philoſophie et une très-mauvaiſe ſanté, on peut fort bien reſter chez ſoi à Paris, et c'eſt le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triſte rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire ſentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieilleſſe ne ſerait-elle pas empoiſonnée, et par les gens de lettres, et par ceux qui ont donné de moi à monſieur le dauphin des impreſſions ſi dangereuſes ſur mon compte?

Daignez donc, Monſeigneur, je vous en conjure, peſer toutes ces raiſons! puiſque vous conſervez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point expoſer. Serait-il mal à propos que vous pouſſaſſiez vos bons offices juſqu'à montrer naturellement à madame de *Pompadour* ma ſituation et mes raiſons? Ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me ſouſtraire à la mauvaiſe volonté des gens qui ne l'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté

——— contre moi au ſujet d'un petit écrit qu'on m'im-
1750. putait, intitulé la Voix du peuple et du ſage: écrit, qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, etc.

Celui qu'on m'imputait, ſoutenait les droits du roi. Mais le roi ne ſe ſoucie guère qu'on ſoutienne ſes droits; et ceux qui les uſurpent, perſécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais, au moins, madame de *Pompadour* et les miniſtres devraient m'en ſavoir quelque gré.

Voici enfin, ſi vous n'êtes pas laſſé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout ſe termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de repréſenter à madame de *Pompadour* que j'ai préciſément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle eſt piquée de ma déſertion, et ſi elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut reſter où je ſuis ſi bien; mais ſi elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; ſi elle ſouhaite que je revienne, ne pourrez-vous pas lui dire que vous connaiſſez mon attachement pour elle; qu'elle ſeule pourrait me faire quitter le roi de Pruſſe; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été perſécuté par ceux qui la haïſſent? Il me ſemble que de telles inſinuations employées à propos, et avec cet aſcendant que votre eſprit doit avoir ſur le ſien, ne ſeraient pas ſans effet; et ſi elle ne les goûtait pas, ce ſerait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Pruſſe.

Ce ne ſont pas des conditions que je propoſe, ce ſont ſeulement des eſſais que je vous ſupplierais de faire ſans vous compromettre, et ſans préjudice du voyage que je prétends faire. Je ne ſuis point un exilé qui demande ſon rappel, je ne ſuis point un homme néceſſaire qui veut ſe faire acheter; je ſuis votre ancien ſerviteur, votre attaché, qui déſire paſſionnément de vivre auprès de vous d'une manière convenable et également honorable pour vous qui me protégez, et pour moi qui quitterais une cour où je n'ai beſoin de perſonne, et où je n'ai rien à craindre ni des prêtres ni des miniſtres. Je ne ſuis point ici dans l'antichambre d'un ſecrétaire d'Etat, mais dans la chambre de ſon maître. 1750.

Je renoncerai à tout, Monſeigneur, quand il le faudra. Je vous aime, j'aime ma patrie, j'aime les lettres plus que jamais, et je vais vous parler encore de Rome ſauvée, malgré mes ſermens.

J'ai fait à cette Rome tout ce que j'ai pu; je vous demande en grâce de la protéger, de la faire jouer. Vous avez été le parrain de cet enfant-là, ne l'abandonnez pas. Elle réuſſira ſi elle eſt bien jouée, autant qu'un ouvrage un peu auſtère peut réuſſir chez des français. Il eſt bon que vous faſſiez voir à madame de *Pompadour* qu'il y a du moins quelque différence entre un ouvrage bien conduit et bien écrit, et la farce allobroge qu'elle a protégée.

Enfin, je mets ma deſtinée entre vos mains. Ma nièce viendra recevoir vos ordres; elle a avec moi un petit chiffre d'autant plus indéchiffrable

1750. qu'il n'a point du tout l'air de myſtère. Elle m'inſtruira avec ſureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV*. Je ſuis enchanté que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, et mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monſeigneur; jouiſſez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philoſophie et les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaiſirs, et vous ferez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avec des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, Monſeigneur; je ne ſais ſi je vaux *Saint-Evremont*, mais quel plaiſant héros que ſon comte de *Grammont*! et que ſont les d'*Epernon* et les *Candale* au prix de vous! Adieu, mon héros, pour qui je ſuis pénétré de la plus vive tendreſſe.

P. S. Je n'ai point à Potsdam les rogatons de *la Métrie*, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'Histoire de Brandebourg, non pas celle qui est imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le secret sur ce petit envoi. Le volume est trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de la *Métrie*. Au reste, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y passer une année sans être recherché. Il prétend que quand on y a passé une année, on peut y rester toute sa vie. Je vous supplie, Monseigneur, de vouloir bien me mander si *le vin de Hongrie se gâte sur mer*; s'il ne se gâte pas, *la Métrie* partira; s'il se gâte, *la Métrie* restera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de sa fortune. 1750.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous suis attaché!

LETTRE XV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1 septembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre aussi cruelle que celle du 20 d'auguste. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu-près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais dans le

1750. tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aiſément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poſte ſuivante, et il n'y a ici que deux poſtes par ſemaine : ſouvent même les lettres d'une poſte attendent à Véſel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainſi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à préſent être au fait; vous devez ſavoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accuſez de faibleſſe; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me réſoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne penſez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Pruſſe que vous avez vue, je puiſſe jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il eſt vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût déteſtable où le public ſemble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous ſavez d'ailleurs tout ce que j'ai eſſuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la converſation d'un philoſophe, les agrémens d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis ſeize ans me conſoler de mes malheurs, et me mettre

à l'abri de mes ennemis. Tout eſt à craindre pour moi dans Paris, tant que je vivrai, malgré les protections que j'y ai, malgré mes places et la bonté même du roi. Ici je ſuis ſûr d'un ſort à jamais tranquille. Si l'on peut répondre de quelque choſe, c'eſt du caractère du roi de Pruſſe. J'avais été autrefois fort fâché contre lui, au ſujet d'un officier français, condamné cruellement par ſon père, et dont j'avais demandé la grâce. Je ne ſavais pas que cette grâce avait été accordée. Le roi de Pruſſe fait de très-belles actions ſans en avertir ſon monde. Il vient d'envoyer cinquante mille frans, dans une petite caſſette fort jolie, à une vieille dame de la cour, que ſon père avait condamnée à l'amende autrefois d'une manière tout à fait turque. On reparla, il y a quelque temps, de cette ancienne injuſtice deſpotique du feu roi. Il ne voulut ni flétrir la mémoire de ſon père, ni laiſſer ſubſiſter le tort. Il choiſit exprès une terre de cette dame, pour y donner ce beau ſpectacle d'un combat de dix mille hommes, eſpèce de ſpectacle digne du vainqueur de l'Autriche; il prétendit que, pendant la pièce, on avait coupé une haie dans la terre de la dame en queſtion. On ne lui avait pas abattu une branche, mais il s'obſtina à dire qu'il y avait eu du dégat, et envoya les cinquante mille francs pour le réparer. Mon cher et reſpectable ami, comment ſont donc faits les grands hommes, ſi celui-là n'en eſt pas un? Je ne vous en regrette pas moins, je ne ſuis pas moins affligé, je ne viendrai en France que pour vous y 1750.

1750. voir. Mon cœur ne donnera jamais la préférence au roi de Prusse; et si je suis obligé de vivre davantage auprès de lui, vous serez toujours les premiers dans mon souvenir. Il part pour la Silésie; je resterai chez lui pendant son absence pour quelques arrangemens littéraires. Je ne sais plus quand je contenterai ma fantaisie de voir Venise, Herculanum, Saint-Pierre et le pape; mais si je vais voir ces raretés, ce sera en postillon. Rien n'est meilleur pour la santé. Je vous jure que vous accourcirez mon voyage. Ecrivez-moi, je vous en prie, à Berlin, jusqu'à ce que je vous informe de mon départ. Je vous ai déjà mandé que je n'avais ici ni Zulime, ni Adélaïde, mais j'ai Aurélie. Le roi de Prusse est de votre avis; il trouve que Rome sauvée est ce que j'ai fait de plus fort. Ce serait une raison pour faire tomber à Paris cette pièce, et pour faire dire à la cour que cela n'approche pas de la belle pièce de Catilina, imprimée au Louvre. Mille tendres respects à madame d'*Argental*, à votre famille, à vos amis. Soit que je voye Rome ou non, je vous embrasserai surement cet hiver, avant de repartir pour Berlin. Donnez-moi, je vous en conjure, des nouvelles de madame d'*Argental*. Adieu, encore une fois; quand je vous parlerai, vous me direz que j'ai raison.

A propos, vous me reprochez de faire avec joie des portraits flatteurs à ma nièce; voudriez-vous que je la dégoûtasse et que je me privasse de la consolation de vivre à Berlin avec elle, et d'y parler de vous? voudriez-vous que je fusse

dernier lieu, semblait s'être éloignée de moi. Renoncerai-je à la faveur, à la familiarité d'un des plus grands rois de la terre, d'un homme qui ira à la postérité, pour aller briguer à une toilette un mot que je n'obtiendrai pas? pour solliciter auprès de M. d'*Argenson*, dans ma vieillesse, la permission de passer une heure quelquefois aux assemblées de l'académie des sciences et des inscriptions? après qu'il aurait dû m'offrir lui-même cette consolation. 1750.

Je sais qu'avec un peu de philosophie et une très-mauvaise santé, on peut fort bien rester chez soi à Paris, et c'est le parti que probablement mes maladies et la caducité avancée où je touche me feront prendre. Mais alors quel triste rôle! quelle condition équivoque! quelle dépendance de ceux qui pourront me faire sentir que j'ai eu tort de m'en aller, et tort de revenir! Ma vieillesse ne serait-elle pas empoisonnée, et par les gens de lettres, et par ceux qui ont donné de moi à monsieur le dauphin des impressions si dangereuses sur mon compte?

Daignez donc, Monseigneur, je vous en conjure, peser toutes ces raisons! puisque vous conservez pour moi tant de bontés, ayez celle de ne me point exposer. Serait-il mal à propos que vous poussassiez vos bons offices jusqu'à montrer naturellement à madame de *Pompadour* ma situation et mes raisons? Ne pourriez-vous pas lui dire qu'en quittant la France, je n'ai fait que me soustraire à la mauvaise volonté des gens qui ne l'aiment pas? L'ancien évêque de Mirepoix a éclaté

s avoir dit que je vous sacrifie le pape, mais
r le roi de Prusse cela est impossible. Je n'irai 1750.
nt en Italie cette automne, comme je l'avais
ieté. Je viendrai vous voir au mois de no-
obre, j'aurai la consolation de passer l'hiver
o vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce
vous y demeurez. J'ai remis mon voyage
alie à un an, et je vous embrasserai par
équent dans un an. Ces points de vue-là sont
agréables, et les voyages sont charmans
d on vous retrouve au bout. L'Italie et le
de Prusse sont chez moi deux vieilles passions
faut satisfaire; mais je ne peux traiter *Fré-*
le grand comme le saint-père. Je ne peux
oir en passant. Je vous répète encore que
approuverez mes raisons; oui, vous me
ndrez de m'être séparé de vous, et vous ne
rez me condamner. Je ne sais comment vont
tracasseries de *le Kain*. Pour nous, nous
ons ici Rome sauvée sans tracasserie; je gronde
me je le fais à Paris, et tout va bien. Nous
ns déjà fait trois répétitions; j'essayerai le
d'octobre, et au mois de novembre vous en
rez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous
erons d'autres avec madame d'*Argental*. Tout ce
-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer
comédie vaut presque les pillules de *Stahl*.
'est ce que trois ou quatre cents lieues?
arelle. Voyez les Romains, ces anciens
tres de nous autres barbares, ils couraient de
me en Afrique au fond des Gaules, dans
c'était une promenade. Nous nous

de la princeſſe *Amélie*. Moi qui vous parle, j'ai
1750. joué *Cicéron*. J'aurais bien voulu que le marquis d'*Adhémar* eût été là en *Céſar*, et que M. de *Thibouville* eût joué ſon rôle de *Catilina*; mais on ne peut pas tout avoir.

Nous avons eu l'opéra d'Iphigénie en Aulide. *Quinault* n'a plus à ſe plaindre ; *Racine* a été encore plus maltraité que lui. Je vous avouerai, ſi vous voulez, que les vers des opéra qu'on donne ici, ſont dignes du temps de *Hugues-Capet*; mais, en vérité, Berlin eſt un petit Paris. Il y a de la médiſance, de la tracaſſerie, des jalouſies de femmes, des jalouſies d'auteurs, et juſqu'à des brochures. J'attends avec impatience ce que vous et Verſailles vous déciderez ſur ma deſtinée, et ce que vous direz de la lettre du roi de Pruſſe.

J'ai écrit à notre cher d'*Argental*. J'ai dit à *Algarotti* que nous avions lu enſemble à Paris ſon *congreſſo di Citera*. Il en eſt flatté. Vous ſavez que les Italiens ont été les premiers maîtres en amour, quand ils ont fait revivre les beaux arts; mais nous le leur avons bien rendu. Adieu; je n'ai pas un moment, et je vous embraſſe en courant.

LETTRE XVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 14 ſeptembre.

Vous devez, mon cher et reſpectable ami, avoir reçu pluſieurs lettres de moi, et madame *Denis* doit vous en avoir rendu une; elle doit

vous

vous avoir dit que je vous sacrifie le pape, mais pour le roi de Prusse cela est impossible. Je n'irai point en Italie cette automne, comme je l'avais projeté. Je viendrai vous voir au mois de novembre, j'aurai la consolation de passer l'hiver avec vous, et je reverrai souvent ma patrie, parce que vous y demeurez. J'ai remis mon voyage d'Italie à un an, et je vous embrasserai par conséquent dans un an. Ces points de vue-là sont bien agréables, et les voyages sont charmans quand on vous retrouve au bout. L'Italie et le roi de Prusse sont chez moi deux vieilles passions qu'il faut satisfaire; mais je ne peux traiter *Frédéric le grand* comme le saint-père. Je ne peux le voir en passant. Je vous répète encore que vous approuverez mes raisons; oui, vous me plaindrez de m'être séparé de vous, et vous ne pourrez me condamner. Je ne sais comment vont les tracasseries de *le Kain*. Pour nous, nous jouons ici Rome sauvée sans tracasserie; je gronde comme je fesais à Paris, et tout va bien. Nous avons déjà fait trois répétitions; j'essayerai le rôle d'*Aurélie*, et au mois de novembre vous en jugerez. Je retrouverai mon petit théâtre; nous tâcherons d'amuser madame d'*Argental*. Tout ce tracas-là fait du bien à la santé. Voyager et jouer la comédie vaut presque les pillules de *Stahl*. Qu'est-ce que trois ou quatre cents lieues? bagatelle. Voyez les Romains, ces anciens maîtres de nous autres barbares, ils couraient de Rome en Afrique, au fond des Gaules, dans l'Asie; c'était une promenade. Nous nous 1750.

effrayons d'aller à dix lieues. Les Parisiens sont
1750. des francs sibarites. Vive le roi de Prusse, il va à Kœnigsberg comme vous allez à Neuilly; mais, mes anges, de tous ces voyages, les plus gais seront ceux que je ferai pour vous, Messieurs de Neuilly; je suis à vous pour la vie. Mandez-moi donc des nouvelles de la santé de madame d'*Argental*.

Adieu, adieu; aimez-moi toujours, je vous en prie.

LETTRE XVIII.

AU MEME.

A Berlin, ce 23 septembre.

Mon cher et respectable ami, vous m'écrivez des lettres qui percent l'ame et qui l'éclairent. Vous dites tout ce qu'un sage peut dire sur des rois; mais je maintiens mon roi une espèce de sage. Il n'est pas un d'*Argental*, mais, après vous, il est ce que j'ai vu de plus aimable. Pourquoi donc, me dira-t-on, quittez-vous M. d'*Argental* pour lui? Ah! mon cher ami, ce n'est pas vous que je quitte, ce sont les petites cabales et les grandes haines, les calomnies, les injustices, tout ce qui persécute un homme de lettres dans sa patrie. Je la regrette sans doute cette patrie, et je la reverrai bientôt. Vous me la ferez toujours aimer; et d'ailleurs je me regarderai toujours comme le sujet et comme le serviteur du roi. Si j'étais bon français à Paris, à plus forte raison le suis-je dans les pays étrangers. Comptez que j'ai bien prévenu vos conseils, et que jamais je

n'ai mieux mérité votre amitié ; mais je suis un peu comme *Chiantpot-la-perruque*. Vous ne savez peut-être pas son histoire : c'était un homme qui quitta Paris, parce que les petits garçons couraient après lui. Il alla à Lyon par la diligence, et en descendant, il fut salué d'une huée de polissons. Voilà à peu-près mon cas. D'*Arnaud* fait ici des chansons pour les filles, et on imprime dans les gazettes : *Chansons de l'illustre Voltaire pour l'auguste princesse Amélie*. Un chambellan de la princesse de *Bareith*, bon catholique, ayant la fièvre et le transport au cerveau, croit demander un lavement, on lui apporte le viatique et l'extrême-onction ; il prend le prêtre pour un apothicaire, tourne le cu, et de rire. Une façon de secrétaire que j'ai amené avec moi, espèce de rimailleur, fait des vers sur cette aventure, et on imprime : Vers de l'illustre *Voltaire* sur le cu d'un chambellan de Bareith, et sur son extrême-onction. Ainsi, je porte glorieusement les péchés de d'*Arnaud* et de *Tinois* ; mais malheureusement j'ai peur que les mauvais vers de *Tinois*, portés par la beauté du sujet, ne parviennent à Paris, et ne causent du scandale. J'ai grondé vivement le poëte, et je vous prie, si cette sottise parvient dans le pays natal de ces fadaises, de détruire la calomnie ; car, quoique les vers aient l'air à peu-près d'être faits par un laquais, il y a d'honnêtes gens qui pourraient bien me les imputer, et cela n'est pas juste. Il faut que chacun jouisse de son bien. Etanchement, il y aurait de la cruauté à m'im-

1756.

puter des vers ſcandaleux, à moi qui ſuis, à mon
1750. corps défendant, un exemple de ſageſſe dans ce pays-ci. Proteſtez donc, je vous en prie, dans le grand livre de madame *Doublet*, contre les impertinens qui m'attribueraient ces impertinences. Je vous écris un peu moins ſérieuſement qu'à mon ordinaire, c'eſt que je ſuis plus gai. Je vous reverrai bientôt, et je compte paſſer ma vie entre *Frédéric*, le modèle des rois, et vous, le modèle des hommes. On eſt à Paris en trois ſemaines, et on travaille chemin feſant; on ne perd point ſon temps. Qu'eſt-ce que trois ſemaines dans une année? Rien n'eſt plus ſain que d'aller. Vous m'allez dire que c'eſt une chimère; non, croyez tout d'un homme qui vous a ſacrifié le pape.

Nous jouâmes avant-hier Rome ſauvée, le roi était encore en Siléſie. Nous avions une compagnie choiſie; nous jouâmes pour nous réjouir. Il y a ici un ambaſſadeur anglais qui ſait par cœur les Catilinaires. Ce n'eſt pas milord *Tirconel*, c'eſt l'envoyé d'Angleterre. Il m'a fait de très-beaux vers anglais ſur Rome ſauvée; il dit que c'eſt mon meilleur ouvrage. C'eſt une vraie pièce pour des miniſtres; madame la chancelière en eſt fort contente. Nos d'*Agueſſeau* aiment ici la comédie en réformant les lois. Adieu; je ſuis un bavard, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE XIX. 1750.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Berlin, 23 septembre.

QUAND vous vous y mettez, ma chère nièce, vous écrivez des lettres charmantes, et vous êtes, en vérité, une des plus aimables femmes qui soient au monde. Vous augmentez mes regrets; vous me faites sentir toute l'étendue de mes pertes. J'aurais joui avec vous d'une société délicieuse; mais enfin, j'espère que malheur sera bon à quelque chose. Je pourrai être plus utile à votre frère *ici* qu'à Paris. Peut-être qu'un roi hérétique protégera un prédicateur catholique. Tous chemins mènent à Rome; et puisque *Mahomet* m'a si bien mis avec le pape, je ne désespère pas qu'un huguenot ne fasse du bien au prédicateur des carmélites.

Quand je vous dis, mon aimable nièce, que tous chemins mènent à Rome, ce n'est pas qu'ils m'y mènent. J'avais la rage de voir cette Rome et ce bon pape que nous avons, mais vous et votre sœur vous me rappelez en France: je vous sacrifie le saint-père. Je voudrais de même pouvoir vous faire le sacrifice du roi de Prusse; mais il n'y a pas moyen. Il est aussi aimable que vous; il est roi, mais c'est une passion de seize ans: il m'a tourné la tête. J'ai eu l'insolence de penser que la nature m'avait fait pour lui. J'ai trouvé une conformité si singulière entre tous ses goûts et les miens, que j'ai oublié qu'il était souverain de la moitié

de l'Allemagne, que l'autre tremblait à ſon nom,
1750. qu'il avait gagné cinq batailles, qu'il était le plus grand général de l'Europe, qu'il était entouré de grands diables de héros hauts de ſix pieds : tout cela m'aurait fait fuir mille lieues ; mais le philoſophe m'a apprivoiſé avec le monarque, et je n'ai vu en lui qu'un grand homme bon et ſociable. Tout le monde me reproche qu'il a fait pour d'*Arnaud* des vers qui ne ſont pas ce qu'il a fait de mieux ; mais ſongez qu'à quatre cents lieues de Paris, il eſt bien difficile de ſavoir ſi un homme qu'on lui recommande a du mérite ou non : de plus, c'eſt toujours des vers ; et, bien ou mal appliqués, ils prouvent que le vainqueur de l'Autriche aime les belles-lettres que j'aime de tout mon cœur. D'ailleurs, d'*Arnaud* eſt un bon diable qui, par-ci par-là, ne laiſſe pas de rencontrer de bonnes tirades. Il a du goût, il ſe forme ; et s'il arrive qu'il ſe déforme, il n'y a pas grand mal. En un mot, la petite mépriſe du roi de Pruſſe n'empêche pas qu'il ne ſoit le plus aimable et le plus ſingulier de tous les hommes.

Le climat n'eſt point ſi dur qu'on ſe l'imagine. Vous autres pariſiennes, vous penſez que je ſuis en Laponie : ſachez que nous avons eu un été auſſi chaud que le vôtre, que nous avons mangé de bonnes pêches et de bons muſcats, et que, pour trois ou quatre degrés du ſoleil de plus ou de moins, il ne faut pas traiter les gens de haut en bas.

Vous voyez jouer chez moi à Paris des Mahomet, mais moi je joue à Berlin des Rome ſauvée,

et je ſuis le plus enroué *Cicéron* que vous ayez vu. D'ailleurs, mon aimable enfant, digérons; voilà le grand point. Ma ſanté eſt à peu-près comme elle était à Paris; et quand j'ai la colique, j'envoie promener tous les rois de l'univers. J'ai renoncé à ces divins ſoupers, et je m'en trouve un peu mieux. J'ai une grande obligation au roi de Pruſſe; il m'a donné l'exemple de la ſobriété. Quoi! ai-je dit, voilà un roi né gourmand, qui ſe met à table ſans manger, et qui y eſt de bonne compagnie, et moi je me donnerais des indigeſtions comme un ſot! 1750.

Que je vous plains, vous qui êtes au lait, qui quittez votre âneſſe pour Forges, qui mangez comme un moineau, et qui avec cela n'avez point de ſanté! Dédommagez-vous donc ailleurs. On dit qu'il y a d'autres plaiſirs.

Adieu; mes complimens à tout le monde. J'eſpère, au mois de novembre, vous embraſſer très-tendrement. J'écris à votre ſœur; mais je veux que vous lui diſiez que je l'aimerai toute ma vie, et même plus que mon nouveau maître.

LETTRE XX.

A M. DEVAUX, *à Nanci.*

A Potsdam, le 7 octobre.

Ce n'eſt point ma pareſſe, Monſieur, mais ma mauvaiſe ſanté qui a retardé ma réponſe, et qui m'empêche même de vous écrire de ma main. Je crois que j'aurais grand beſoin d'aller

1750. qu'il n'a point du tout l'air de myſtère. Elle m'inſtruira avec ſureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV*. Je ſuis enchanté que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, et mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monſeigneur; jouiſſez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philoſophie et les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez long-temps des plaiſirs, et vous ferez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avec des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, Monſeigneur; je ne ſais ſi je vaux *Saint-Evremont*, mais quel plaiſant héros que ſon comte de *Grammont!* et que ſont les d'*Epernon* et les *Candale* au prix de vous! Adieu, mon héros, pour qui je ſuis pénétré de la plus vive tendreſſe.

Adieu, mon cher et ancien ami; je vous embraſſe du meilleur de mon ame. 1750.

LETTRE XXI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 13 octobre.

Nous voilà dans la retraite de Potsdam: le tumulte des fêtes eſt paſſé, mon ame en eſt plus à ſon aiſe. Je ne ſuis pas fâché de me trouver auprès d'un roi qui n'a ni cour ni conſeil. Il eſt vrai que Potsdam eſt habité par des mouſtaches et des bonnets de grenadier; mais, Dieu merci, je ne les vois point. Je travaille paiſiblement dans mon appartement au ſon du tambour. Je me ſuis retranché les dîners du roi; il y a trop de généraux et trop de princes. Je ne pouvais m'accoutumer à être toujours vis-à-vis d'un roi en cérémonie, et à parler en public. Je ſoupe avec lui en plus petite compagnie. Le ſouper eſt plus court, plus gai et plus ſain. Je mourrais au bout de trois mois, de chagrin et d'indigeſtion, s'il fallait dîner tous les jours avec un roi en public.

On m'a cédé, ma chère enfant, en bonne forme, au roi de Pruſſe. Mon mariage eſt donc fait; ſera-t-il heureux? je n'en ſais rien. Je n'ai pas pu m'empêcher de dire *oui*. Il fallait bien finir par ce mariage, après des coquetteries de tant d'années. Le cœur m'a palpité à l'autel. Je compte venir, cet hiver prochain, vous rendre compte de

——— contre moi au ſujet d'un petit écrit qu'on m'im-
1750. putait, intitulé la Voix du peuple et du ſage: écrit, qui en a fait éclore tant d'autres, comme la Voix du pape, la Voix du prêtre, la Voix du laïque, la Voix du capucin, etc.

Celui qu'on m'imputait, ſoutenait les droits du roi. Mais le roi ne ſe ſoucie guère qu'on ſoutienne ſes droits; et ceux qui les uſurpent, perſécutent tant qu'ils peuvent ceux qui les défendent. Mais, au moins, madame de *Pompadour* et les miniſtres devraient m'en ſavoir quelque gré.

Voici enfin, ſi vous n'êtes pas laſſé de mes remontrances, voici, je crois, le point où tout ſe termine.

Ne pourriez-vous pas avoir la bonté de repréſenter à madame de *Pompadour* que j'ai préciſément les mêmes ennemis qu'elle. Si elle eſt piquée de ma déſertion, et ſi elle ne me regarde que comme un transfuge, il faut reſter où je ſuis ſi bien; mais ſi elle croit que je puis être compté parmi ceux qui, dans la littérature, peuvent être de quelque utilité; ſi elle ſouhaite que je revienne, ne pourrez-vous pas lui dire que vous connaiſſez mon attachement pour elle; qu'elle ſeule pourrait me faire quitter le roi de Pruſſe; que je n'ai quitté la France que parce que j'y ai été perſécuté par ceux qui la haïſſent? Il me ſemble que de telles inſinuations employées à propos, et avec cet aſcendant que votre eſprit doit avoir ſur le ſien, ne ſeraient pas ſans effet; et ſi elle ne les goûtait pas, ce ſerait m'avertir que je dois me tenir auprès du roi de Pruſſe.

LETTRE XXII. 1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 15 octobre.

MON cher ange, il faut que je faſſe ici une petite réflexion. Vous me battez en ruine ſur trois cents lieues, et je vous ai vu ſur le point d'en faire deux mille ; et aſſurément vous n'auriez pas trouvé, au bout de vos deux mille, ce que je trouve au bout de mes trois cents. Vous ne ſeriez pas revenu ſur une de mes lettres, comme je reviens ſur les vôtres ; vous n'auriez pas voyagé de l'autre monde à Paris, comme je voyagerai pour vous. Croyez, mes anges, qu'il me ſera plus aiſé de venir vous voir, qu'il ne me l'a été de me tranſplanter. Je me tiens en haleine pour vous. Je viens de jouer la mort de Céſar. Nous avons déterré un très-bon acteur dans le prince *Henri*, l'un des frères du roi. Nous bâtiſſons ici des théâtres auſſi aiſément que leur frère aîné gagne des batailles et fait des vers. *Chianpot-la-perruque* eſt ici plus content, plus fêté, plus accueilli, plus honoré, plus careſſé qu'il ne le mérite :

. . . *Niſi quod non ſimul eſſet, cætera lætus.*

Il vous apportera bientôt des gouttes d'*Hoffman*, des pillules de *Stahl*. Si mon voyage contribuait à la ſanté de madame d'*Argental* et de vos amis, ne ſerais-je pas le plus heureux des hommes ? L'aventure de *le Kain* et des évêques ne contribue pas peu à me faire aimer la France. Je vous

1750. qu'il n'a point du tout l'air de myſtère. Elle m'inſtruira avec ſureté de vos volontés. Elle vous fera tenir ce que je pourrai du Siècle de *Louis XIV*. Je ſuis enchanté que ſon caractère ait eu le bonheur de vous plaire. Je la regarde comme ma fille. Ma tendreſſe pour elle, et mon extrême attachement pour vous ſont les ſeules raiſons qui puiſſent me rappeler en France. J'aurai ſacrifié quelque temps à la cour d'un grand roi à la néceſſité d'amortir l'envie; je donnerai le reſte à l'amitié, ſi pourtant ce reſte peut encore être quelque choſe, ſi mes maux ne me jettent pas enfin dans un état abſolument inutile à la ſociété. Je ſuis menacé d'une vieilleſſe bien cruelle ou d'une mort prompte. En ce cas, je ſouffrirai mes maux très-patiemment, et je mourrai en vous aimant.

Vivez, monſeigneur; jouiſſez long-temps de votre réputation, de vos amis, de votre conſidération perſonnelle. Soyez père heureux et heureux grand-père. La philoſophie et les belles-lettres amuſeront les momens que vous ne donnerez pas aux affaires. Vous aurez longtemps des plaiſirs, et vous ferez toujours ceux de la ſociété. Vous ſerez le ſeul homme de France dont on parlera dans les pays étrangers. Vous avec des égaux dans les places, vous n'en avez point dans l'eſtime du monde. Vous avez été à la gloire par tous les chemins.

Adieu, Monſeigneur; je ne ſais ſi je vaux *Saint-Evremont*, mais quel plaiſant héros que ſon comte de *Grammont!* et que ſont les d'*Epernon* et les *Candale* au prix de vous! Adieu, mon héros, pour qui je ſuis pénétré de la plus vive tendreſſe.

P. S. Je n'ai point à Potſdam les rogatons de *la Métrie*, j'aurai l'honneur de vous les envoyer avec l'Hiſtoire de Brandebourg, non pas celle qui eſt imprimée en Hollande, et où il manque la vie du feu roi, mais celle que le roi m'a donnée, et dont je crois qu'il n'y a plus d'exemplaires. Je vous demanderai le ſecret ſur ce petit envoi. Le volume eſt trop gros pour en charger le courrier. Cela vaut un peu mieux que les folies incohérentes de la *Métrie*. Au reſte, il demande s'il peut revenir en France, s'il peut y paſſer une année ſans être recherché. Il prétend que quand on y a paſſé une année, on peut y reſter toute ſa vie. Je vous ſupplie, Monſeigneur, de vouloir bien me mander ſi *le vin de Hongrie ſe gâte ſur mer*; s'il ne ſe gâte pas, *la Métrie* partira; s'il ſe gâte, *la Métrie* reſtera. Il ne vous en coûtera qu'un mot pour décider de ſa fortune. 1750.

Pardon de ce volume dont je vous ennuie; que ne puis-je vous ennuyer tête à tête, et vous dire combien je vous ſuis attaché!

LETTRE XV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, ce 1 ſeptembre.

Ne m'écrivez jamais, mon divin ange, une lettre auſſi cruelle que celle du 20 d'auguſte. Vous me rendriez malade de chagrin, vous feriez mon malheur pour ma vie. Je vous écrivis, je vous rendis compte à peu-près de tout dans le temps que j'écrivis à ma nièce; mais dans le

1750. tumulte de tant de fêtes, dans un déplacement continuel, il arrive trop aiſément qu'on vient vous enlever au milieu d'une lettre commencée et prête à cacheter; on remet à la poſte ſuivante, et il n'y a ici que deux poſtes par ſemaine : ſouvent même les lettres d'une poſte attendent à Véſel celles de l'autre, afin de faire un paquet plus fort. Ainſi, il ne faut pas s'étonner de recevoir des nouvelles tantôt de dix, tantôt de vingt jours. Vous devez à préſent être au fait; vous devez ſavoir tout ce que j'ai mandé à ma nièce pour vous, comme vous aurez eu la bonté de lui communiquer ce que je vous ai écrit pour elle. Vous m'accuſez de faibleſſe; comptez qu'il a fallu une étrange force pour me réſoudre à achever mes jours loin de vous, et que j'ai été plus long-temps que vous ne penſez à me déterminer. Il n'y a pas d'apparence qu'après la lettre du roi de Pruſſe que vous avez vue, je puiſſe jamais me repentir de m'être attaché à lui; mais certainement je me repentirai toute ma vie de m'être arraché à vous et à vos amis. Il eſt vrai que je n'aurai pas beaucoup d'autres regrets à dévorer. L'égarement et le goût déteſtable où le public ſemble plongé aujourd'hui, ne doit pas avoir pour moi de grands charmes. Vous ſavez d'ailleurs tout ce que j'ai eſſuyé. Je trouve un port après trente ans d'orages. Je trouve la protection d'un roi, la converſation d'un philoſophe, les agrémens d'un homme aimable, tout cela réuni dans un homme qui veut depuis ſeize ans me conſoler de mes malheurs, et me mettre

n'ai auſſi qu'un ſeul déſir. Tout cela ſera tiré au clair au mois de décembre; et s'il gelait plutôt, je partirais plutôt. Moi qui redoutais tant le vent du Nord, je l'invoque à préſent, comme les poëtes grecs invoquaient le zéphir? Que faites-vous cependant? avez-vous reçu *le Kain*? y a-t-il bien des tracaſſeries à la comédie? applaudit-on toujours des ſottiſes qui ont l'air de l'eſprit. Joue-t-on des opéra déteſtables? fait-on de mauvaiſes chanſons? qui eſt-ce qui fait un plat diſcours à l'académie, en ſuccédant à *Gilles* le philoſophe? *Duclos* n'eſt-il pas hiſtoriographe? Mademoiſelle *Duménil* boit-elle toujours pinte? en perd-elle ſa ſanté et ſon talent? Mademoiſelle *Gauſſin* croit-elle toujours être grande tragique? a-t-elle quelque notaire ou quelque prince? Adieu, adieu, mes anges; aimez-moi toujours un peu. 1750.

LETTRE XXIV.

A M. DARGET.

A Potsdam, octobre.

Mon cher ami, la permiſſion du roi de France eſt arrivée. Me voici votre compatriote et ſous les lois du philoſophe de Sans-Souci. Les lettres de Verſailles ſont un peu à la glace. On m'ôte mes charges, à la bonne heure; je ſais confondre un petit mal dans un grand bien. J'attends votre retour avec la plus vive impatience pour écrire à M. du *Vernay*. *Vale*. Samedi.

1750.

LETTRE XXV.

AU MEME.

AMICE, credo hanc epiſtolam, quamvis grandem et verboſam, mittendam eſſe *philoſopho ſine cura*. Novum erit calcar ejus animo ſtudii et conſilii avido. Perſpiciet quàm difficile ſit ſcribere, quantâ cum ſedulitate oporteat incudi opus ſuum ſæpius reddere, et præſertim quantum gloriæ ſuæ, dicam etiam noſtræ, interſit, ut qui maximus eſt in cæteris, maximus ſemper ſit in hac arduâ ſcribendi arte. Scribe illi; meam epiſtolam confidenter mitte. Loquere de me, et à me amatus, me redama.

LETTRE XXVI.

AU MEME.

MON cher confrère, votre laquais s'eſt enfui, avant que j'aye ouvert le paquet le plus intéreſſant. Je viens de jeter les yeux ſur l'épître du *Salomon* du Nord à ſon frère. Si tout le reſte eſt du même ton, je n'aurai pas un coup de ciſeau à donner à l'Hercule-Farnèze. L'épitre eſt admirable en tout ſens. Mon cher ami, tout ce que je vois et tout ce que j'entends me confirme dans la réſolution que j'ai priſe. On a toujours la rage de m'envoyer de Paris des paquets énormes, qui ne valent pas dix lignes de ce que nous liſions hier. Quel exemple pour l'académie de Berlin, et que je voudrais que ſa Majeſté me permit de lui chercher

un homme de lettres qui fournit son académie de mémoires utiles, dans le goût du sien ! Le monde est rassasié d'*x x* et de courbes. Quelle pitié de consumer son temps à calculer ce qui n'est pas notre bien, et que *Cicéron* est au-dessus d'*Euler !* Vale. 1750.

LETTRE XXVII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 28 octobre.

Je ne sais pas pourquoi le roi me prive de la place d'historiographe de France, et qu'il daigne me conserver le brevet de son gentilhomme ordinaire ; c'est précisément parce que je suis en pays étranger que je suis plus propre à être historien ; j'aurais moins l'air de la flatterie ; la liberté dont je jouis donnerait plus de poid à la vérité. Ma chère enfant, pour écrire l'histoire de son pays, il faut être hors de son pays.

Me voilà donc à présent à deux maîtres. Celui qui a dit qu'on ne peut servir deux maîtres à la fois, avait assurément bien raison ; aussi, pour ne point le contredire, je n'en sers aucun. Je vous jure que je m'enfuierais, s'il me fallait remplir les fonctions de chambellan, comme dans les autres cours. Ma fonction est de ne rien faire. Je jouis de mon loisir. Je donne une heure par jour au roi de Prusse pour arrondir un peu ses ouvrages de prose et de vers. Je suis son grammairien et point son chambellan. Le reste du jour est à moi, et la soirée finit par un souper agréable. Il

1750. arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'hiſtoire.

J'ai apporté ici heureuſement tous mes extraits ſur *Louis XIV*. Je ferai venir de Leipſic les livres dont j'aurai beſoin, et je finirai ici ce Siècle de *Louis XIV*, que peut être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient ſervi à m'écraſer. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choſes les plus innocentes avec cette charité qui empoiſonne tout. Voyez ce qui eſt arrivé à *Duclos* après ſon Hiſtoire de *Louis XI*. S'il eſt mon ſucceſſeur en hiſtoriographerie comme on le dit, je lui conſeille de n'écrire que quand il ſera, comme moi un petit voyage hors de France.

Je corrige à préſent la ſeconde édition que le roi de Pruſſe va faire de l'hiſtoire de ſon pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut ſans ſortir de ſa patrie. Il uſe de ce droit dans toute ſon étendue. Figurez vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe ſur ſon grand-père de toutes ſes forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique et qu'il a laiſſé de beaux monumens. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans leſquels le petit-fils reproche à ſon aïeul la vanité de s'être fait roi; c'eſt une vanité dont ſes deſcendans retirent des avantages aſſez ſolides, et le titre n'en eſt point du tout déſagréable. Enfin, je lui ai dit: C'eſt votre grand-père,

ce n'eſt pas le mien, faites-en tout ce que vous voudrez; et je me ſuis réduit à éplucher des phraſes. Tout cela amuſe et rend la journée pleine; mais, ma chère enfant, ces journées ſe paſſent loin de vous. Je ne vous écris jamais ſans regrets, ſans remords et ſans amertume. 1750.

LETTRE XXVIII.

A LA MEME.

A Potsdam, 6 novembre.

On ſait donc à Paris, ma chère enfant, que nous avons joué à Potsdam la Mort de Céſar, que le prince *Henri* eſt bon acteur, n'a point d'accent et ſte très-aimable, et qu'il y a ici du plaiſir? Tout cela eſt vrai;.. mais... les ſoupers du roi ſont délicieux; on y parle raiſon, eſprit, ſcience; la liberté y règne: il eſt l'ame de tout cela; point de mauvaiſe humeur, point de nuage, du moins point d'orages. Ma vie eſt libre et occupée; mais... mais... opéra, comédies, carrouſels, ſoupers à Sans-ſouci, manœuvres de guerres, concerts, études, lectures; mais... mais... la ville de Berlin grande, bien mieux percée que Paris, palais, ſalles de ſpectacles, reines affables; princeſſes charmantes; filles d'honneur belles et bien faites, la maiſon de madame de *Tirconel* toujours pleine et ſouvent trop;... mais... mais..., ma chère enfant, le temps commence à ſe mettre à un beau froid.

Je ſuis en train de dire des *mais*, et je vous dirai, mais il eſt impoſſible que je parte avant

1750. le 15 de décembre. Vous ne doutez pas que je ne brûle d'envie de vous voir, de vous embrasser, de vous parler. Ma rage de voir l'Italie n'approche pas des sentimens qui me rappellent à vous ; mais, mon enfant, accordez-moi encore un mois, demandez cette grâce pour moi à M. d'*Argental* ; car je dis toujours au roi de Prusse que, quoique je sois son chambellan, je n'en appartiens pas moins à vous et à ce M. d'*Argental*. Mais est-il vrai que notre *Isaac* d'*Argens* est allé se confiner à Monaco avec sa femme qui est grande virtuose ? Il y a là un petit grain de folie ou une grande dose de philosophie. Il ferait bien de venir ici augmenter notre colonie.

Maupertuis n'a pas les ressorts bien liants ; il prend mes dimensions durement avec son quart de cercle. On dit qu'il entre un peu d'envie dans ses problèmes. Il y a ici, en récompense, un homme trop gai ; c'est *la Métrie*. Ses idées sont un feu d'artifice toujours en fusées volantes. Ce fracas amuse un demi-quart d'heure, et fatigue mortellement à la longue. Il vient de faire, sans le savoir, un mauvais livre imprimé à Potsdam, dans lequel il proscrit la vertu et les remords, fait l'éloge des vices, invite son lecteur à tous les désordres, le tout sans mauvaise intention. Il y a dans son ouvrage mille traits de feu, et pas une demi-page de raison ; ce sont des éclairs dans une nuit. Des gens sensés se sont avisés de lui remontrer l'énormité de sa morale. Il a été tout étonné ; il ne savait pas ce qu'il avait écrit ; il écrira demain le contraire si on veut. Dieu me

garde de le prendre pour mon médecin; il me donnerait du sublimé corrosif au lieu de rhubarbe, très-innocemment, et puis se mettrait à rire. Cet étrange médecin est lecteur du roi, et ce qu'il y a de bon, c'est qu'il lui lit à présent l'Histoire de l'Eglise. Il en passe des centaines de pages, et il y a des endroits où le monarque et le lecteur sont prêts à étouffer de rire. 1750.

Adieu, ma chère enfant; on veut donc jouer à Paris Rome sauvée? mais... mais.... Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

A Potsdam, ce 14 novembre.

CHIANTPOT-LA-PERRUQUE a été fidelle à sa destinée, et il est juste qu'il vous dise que les petits garçons courent toujours après lui. Vous saurez, mon cher ange, que j'ai eu le malheur d'inspirer à mon élève d'*Arnaud* la plus noble jalousie. Cet illustre rival était arrivé ici recommandé par le sage d'*Argens*, et attendu comme celui qui consolait Paris de ma décadence. Il arriva donc par le coche, tout seul de sa bande, et se donna pour un seigneur qui avait perdu sur les chemins ses titres de noblesse, ses poésies et les portraits de ses maîtresses, le tout enfermé dans un bonnet de nuit.

Il fut un peu fâché de n'avoir que quatre mille huit cents livres d'appointemens, de ne point souper avec le roi, de ne point coucher avec les

filles d'honneur ; et enfin, quand il me vit arrivé,
1750. il fut déſeſpéré, quoique, en vérité, je n'aye pas plus les bonnes grâces des filles d'honneur que lui ; mais le roi me traite avec des bontés diſtinguées ; mais Rome ſauvée a été très-bien reçue, et ſon Mauvais riche aſſez mal. Il a fait de mauvais vers pour des filles ; et comme les gazetiers, qui ont du goût, les avaient imprimés comme de beaux vers de ma façon, adreſſés à la princeſſe *Amélie*, quel parti a pris mon *Baculard* d'*Arnaud* ? mon *Baculard* a voulu auſſi déſavouer une mauvaiſe préface qu'il avait voulu mettre au-devant d'une mauvaiſe édition qu'on a faite à Rouen de mes ouvrages. Il ne ſavait pas que j'avais expreſſément défendu qu'on fît uſage de cette rapſodie dont, par parenthèſe, j'ai l'original écrit et ſigné de ſa main. Il s'adreſſe donc à mon cher ami *Fréron*, il lui mande que je l'ai perdu à la cour, que j'ai mis en uſage une politique profonde pour le perdre dans l'eſprit du roi, que j'ai ajouté à ſa préface des choſes horribles contre la France, et qu'en un mot, il prie l'illuſtre *Fréron* d'annoncer au public, qui a les yeux ſur *Baculard*, qu'il ſe lave les mains de cet ouvrage. Les regrattiers de nouvelles littéraires, qui écrivent ici les ſottiſes de Paris, mandent ce beau déſaveu. Par haſard le roi avait vu une ancienne épreuve de cette belle préface. Il l'a relue, et il a vu qu'il n'y avait pas un ſeul mot contre la France, que par conſéquent *Baculard* eſt un peu menteur. Il a été un peu courroucé du procédé, et il avait quelque envie de

renvoyer ce beau fils comme il était venu. J'ai cru qu'il était des règles du théâtre de parler en sa faveur et des règles de la prudence de ne faire aucun éclat. *Baculard* d'*Arnaud* ne sait pas que son petit crime est découvert; je le mets à son aise, je ne lui parle de rien. Cependant le roi veut être instruit, il veut savoir s'il est vrai que d'*Arnaud* ait écrit à *Fréron* que je l'avais desservi dans l'esprit de sa Majesté, etc. Il est bien aise d'être au fait. On m'a mandé cependant que cette affaire avait fait du bruit à Paris, que M. *Berrier* avait voulu voir la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron*, que cette lettre était publique. Franchement vous me rendrez, mon cher ange, un service essentiel, en me mettant au fait de toute cette impertinence. Et savez-vous bien quel service vous me rendrez? Celui de me procurer plutôt le bonheur de vous embrasser; car je ne puis partir d'ici que cette affaire ne soit éclaircie. Vous me direz: Voilà ces épines que j'avais prédites; pourquoi aller chercher des tracasseries à Berlin? n'en aviez-vous pas assez à Paris? que ne laissiez-vous *Baculard* briller seul sur les bords de la Sprée? Mais, mon cher ami, pouvais-je deviner qu'un homme que j'ai élevé, et qui me doit tout, me jouât un tour si perfide? Qu'on mette au bout du monde deux auteurs, deux femmes, ou deux dévots, il y en aura un qui fera quelque niche à l'autre. L'espèce humaine étant faite ainsi, il n'y a d'autre parti à prendre que celui de se tirer d'affaire le plus prudemment et le plus honnêtement qu'il se pourra. Je vous supplie 1750.

donc de me mander tout ce que vous ſavez. Ne
1750. pourrait-on pas avoir une copie de la lettre de d'*Arnaud* à *Fréron* ? je ne dis pas de la lettre contenue dans les feuilles fréroniques, dans laquelle d'*Arnaud* déſavoue la préface en queſtion; je parle de la lettre particulière dans laquelle il ſe déchaîne, lettre que *Fréron* aura ſans doute communiquée.

A l'égard de cette préface que j'ai proſcrite, il y a long-temps, j'ignore ſi le libraire de Rouen m'a tenu parole. J'ai fait ce que j'ai pu; mais, à trois cents lieues, on court riſque d'être mal ſervi. Je voudrais que la préface, et l'édition, et d'*Arnaud*, fuſſent à tous les diables. Je vous demande très-humblement pardon de vous entretenir de ces niaiſeries; mais ne me ſuis-je pas fait un devoir de vous rendre toujours compte de ma conduite et de mes petites peines ? Chacun a les ſiennes, rois, bergers et moutons. J'attends tout de votre amitié. Communiquez ma lettre au coadjuteur qui eſt ſi pareſſeux d'écrire, et qui ne l'eſt jamais d'être bienfeſant.

P. S. J'écris à M. *Berrier*. Je lui envoie cette préface, afin qu'il ſoit convaincu par ſes yeux de l'impoſture, qu'il impoſe ſilence à *Fréron*, ou qu'il l'oblige à ſe rétracter.

LETTRE

LETTRE XXX.

1750.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 17 novembre.

Je sais, ma chère enfant, tout ce qu'on dit de Potsdam dans l'Europe. Les femmes sur-tout sont déchaînées, comme elles l'étaient à Montpellier contre M. d'*Assouci*; mais tout cela ne me regarde pas.

J'ai passé l'âge heureux des honnêtes amours,
Et n'ai point l'honneur d'être Page:
Ce qu'on fait à Paphos et dans le voisinage
M'est indifférent pour toujours.

Je ne me mêle ici que de mon métier de raccommoder la prose et les vers du maître de la maison. *Algarotti* me disait, il y a quelque temps, qu'il avait vu à Dresde un prêtre italien fort assidu à la cour. Vous noterez qu'à Dresde presque tout le monde est luthérien, hors le roi. On demandait à cet abbate ce qu'il fesait: *Io sono*, répondit-il, *il cattolico di sua maestà*? pour moi je suis *il pedagogo di sua maestà*. Je me flatte qu'en me renfermant dans mes bornes, je vivrai tranquille.

J'ignore parfaitement tout ce qui se fait ici. Si j'avais été dans le palais de *Pasiphaé*, je l'aurais aidé faire avec son taureau, et j'aurais dit comme cet anglais à peu-près en pareil cas: *Je ne me mêle pas de leurs amours.* Les *mais*, ces éternels *mais* qui sont dans ma dernière lettre, ne combent point du tout sur ce qu'on dit dans le

1750. arrivera qu'en dépit des titres dont je ne fais nul cas, je n'exercerai point du tout la chambellanie, et que j'écrirai l'histoire.

J'ai apporté ici heureusement tous mes extraits sur *Louis XIV*. Je ferai venir de Leipsic les livres dont j'aurai besoin, et je finirai ici ce Siècle de *Louis XIV*, que peut être je n'aurais jamais fini à Paris. Les pierres dont j'élevais ce monument à l'honneur de ma patrie, auraient servi à m'écraser. Un mot hardi eût paru une licence effrénée; on aurait interprété les choses les plus innocentes avec cette charité qui empoisonne tout. Voyez ce qui est arrivé à *Duclos* après son Histoire de *Louis XI*. S'il est mon successeur en historiographerie comme on le dit, je lui conseille de n'écrire que quand il fera, comme moi un petit voyage hors de France.

Je corrige à présent la seconde édition que le roi de Prusse va faire de l'histoire de son pays. Un auteur comme celui-là peut dire ce qu'il veut sans sortir de sa patrie. Il use de ce droit dans toute son étendue. Figurez-vous que, pour avoir l'air plus impartial, il tombe sur son grand-père de toutes ses forces. J'ai rabattu les coups tant que j'ai pu. J'aime un peu ce grand-père, parce qu'il était magnifique et qu'il a laissé de beaux monumens. J'ai eu bien de la peine à faire adoucir les termes dans lesquels le petit-fils reproche à son aïeul la vanité de s'être fait roi; c'est une vanité dont ses descendans retirent des avantages assez solides, et le titre n'en est point du tout désagréable. Enfin, je lui ai dit: C'est votre grand-père,

font des jaloux, et *Frédéric* est une très-grande coquette; mais, après tout, il y a cent sociétés dans Paris beaucoup plus infectées de tracasseries que la nôtre. 1750.

Le plus cruel de tous les *mais*, c'est que je vois bien, ma chère enfant, que ce pays-ci n'est pas fait pour vous. Je vois qu'on passe dix mois de l'année à Potsdam. Ce n'est point une cour, c'est une retraite dont les dames sont bannies. Nous ne sommes cependant pas dans un couvent d'hommes réguliers. Toutes choses mûrement considérées, attendez-moi à Paris, et nous raisonnerons. Adieu; que votre amitié me soutienne.

LETTRE XXXI.

A LA MEME.

A Potsdam, 24 novembre.

Le soleil levant s'est allé coucher. Ce pauvre d'*Arnaud* s'ennuyait ici mortellement de ne voir ni roi, ni comédienne, et de n'avoir que des baïonnettes devant le nez. Il avait épuisé son crédit à faire jouer à Charlottembourg, il y a quelque temps, sa comédie du Mauvais riche; mais les pièces tirées du nouveau Testament ne réussissent pas ici; elle fut mal reçue. Il s'est regardé comme *Ovide* dont on aurait sifflé une élégie chez les Gètes. Tout cela, joint à un peu de chagrin de voir moi, soleil couchant, passablement bien traité, l'a porté à demander son congé fort tristement. Le roi lui a ordonné très-durement de partir

1750. dans vingt-quatre heures; et comme les rois sont accablés d'affaires, il a oublié de lui payer son voyage. Mon enfant, mon triomphe m'attriste. Cela fait faire de profondes réflexions sur les dangers de la grandeur. Ce d'*Arnaud* avait une des plus belles places du royaume. Il était garçon-poëte du roi, et sa Majesté prussienne avait fait pour lui des versiculets très-galans. Nous n'avons point, depuis *Bélisaire*, de plus terrible chute. Comme le monarque bel-esprit traite un de ses deux soleils! Je lui avais écrit sur la route, quand j'allais à sa cour:

Quel diable de Maro-Antonin!
Et quelle malice est la vôtre!
Vous égratignez d'une main,
Lorsque vous caressez de l'autre.

On me fait plus que jamais patte de velours; mais.... adieu, adieu; je brûle de venir vous embrasser.

LETTRE XXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, le 28 novembre.

Mon cher ange, vous me rendez bien la justice de croire que j'attends avec quelque impatience le moment de vous revoir; mais, ni les chemins d'Allemagne, ni les bontés de *Frédéric le grand*, ni le palais enchanté où ma chevalerie errante est retenue, ni mes ouvrages que je corrige tous les jours, ni l'aventure de d'*Arnaud*, ne me permettent de partir avant le 15 ou le 20 décembre.

Croiriez-vous bien que votre chevalier de *Moubi* s'eſt amuſé à écrire quelquefois des ſottiſes contre moi, dans un petit écrit intitulé la Bigarrure ? Je vous l'avais dit, et vous n'avez pas voulu le croire ; rien n'eſt plus vrai, ni ſi public. Il n'y a aucun de ces animaux-là qui n'écrivît quelques pauvretés contre ſon ami, pour gagner un écu, et point de libraire qui n'en imprimât autant contre ſon propre frère. On ne fait pas aſſurément d'attention à la Bigarrure du chevalier de *Moubi*, mais vous m'avouerez qu'il eſt fort plaiſant que ce *Moubi* me joue de ces tours-là. Il vient de m'écrire une longue lettre, et il ſe flatte que je le placerai à la cour de Berlin. Je veux ignorer ſes petites impertinences qu'on ne peut attribuer qu'à de la folie ; il ne faut pas ſe fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire. J'ai mandé à ma nièce qu'elle fît réponſe pour moi, et qu'elle l'aſſurât de tous mes ſentimens pour lui et pour la chevalière. 1750.

Votre Aménophis eſt de *Linant* ; c'eſt l'Artaxerce de *Métaſtaſio*. Ce pauvre diable a été ſifflé de ſon vivant et après ſa mort. Les ſifflets et la faim l'avaient fait périr, digne ſort d'un auteur. Cependant, vos badauds ne ceſſent de battre des mains à des pièces qui ne valent guère mieux que les ſiennes. Ma foi, mon cher ange, j'ai fort bien fait de quitter ce beau pays-là, et de jouir du repos auprès d'un héros, à l'abri de la canaille qui me perſécutait, des graves pédans qui ne me défendaient pas des dévots qui, tôt ou tard, m'auraient joué un mauvais tour, et de l'envie qui ne ceſſe

de ſucer le ſang que quand on n'en a plus. La
1750. nature a fait *Frédéric le grand* pour moi. Il faudra que le diable s'en méle, ſi les dernières années de ma vie ne ſont pas heureuſes auprès d'un prince qui penſe en tout comme moi, et qui daigne m'aimer autant qu'un roi en eſt capable. On croit que je ſuis dans une cour, et je ſuis dans une retraite philoſophique; mais vous me manquez, mes chers anges. Je me ſuis arraché la moitié du cœur pour mettre l'autre en ſureté, et j'ai toujours mon grand chagrin dont nous parlerons à mon retour. En attendant, je joins ici, pour vous amuſer, une page d'une épître que j'ai corrigée. Il me ſemble que vous y êtes pour quelque choſe. Il s'agit de la vertu et de l'amitié. Dites-moi ſi l'allemand a gâté mon français, et ſi je me ſuis rouillé comme *Rouſſeau*. N'allez pas croire que j'apprenne ſérieuſement la langue tudeſque; je me borne prudemment à ſavoir ce qu'il en faut pour parler à mes gens, à mes chevaux. Je ne ſuis pas d'un âge à entrer dans toutes les délicateſſes de cette langue ſi douce et ſi harmonieuſe; mais il faut ſavoir ſe faire entendre d'un poſtillon. Je vous promets de dire des douceurs à ceux qui me mèneront vers mes chers anges. Je me flatte que madame d'*Argental*, M. de *Pont-de-Veſle*, M. de *Choiſeul*, M. l'abbé de *Chauvelin* auront toujours pour moi les mêmes bontés; et qui ſait ſi un jour.... car.... Adieu; je vous embraſſe tendrement. Si vous m'écrivez, envoyez votre lettre à ma nièce. Je baiſe vos ailes de bien loin.

LETTRE XXXIII.

1750.

A M. THIRIOT.

Novembre.

QUOIQUE vous paraiſſiez m'avoir entièrement oublié, je ne puis croire que vous m'ayez effacé de votre cœur; vous êtes toujours dans le mien. Vous devez être un peu conſolé d'avoir été remplacé par un homme tel que d'*Arnaud*. La manière dont il s'acquittait à Paris de la commiſſion dont il était honoré, devait ſervir à vous faire regretter; et la manière dont il s'eſt conduit ici a achevé de le faire connaître. Je ne me repens point du bien que je lui ai fait, mais j'en ſuis bien honteux; s'il n'avait été qu'ingrat envers moi, je ne vous en parlerais pas.

Voilà, mon ancien ami, ce que ſont ces hommes qui prétendent à la littérature: *O inhumaniores litteræ*! Je gémis ſur les belles-lettres, ſi elles ſont ainſi infectées; et je gémis ſur ma patrie, ſi elle ſouffre les ſerpens que les cendres des *Desfontaines* ont produits. Mais, après tout, en plaignant les méchans et ceux qui les tolèrent, en plaignant juſqu'à d'*Arnaud* même, tombé par l'opprobre dans la miſère, je ne laiſſe pas de jouir d'un repos aſſez doux, de la faveur et de la ſociété d'un des plus grands rois qui aient jamais été, d'un philoſophe ſur le trône, d'un héros qui mépriſe juſqu'à l'héroïſme, et qui vit dans Potsdam comme *Platon* vivait avec ſes amis. Les dignités, les honneurs, les bienfaits dont il

1750. me comble, sont de trop. Sa conversation est le plus grand de ses bienfaits. Jamais on ne vit tant de grandeur et si peu de morgue ; jamais la raison la plus pure et la plus ferme ne fut ornée de tant de grâces. L'étude constante des belles-lettres, que tant de misérables déshonorent, fait son occupation et sa gloire. Quand il a gouverné le matin et gouverné seul, il est philosophe le reste du jour, et ses soupers sont ce qu'on croit que sont les soupers de Paris ; ils sont toujours délicieux, mais on y parle toujours raison ; on y pense hardiment, on y est libre. Il a prodigieusement d'esprit, et il en donne. Ma foi, d'*Arnaud* avait raison de vouloir souper avec lui ; mais il fallait en être un peu plus digne. Adieu ; quand vous souperez avec M. de *la Poplinière*, songez aux soupers de *Frédéric le grand* ; félicitez-moi de vivre de son temps, et pardonnez à l'envie, si mon bonheur extrême et inouï lui fait grincer les dents.

LETTRE XXXIV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 8 décembre.

RECEVEZ, Madame, mes hommages, mes regrets, mes souhaits, des gouttes d'*Hoffman* et des pillules de *Stahl*, par M. d'*Amon* (*), mon camarade en chambellanie, et mon très-supérieur

(*) Ou *Damon*.

en

en négociations. Il eſt envoyé du roi de Pruſſe ; 1751.
il vient reſſerrer les liens des deux nations. Il aura bien de la peine à les rendre auſſi forts et auſſi durables que ceux qui m'attachent à vous. Que n'ai-je pu l'accompagner ! Mais ſa jeuneſſe et ſa ſanté lui permettent d'affronter les glaces. J'avais trop préſumé de moi ; mon cœur m'avait ſéduit ſelon ſa louable coutume ; il m'avait fait accroire que je pourrais bientôt revoir mes chers anges ; mais l'archange *Frédéric*, et le froid, et ma poitrine ſerrée me retiendront le mois de janvier. Je vous apporterai, Madame, une autre cargaiſon un peu plus ample de gouttes et de *pilules*. Le médecin du roi, qui doit me les donner, eſt allé accompagner madame la margrave de *Bareith;* et il eſt difficile de trouver à Potsdam, qui eſt à huit lieues de Berlin, de ces pillules de *Stahl*, dont perſonne ne fait ici uſage. Il en eſt de ces pillules comme de moi ; elles ne ſont point prophètes dans leur pays. Il ſemble qu'il faille ſe tranſplanter pour réuſſir. On va chercher bien loin le bonheur et la ſanté. Tout cela eſt à préſent chez vous. M. d'*Argental* m'a mandé que votre ſanté était raffermie ; ainſi me voilà un peu conſolé. Si les miniſtres ont à cœur autre choſe que les intérêts politiques, M. d'*Amon* vous dira, Madame, le tort extrême que vous faites ici à mon bonheur ; il vous dira que, ſans vous, je ſerais un des plus heureux hommes de ce monde. Le ciel n'a pas voulu que le royaume de *Frédéric le grand* et le vôtre fuſſent dans le même climat. Il y a bien loin

1751. connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi, mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué Zaïre. La princesse *Amélie* était *Zaïre*, et moi le bon homme *Lusignan*. Notre princesse joue bien mieux *Hermione ;* aussi est-ce un plus beau rôle. Madame de *Tirconel* s'est très-honnêtement tirée d'*Andromaque*. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord *Tirconel*, c'est un digne anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un anglais envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins : voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'*Amon* doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'*Amon* est un vrai nom de comédie, mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue,

LETTRE XXXV. 1750.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 11 décembre.

Me voilà toujours *Sancho-Pança* dans mon île, après avoir été *Chiantpot-la-Perruque* parfois. Mes divins anges, comment voulez-vous que je me mette en chemin avec ma chétive santé, et que je sorte du coin du feu pour m'embourber dans la Westphalie ? Je m'étais cru capable de revenir au mois de janvier. Vous me fesiez oublier mon âge, ma faiblesse, et enfin le roi de Prusse lui-même; mais quand il s'agit de s'empaqueter par ce temps-ci pour faire trois cents lieues, quand on va avoir de beaux opéra italiens, quand ce grand roi a encore un peu besoin de moi, lorsqu'enfin la ridicule et désagréable aventure de ce maudit *Baculard* demande absolument ma présence, ne me pardonnerez-vous pas de rester encore un peu ? Mes anges, pardon; je ne peux m'en dispenser, mille raisons m'y forcent; mais, ô mes anges ! *Belzébuth* aurait-il un plus damné projet que celui de faire jouer Rome sauvée à présent, et de me livrer à la rage de la malice et de l'envie ? Le public a été pour moi quand *Boyer*, l'ancien âne de Mirepoix, me persécutait; quand il avait, avec l'eunuque *Bagoas*, l'insolence et le crédit de m'exclure de l'académie; mais à présent qu'on me croit heureux, tout est devenu *Boyer*. Mon éloignement ramenerait les esprits si c'était un exil, mais on m'a regardé comme un homme

piqué, comblé d'honneurs et de bien, et on vou-
1750. drait me faire entendre les fifflets de Paris dans le cabinet du roi de Pruſſe. Je ſuis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je ſais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus beſoin d'être un petit *Fabius cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai ſervice, ce ſerait de faire jouer Sémiramis et Oreſte. On va bien les repréſenter ici. Pourquoi leur préférera-t-on à Paris le Comte d'Eſſex, et je ne ſais combien de plats ouvrages qui ſont en poſſeſſion d'être joués et d'être mépriſés? Cependant, dites-moi ſi M. *Maboul*, ce ſavant homme, eſt encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a *les ſceaux*? quel autre eſt à la tête des lois, ou du moins de ce qu'on appelle de ce beau nom? Il y a un an que je plaide par humeur en France, contre un coquin qui s'eſt aviſé de vouloir être jugé en la prévôté du louvre, ſous prétexte que j'étais de la maiſon du roi. J'ai voulu le remettre dans les règles, le renvoyer à ſon juge naturel, et ce beau réglement des juges n'a pu encore être fait. Si pareille choſe arrivait ici, le magiſtrat qui en ſerait coupable ſerait ſévèrement puni; car le roi a dit de lui-même :

J'appris à diſtinguer l'homme du ſouverain,
Et je fus roi ſévère et citoyen humain.

En effet, il eſt tout cela, et tout va bien, et on eſt heureux. *Salomon* était un pauvre homme en comparaiſon de lui. Il ne lui manque que de connaître un peu plutôt ſes *Baculard*. Je vous remercie, mon cher et reſpectable ami, de la lettre

que vous m'avez écrite sur ce malheureux correspondant de *Fréron*. Et on souffre des *Frérons!* et ils sont protégés! et on veut que je revienne! *Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quærimus invidi.* On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux, je ne le quitterai assurément que pour vous. 1750.

LETTRE XXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, au château, 26 décembre.

Je vous écris à côté d'un poële, la tête pesante et le cœur triste en jetant les yeux sur la rivière de la Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que notre maison de Paris est assez près de cette rivière de Seine; et je dis: Ma chère enfant, pourquoi suis-je dans ce palais, dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et non pas au coin de notre feu? Rien n'est plus beau que la décoration du palais du soleil dans Phaéton. Mademoiselle *Astrua* et la plus belle voix de l'Europe; mais fallait-il vous quitter pour un gosier à roulades et pour un roi? Que j'ai de remords, ma chère enfant! que mon bonheur est empoisonné! que la vie est courte! qu'il est triste de chercher le bonheur loin de vous! et que de remords si on le trouve!

piqué, comblé d'honneurs et de bien, et on vou-
1750. drait me faire entendre les sifflets de Paris dans le cabinet du roi de Prusse. Je suis né plus impatient que vous, et cependant j'ai ici plus de patience. Je sais attendre, et je vois évidemment que jamais je n'ai eu plus besoin d'être un petit *Fabius cunctator*. Si on pouvait me rendre un vrai service, ce serait de faire jouer Sémiramis et Oreste. On va bien les représenter ici. Pourquoi leur préférerait-on à Paris le Comte d'Essex, et je ne sais combien de plats ouvrages qui sont en possession d'être joués et d'être méprisés? Cependant, dites-moi si M. *Maboul*, ce savant homme, est encore à la tête de la littérature. Quel fortuné mortel a les sceaux? quel autre est à la tête [illegible] on do moins de ce qu'on appelle de ce[illegible] a un an que je plaide par h[illegible] contre un coquin qui s'est a[illegible] jugé en la pré[illegible] du louv[illegible] j'étais de la [illegible] du ro[illegible] dans les ré[illegible] ren[illegible] et ce bea[illegible] fait. Si [illegible] qui en[illegible] car le[illegible]

J[illegible]

I[illegible]

En e[illegible] est h[illegible] con[illegible] nai[illegible] me[illegible]

que vous m'avez écrite sur ce malheureux cor- 1750.
respondant de *Fréron*. Et on souffre des *Frérons!* et ils sont protégés! et on veut que je revienne! *Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quærimus invidi.* On a tant fait, à force d'équité et de bonté, qu'on m'a chassé de mon pays. Les orages m'ont conduit dans un port tranquille et glorieux, je ne le quitterai assurément que pour vous.

LETTRE XXXVI.

A MA DAME DENIS, *à Paris.*

u château, 26 décembre.

té d'un poële, la tête pesante et
etant les yeux sur la rivière de la
orée tombe dans l'Elbe,
la mer reçoit la Seine,
Paris est assez près de
e dis: Ma chère enfant,
palais, dans ce cabinet
, et non pas au coin de
us beau que la décoration
Phaéton. Mademoiselle
voix de l'Europe; mais
ur un gosier à roulades et
de remords, ma chère en-
r est empoisonné! ou
triste de cher
que

1750. Je suis à peine convalescent, comment partir? Le char d'*Apollon* s'embourberait dans les neiges détrempées de pluie, qui couvrent le Brandebourg. Attendez-moi, aimez-moi, recevez-moi, consolez-moi, et ne me grondez pas. Ma destinée est d'avoir affaire à Rome de façon ou d'autre. Ne pouvant y aller, je vous envoie Rome en tragédie par le courrier de Hambourg, telle que je l'ai retouchée; que cela serve du moins à amuser les douleurs communes de notre éloignement. J'ai bien peur que vous ne soyez pas trop contente du rôle d'*Aurélie*. Vous autres femmes, vous êtes accoutumées à être le premier mobile des tragédies, comme vous l'êtes de ce monde. Il faut que vous soyez amoureuses comme des folles, que vous ayiez des rivales, que vous fassiez des rivaux; il faut qu'on vous adore, qu'on vous tue, qu'on vous regrette, qu'on se tue avec vous. Mais, Mesdames, *Cicéron* et *Caton* ne sont pas galans; *César* et *Catilina* couchaient avec vous, j'en conviens; mais assurément ils n'étaient pas gens à se tuer pour vous. Ma chère enfant, je veux que vous vous fassiez homme pour lire ma pièce. Envoyez prier l'abbé d'*Olivet* de vous prêter son bonnet de nuit, sa robe de chambre et son Cicéron, et lisez Rome sauvée dans cet équipage.

Pendant que vous vous arrangerez pour gouverner la république romaine sur le théâtre de Paris, et pour travestir en *Caton* et en *Cicéron* nos comédiens, je continuerai paisiblement à travailler au Siècle de *Louis XIV*, et je donnerai à mon aise les batailles de Nervinde et d'Hochstet.

Variété, c'eſt ma deviſe. J'ai beſoin de plus d'une conſolation. Ce ne ſont point les rois, ce ſont les belles-lettres qui la donnent. 1750.

LETTRE XXXVII.

A LA MEME.

A Berlin, 3 janvier.

MA chère enfant, je vais vous confier ma douleur. Je ne veux plus garder de filles. Vous connaiſſez *Jeanne*, cette brave pucelle d'Orléans, qui nous amuſait tant, et que j'ai chantée dans un autre goût que celui de *Chapelain*. Cette Pucelle, faite pour être enfermée ſous cent clefs, m'a été volée. Ce grand flandrin de *Tinois* n'a pas réſiſté aux prières et aux préſens du prince *Henri*, qui mourait d'envie d'avoir *Jeanne* et *Agnès* en ſa poſſeſſion. Il a tranſcrit le poëme, il a livré mon ſérail au prince *Henri* pour quelques ducats. J'ai chaſſé *Tinois*; je l'ai renvoyé dans ſon pays. J'ai été me plaindre au prince *Henri*; il m'a juré qu'elle ne ſortirait jamais de ſes mains. Ce n'eſt, à la vérité, qu'un ſerment de prince, mais il eſt honnête homme. Enfin, il eſt aimable, il m'a ſéduit; je ſuis faible, je lui ai laiſſé Jeanne; mais s'il arrive jamais un malheur, ſi on fait une ſeconde copie? où me cacher? Ma barbe devient fort griſe; le poëme de la Pucelle jure avec mon âge et le Siècle de *Louis XIV*. 1751.

Quand j'étais jeune, j'aurais volontiers ſouffert qu'on m'eût dit: *Dove avete pigliato tante coglionerie?* mais aujoud'hui cela ſerait trop

ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a
1751. fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladion ! Il s'y moque de plus d'une sorte de gens ; mais je n'ai point d'armée comme lui ; je n'ai point gagné de batailles, et vous savez que, *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.* Enfin, j'éprouve deux sentimens bien désagréables, la tristesse et la crainte ; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé, mais ayez sur-tout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah ! faut-il vivre d'espérance ! Adieu ; je vous embrasse tristement.

LETTRE XXXVIII.

A M. DARGET.

A Berlin, 4 janvier.

Mon cher ami, je vous renvoie les nouvelles dont votre amitié m'a fait part. Je ne crois point que ma nièce épouse le marquis de *Chimène*, mais tout Paris le dit et tout peut arriver. Votre correspondant n'est pas d'ailleurs trop bien informé. Il est faux que *Granval* joue *Caton*, il joue *César*. Il n'est pas plus vrai qu'on ait laissé indécis ce grand procès entre *Clairon* et *Gaussin*. Madame de *Pompadour* et le duc de *Fleuri* ont donné gain de cause à *Clairon*. Il est vrai que cette

grande affaire fait une guerre civile. Peuple heureux, qui n'a ni d'autre trouble ni d'autre inquiétude! N'admirez-vous pas l'importance avec laquelle *Morand* traite à fond ces misères? Au moins, mon ami, ces amusemens valent mieux que de l'ennui, de la neige, une mauvaise santé et des inégalités. J'envoie au roi un exemplaire et demi, cela fait deux avec le premier tome que vous avez. J'espère que ce n'est que pour ses bibliothèques. Je mets des cartons tant que je peux. Il faut passer sa vie à se corriger. Dès que l'ouvrage sera en état, je commencerai assurément par vous. 1751.

Je me flatte que je viendrai vous voir lundi, mais je ne peux répondre d'un quart d'heure dans l'état où je suis.

Voici la copie d'une lettre dont vous pourrez amuser le roi. Il est plaisant qu'on ne veuille pas que je rende justice au prince *Eugène*. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges, et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de

semaine en semaine. Une petite partie de mon
1751. ame est ici, l'autre est avec vous. Je n'ose plus, de peur de mentir, vous dire: Je partirai dans huit jours, dans quinze; mais ne soyez point surpris de me revoir bientôt. Ne le soyez pas non plus, si je ne peux être dans votre paradis qu'au mois de mars. Mes anges, la destinée se joue des faibles mortels; elle vous force, vous, M. d'*Argental*, à courir par la ville dès que quatre heures après midi sont sonnées; elle fait rester madame d'*Argental* dans sa chaise longue; elle fait mourir le fade *Rosélli* par l'insipide *Ribou*; elle tue le maréchal de *Saxe* à Chambord, après l'avoir respecté à Lawfelt; elle a fait jouer des parades à votre frère; elle oblige le roi de Prusse d'aller tous les jours à la parade de ses soldats et à faire des vers; elle m'a tiré de mon lit pour m'envoyer de Paris à Potsdam en bonnet de nuit. Je sais bien qu'il eût été plus doux de continuer notre petite vie douce et sibarite, de jouer de temps en temps la comédie dans mon grenier, de jouir de votre société charmante. Je sens mon tort, mon cher et respectable ami; je suis venu mourir à trois cents lieues. Un héros, un grand homme a beau faire, il ne remplace point un ami.

J'ai tort; ne croyez pas que je sois avec vous comme les pécheurs avec DIEU, qui se tournent vers lui quand ils sont malades. Au contraire, la maladie est presque la seule raison qui a retardé mon départ; car dès que j'ai un rayon de santé, je suis prêt à demander des chevaux de poste.

grande affaire fait une guerre civile. Peuple heureux, qui n'a ni d'autre trouble ni d'autre inquiétude! N'admirez-vous pas l'importance avec laquelle *Morand* traite à fond ces misères? Au moins, mon ami, ces amusemens valent mieux que de l'ennui, de la neige, une mauvaise santé et des inégalités. J'envoie au roi un exemplaire et demi, cela fait deux avec le premier tome que vous avez. J'espère que ce n'est que pour ses bibliothèques. Je mets des cartons tant que je peux. Il faut passer sa vie à se corriger. Dès que l'ouvrage sera en état, je commencerai assurément par vous. 1751.

Je me flatte que je viendrai vous voir lundi, mais je ne peux répondre d'un quart d'heure dans l'état où je suis.

Voici la copie d'une lettre dont vous pourrez amuser le roi. Il est plaisant qu'on ne veuille pas que je rende justice au prince *Eugène*. Bonsoir; je vous embrasse tendrement.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

9 janvier.

Ce climat-ci me tue, mes anges, et vous me tuez encore par vos reproches, par vos rigueurs, par vos injustices. Vous me rendez responsable des saisons, de ma mauvaise santé, des affaires qui me retiennent, d'une édition qu'il faut que je corrige toute entière, et qui demande un travail immense. J'ai été retenu de mois en mois, de

1751. connaissait pas ce luxe-là. Il serait bien étonné de me voir ici, et encore plus d'y voir un opéra italien. Il avait beaucoup d'argent et des chaises de bois. Les choses ont un peu changé. On a conservé l'argent, on a gagné des provinces, et on a rembourré les fauteuils. Ce n'est pas que je sois logé ici aussi bien que chez moi, mais je le suis beaucoup mieux que je ne mérite.

Nous avons joué Zaïre. La princesse *Amélie* était *Zaïre*, et moi le bon homme *Lusignan*. Notre princesse joue bien mieux *Hermione ;* aussi est-ce un plus beau rôle. Madame de *Tirconel* s'est très-honnêtement tirée d'*Andromaque*. Il n'y a guère d'actrices qui aient de plus beaux yeux. Pour milord *Tirconel*, c'est un digne anglais. Son rôle est d'être à table. Il a le discours serré et caustique, je ne sais quoi de franc que les Anglais ont, et que les gens de son métier n'ont guère. Le tout fait un composé qui plaît.

Vous m'avouerez qu'un anglais envoyé de France en Prusse, des tragédies françaises jouées à la cour de Berlin, et moi transplanté à cette cour auprès d'un roi qui fait autant de vers que moi pour le moins : voilà des choses auxquelles on ne devait pas s'attendre. Lisez bien mon gros paquet que d'*Amon* doit vous rendre, et envoyez-moi vos ordres par le courrier de Hambourg. D'*Amon* est un vrai nom de comédie, mais il ne joue que sa comédie de négociateur. Pour moi, je ne m'accoutume ni au rôle que je joue ni à votre absence, soyez-en bien convaincue,

LETTRE XLIII.

1751.

AU MEME.

Berlin, 25 février.

Mon cher ami, on a beau faire le plaisant, les maladies, telles que la diableſſe qui me mine, ſont comme les gens de mauvaiſe compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord *Tirconel* eſt encore plus mal que moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela ſe paſſera fort galamment de part et d'autre, et que nous ne mourrons point en imbécilles. Songez à vivre, vous qui êtes encore jeune, qui avez des reſſources, et qui trouverez à Paris des remèdes. Mais, entre nous, je crois qu'il n'y en a point pour M. de *Tirconel* ni pour moi. Chaque être apporte en naiſſant le principe de ſa deſtruction, et il faut aller ranimer la nature ſous une autre forme, quand le moment de la diſſolution totale eſt venu; on meurt après avoir fait tout juſte le nombre de folies, de ſottiſes, après avoir eu le nombre d'illuſions, auxquelles on était deſtiné. J'ai rempli ma tâche aſſez complétement. J'ai peut-être encore cinq ou ſix mois à donner à la ociété; je tâcherai de les employer gaiement. Le oi fait fort bien de lire des *Montecuculi* et des *Turennes*. Il paſſe d'*Horace* et de *Virgile* à eux. l a raiſon; on aime ſes ſemblables. Celui-là eſt l'une autre pâte que le reſte des bommes. Il audrait que les trois ſœurs filandières, qu'on ppelle *les Parques*, eûſſent un fil pour lui,

ridicule. Savez-vous bien que le roi de Prusse a
1751. fait un poëme dans le goût de cette Pucelle, intitulé le Palladion! Il s'y moque de plus d'une sorte de gens; mais je n'ai point d'armée comme lui; je n'ai point gagné de batailles, et vous savez que, *selon ce que l'on peut être, les choses changent de nom.* Enfin, j'éprouve deux sentimens bien désagréables, la tristesse et la crainte; ajoutez-y les regrets, c'est le pire état de l'ame.

Je vous ai prié, par ma dernière lettre, de faire préparer mon appartement pour un chambellan du roi de Prusse, qu'il envoie en France pour un beau traité concernant les toiles de Silésie. Puisqu'il me loge, il est juste que je loge son envoyé, mais ayez sur-tout soin de notre petit théâtre. Je compte toujours le revoir. Ah! faut-il vivre d'espérance! Adieu; je vous embrasse tristement.

LETTRE XXXVIII.

A M. DARGET.

A Berlin, 4 janvier.

Mon cher ami, je vous renvoie les nouvelles dont votre amitié m'a fait part. Je ne crois point que ma nièce épouse le marquis de *Chimène*, mais tout Paris le dit et tout peut arriver. Votre correspondant n'est pas d'ailleurs trop bien informé. Il est faux que *Granval* joue *Caton*, il joue *César*. Il n'est pas plus vrai qu'on ait laissé indécis ce grand procès entre *Clairon* et *Gaussin*. Madame de *Pompadour* et le duc de *Fleuri* ont donné gain de cause à *Clairon*. Il est vrai que cette

et mes amis. Ménagez votre ſanté, mon cher ami, et que le roi conſerve la ſienne. C'eſt un bien fort au-deſſus de tous les trônes de la terre. Je vous embraſſe avec une extrême impatience de vous voir. 1751.

LETTRE XLV.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuſe, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de *Louis XIV*. Il ſerait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans ſon pays natal; mais il ne ſerait pas écrit ſi librement. Je me retrouverais le matin avec des janſéniſtes, le ſoir avec des moliniſtes; la préférence m'embarraſſerait; au lieu qu'ici je jouïs de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention eſt donc de redonner Mahomet avant Catilina. Nous verrons ſi vous y réuſſirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait ſcandaliſé les devots de Paris. J'imagine bien qu'à Conſtantinople, on trouverait mauvais que j'euſſe ainſi traité le grand prophète des oſmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoriſtes? En vérité, c'eſt un plaiſant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé *Deſfontaines*, eût perſuadé

1751. philoſophie, il en naîtra une hydre de tracaſſeriés, et je n'aurai fait alors un voyage en France que pour eſſuyer des peines et des reproches. On dira que j'ai pris le parti de me retirer dans les pays étrangers pour y faire imprimer des choſes trop libres qu'on ne peut mettre au jour en France, même avec une permiſſion tacite. Je vous avoue, mon cher et reſpectable ami, que je voudrais bien ne reparaître que quand tous ces petis orages ſeront détournés.

Je vous remercie tendrement des démarches que vous avez eu la bonté de faire. Votre amitié eſt à l'épreuve du temps et de l'abſence. Vous ne me verrez plus jouer *Cicéron*. Je l'ai repréſenté ſur le petit théâtre que j'ai créé dans le palais de Berlin, et je vous aſſure que je l'ai bien mieux joué qu'à Paris ; mais, pour jouer *Cicéron*, il faut avoir des dents, et ma maladie me les a fait perdre en grande partie. Je ne ſuis plus qu'un vieux radoteur,

Je ne vis pas un moment
Sans ſentir quelque changement
Qui m'avertit de la ruine.

Il vient un temps où il ne faut plus ſe prodiguer au monde. J'aurais voulu paſſer avec vous les derniers jours de ma vie, vous n'en doutez pas ; mais je vous répète que, quand j'aurai la conſolation de vous entretenir, vous ſerez forcé d'approuver le parti que j'ai pris. Il m'a coûté bien cher, puiſqu'il m'a ſéparé de vous. Madame d'*Argental* a dû recevoir une lettre de moi, avec quelques pillules de *Stahl* que je lui adreſſai

au commencement de décembre, quand le chambellan d'*Amon* fut nommé pour aller à Paris conclure une petite affaire. Son départ a été long-temps retardé. Je le crois arrivé à préſent. Un miniſtre qui ſe porte bien peut voyager au milieu des neiges; mais, dans l'état où je ſuis, il faut que j'attende une ſaiſon moins rude. Adieu; je ne ferai plus de complimens à aucun de vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde. 1751.

LETTRE XLII.

A M. DARGET.

A Berlin, ce 11 février.

Mon cher ami, je n'ai pu encore envoyer au roi le quatrième exemplaire de mon Siècle. Le relieur travaille pour ſa Majeſté. Il eſt juſte qu'elle ſoit ſervie avant moi. Je ne ſais pas s'il occupe à préſent ſes momens de loiſir par des vers ou de la proſe; mais je ſais qu'en proſe et en vers il eſt parvenu à pouvoir ſe paſſer aiſément de ma pédanterie grammaticale. Il a joint à ſon génie l'exactitude et la fineſſe de notre langue. Je peux lui devenir inutile; mais il me devient très-néceſſaire; car que fais-je dans ma ſolitude derrière le Backhoff? Ce n'eſt ni pour madame *Bock*, ni pour *Achard* le neveu, ni pour un comte aveugle, qui vient, dit-on, de ſe marier, et qui, dit-on, demeure dans la même maiſon que moi; ce n'eſt pas pour eux, en un mot, que je ſuis venu. Je ſuis dans un

1751. pauvre état, il eſt vrai ; et je ſens que je ſerai un triſte convive ; mais il me reſte des oreilles pour entendre, et une ame pour ſentir. Je porterai donc mes oreilles à mon ame à Potsdam, dès que mon corps pourra aller. Je me fais quelquefois traîner, les ſoirs, chez milord *Tirconel* ; je mets mes misères avec les ſiennes. J'aurais plus beſoin d'avoir ma nièce auprès de moi, que de la marier au marquis de *Chimène*. Si elle prend ce parti, ce que je ne crois pas, je vais ſur le champ demander mademoiſelle *Tetau* en mariage. Nous aurons un apothicaire pour maître d'hôtel, et je lui donnerai de la rhubarbe et du ſéné pour préſent de noces. Il ſera juſte que vous ayez un bel appartement dans la maiſon, avec un lavement tous les jours à votre déjeûné. Voilà, mon ami, ma dernière reſſource.

Milord *Tirconel* a toujours des ſueurs, et quelquefois le dévoiement ; cependant on eſpère. Le fond de la boîte de *Pandore* eſt un joli préſent fait au pauvre genre humain. Adieu, mon cher ami ; je me ſuis acquitté de votre commiſſion auprès de M. et de madame la comteſſe de *Tirconel* ; ils vous remercient de tout leur cœur, et je vous aime de tout le mien.

LETTRE

u commencement de décembre, quand le 1751.
hambellan d'*Amon* fut nommé pour aller à Paris onclure une petite affaire. Son départ a été ong-temps retardé. Je le crois arrivé à préſent. Jn miniſtre qui ſe porte bien peut voyager au nilieu des neiges; mais, dans l'état où je ſuis, l faut que j'attende une ſaiſon moins rude. Adieu; je ne ferai plus de complimens à aucun le vos amis, ils me croient trop un homme de l'autre monde.

LETTRE XLII.

A M. DARGET.

A Berlin, ce 11 février.

Mon cher ami, je n'ai pu encore envoyer au roi le quatrième exemplaire de mon Siècle. Le relieur travaille pour ſa Majeſté. Il eſt juſte qu'elle ſoit ſervie avant moi. Je ne ſais pas s'il occupe à préſent ſes momens de loiſir par des vers ou de la proſe; mais je ſais qu'en proſe et en vers il eſt parvenu à pouvoir ſe paſſer aiſément de ma pédanterie grammaticale. Il a joint à ſon génie l'exactitude et la fineſſe de notre langue. Je peux lui devenir inutile; mais il me devient très-néceſſaire; car que fais-je dans ma ſolitude derrière le Backhoff? Ce n'eſt ni pour madame *Bock*, ni pour *Achard* le neveu, ni pour un comte aveugle, qui vient, dit-on, de ſe marier, et qui, dit-on, demeure dans la même maiſon que moi; ce n'eſt pas pour eux, en un mot, que je ſuis venu. Je ſuis dans un

1751. pauvre état, il eſt vrai ; et je ſens que je ſerai un triſte convive ; mais il me reſte des oreilles pour entendre, et une ame pour ſentir. Je porterai donc mes oreilles à mon ame à Potsdam, dès que mon corps pourra aller. Je me fais quelquefois traîner, les ſoirs, chez milord *Tirconel* ; je mets mes misères avec les ſiennes. J'aurais plus beſoin d'avoir ma nièce auprès de moi, que de la marier au marquis de *Chimène*. Si elle prend ce parti, ce que je ne crois pas, je vais ſur le champ demander mademoiſelle *Tetau* en mariage. Nous aurons un apothicaire pour maître d'hôtel, et je lui donnerai de la rhubarbe et du ſéné pour préſent de noces. Il ſera juſte que vous ayez un bel appartement dans la maiſon, avec un lavement tous les jours à votre déjeûné. Voilà, mon ami, ma dernière reſſource.

Milord *Tirconel* a toujours des ſueurs, et quelquefois le dévoiement ; cependant on eſpère. Le fond de la boîte de *Pandore* eſt un joli préſent fait au pauvre genre humain. Adieu, mon cher ami ; je me ſuis acquitté de votre commiſſion auprès de M. et de madame la comteſſe de *Tirconel* ; ils vous remercient de tout leur cœur, et je vous aime de tout le mien.

LETTRE

LETTRE XLIII.

1751.

AU MEME.

Berlin, 25 février.

Mon cher ami, on a beau faire le plaisant, les maladies, telles que la diablesse qui me mine, sont comme les gens de mauvaise compagnie, qui n'entendent point raillerie. Milord *Tirconel* est encore plus mal que moi. Nous verrons à qui partira le premier. Je crois que cela se passera fort galamment de part et d'autre, et que nous ne mourrons point en imbécilles. Songez à vivre, vous qui êtes encore jeune, qui avez des ressources, et qui trouverez à Paris des remèdes. Mais, entre nous, je crois qu'il n'y en a point pour M. de *Tirconel* ni pour moi. Chaque être apporte en naissant le principe de sa destruction, et il faut aller ranimer la nature sous une autre forme, quand le moment de la dissolution totale est venu; on meurt après avoir fait tout juste le nombre de folies, de sottises, après avoir eu le nombre d'illusions, auxquelles on était destiné. J'ai rempli ma tâche assez complétement. J'ai peut-être encore cinq ou six mois à donner à la société; je tâcherai de les employer gaiement. Le roi fait fort bien de lire des *Montecuculi* et des *Turennes*. Il passe d'*Horace* et de *Virgile* à eux. Il a raison; on aime ses semblables. Celui-là est d'une autre pâte que le reste des hommes. Il faudrait que les trois sœurs filandières, qu'on appelle *les Parques*, eûssent un fil pour lui,

cinq ou six fois plus long que pour les autres
1751. humains. Il est ridicule qu'il n'ait qu'un corps quand il a plusieurs ames. Je compte samedi venir mettre mon ame faible et misérable aux pieds des siennes. Il faut rentrer au bercail. Je suis un peu brebis galeuse; mais il sera le bon pasteur. Adieu, mon cher ami; je viendrai malgré *Liberkuhn*. Je vous embrasse de tout mon cœur d'avance.

LETTRE XLIV.

AU MEME.

A Berlin, 18 février.

Mon cher ami, j'ai compté sans mon hôte, et cet hôte est un diable qui ne me laisse pas compter sur un moment.

Durum sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.

Peut-être serai-je en état de partir lundi ou mardi. Le fils de l'homme dit que nous ne savons ni le jour ni l'heure. Je vous supplie de présenter mes remercîmens à M. *Fédersdorf*, pour ses attentions obligeantes, dont je profiterai aussitôt qu'il me sera possible. Je ne sais point par moi-même, depuis deux jours, comment va milord *Tirconel*, parce que j'ai gardé le lit; on dit qu'il va mieux: mais quel mieux! Mon pis, à moi, est de n'être pas à Potsdam; car vous m'en croirez, si vous voulez, ce n'est pas pour madame *Bock* que je suis venu dans ce pays-ci, et que j'ai quitté à mon âge ma patrie

et mes amis. Ménagez votre ſanté, mon cher ami, et que le roi conſerve la ſienne. C'eſt un bien fort au-deſſus de tous les trônes de la terre. Je vous embraſſe avec une extrême impatience de vous voir. 1751.

LETTRE XLV.

A MADAME DENIS.

A Berlin, 20 février.

Je vous remercie tendrement de tout ce que vous m'envoyez. Je m'amuſe, ma chère enfant, pendant les intervalles de ma maladie, à finir ce Siècle de *Louis XIV*. Il ſerait plus rempli de recherches, plus curieux, plus plein, s'il était achevé dans ſon pays natal; mais il ne ſerait pas écrit ſi librement. Je me retrouverais le matin avec des janſéniſtes, le ſoir avec des moliniſtes; la préférence m'embarraſſerait; au lieu qu'ici je jouïs de toute mon indifférence et de la plus parfaite impartialité. Votre intention eſt donc de redonner Mahomet avant Catilina. Nous verrons ſi vous y réuſſirez.

Franchement, je n'ai jamais trop conçu comment le prophète de la Mecque avait ſcandaliſé les devots de Paris. J'imagine bien qu'à Conſtantinople, on trouverait mauvais que j'euſſe ainſi traité le grand prophète des oſmanlis; mais quel intérêt y prennent vos rigoriſtes? En vérité, c'eſt un plaiſant exemple de ce que peuvent la cabale et l'envie. Qui pourra jamais croire qu'un homme tel que l'abbé *Desfontaines*, eût perſuadé

à quelques gens de robe mal instruits que cette
1751. tragédie était dangereuse à la religion ? Encore si j'avais fait l'embrasement de Sodôme, cet honnête abbé aurait eu quelque prétexte de se plaindre ; mais rien ne l'attachait à *Mahomet*. Enfin, il parvint à exciter le zèle d'un homme en place ; et quelquefois un homme en place est un sot. Le préjugé subsiste encore, et je crois que votre négociation trouvera bien des obstacles. M. le maréchal de *Richelieu* aura beau faire, les Turcs ne s'endormiront pas. Quelle pitié ! Si ce ouvrage avait été d'un inconnu, on n'aurait rien dit ; mais il était de moi, et il fallait crier. La méchanceté et le ridicule de vos cabales me consolent souvent d'être ici. Ce n'est point de l'enthousiasme qu'il faut à nous autres chétifs enfans d'*Apollon*, c'est de la patience, et ce n'est pas là d'ordinaire notre vertu.

Faites tout ce qui vous plaira. Je vous remets Rome et la Mecque entre les mains ; ce sont deux saintes villes. Pour moi, je ne sais plus à quel saint me vouer depuis que je me suis avisé si mal à propos de vivre loin de vous. Je suis bien malade et justement puni.

LETTRE XLVI.

A M. DARGET.

A Berlin, dimanche, 20 février.

Mon cher ami, j'espère encore être en état de venir vous embrasser mercredi ou jeudi ; mais sur quoi peut-on compter ? Milord *Tirconel* fi

orte mieux, et moi j'empire. Etre abſolument
eul, ſans ſecours, ſans conſolation d'aucune 1751.
ſpèce, preſque ſans eſpérance, à quatre cents
ieues de ſa famille et de ſes amis; être privé par
a violence de ſes maux, de la reſſource de la
lecture et de l'étude; ſe voir mourir pièce à
pièce, entre deux toits couverts de neige: voi-
à mon état; profitez de cet exemple. Ména-
gez-vous juſqu'au temps où vous irez cher-
cher à Paris une guériſon ſûre. J'ai peur que
vos jours et vos nuits ne ſoient triſtes. Je vou-
drais pouvoir vous conſoler; et ſi mes maux me
donnent un peu de relâche, je viendrai vous
dire, mercredi ou jeudi, quel tendre intérêt je
prends aux vôtres. Je vous ſupplie de bien faire
mes complimens à M. le comte *Algarotti*, et à
M. le marquis d'*Argens*.

LETTRE XLVII.

AU MEME.

A Berlin, février.

Mon cher ami, je mettrai aux pieds du roi les autres exemplaires dont ſa Majeſté daigne charger ſes autres bibliothèques; je ſuis trop heureux trop récompenſé qu'il daigne me faire cet honneur. Il n'y aura certainement que lui qui en aura, et peut-être brûlerai-je l'édition. Je ſuis trop indigné de l'infame et abſurde calomnie qui a couru ſur une édition que j'ai fait faire ici à grands frais, uniquement pour faire ma cour au roi. Les exemplaires qu'on avait détournés, et que M. de

et que, dans les glaces de mon âge, il s'était
1751. glissé quelque étincelle du feu dont le *Salomon* du Nord est animé.

Mon cher ami, la maladie avance ma caducité. Allons, courage. La nature est une souveraine despotique contre laquelle il ne faut pas murmurer. Portez-vous bien, encore une fois, tant que vous êtes, et aimez mon ombre qui vous aime de tout son cœur.

LETTRE XLIX.

A M. DARGET.

A Berlin, 27 février, dimanche, jour où vous allez à la *messe*

Mon cher ami, je comptais pouvoir venir demain à Potsdam; mais, comme dit l'autre, l'esprit est prompt et la chair est faible. Je vous prie de me mander si les exemplaires des Siècles, que sa Majesté veut bien permettre que je mette à ses pieds, sont pour ses bibliothéques, ou pour envoyer à quelqu'une de ses sœurs à qui il est échu en partage des étincelles du feu de *Prométhée*, dont *Frédéric le grand* est légataire universel. Je voudrais bien qu'il me permît d'en faire ma cour à sa famille royale, et d'envoyer moi-même les exemplaires lorsque je commencerai à laisser paraître cet ouvrege. Je souhaite que les prémices soient uniquement pour le roi.

Je viendrai dans mon heureuse cellule le plutôt que je pourrai. Si le roi amuse encore son loisir, soit en corrigeant son Palladion dont il peut faire

un

arle d'une autre anicroche. *André*, cet échap- 1751.
é du ſyſtême, s'aviſe, au bout de trente ans,
n jour avant la preſcription, de faire revivre un
billet que je lui fis en jeune homme, pour des
billets de banque qu'il me donna dans la décaden-
ce du ſyſtême, et que je voulus faire en vain paſ-
ſer au *viſa* en faveur de madame de *Winterfeld*,
qui était alors dans le beſoin. Ces billets de ban-
que d'*André* étaient des feuilles de chêne. Il
m'avait dit depuis qu'il avait brûlé mon billet avec
toutes les paperaſſes de ce temps-là, aujourd'hui
il le retrouve pendant mon abſence, il le vend à
un procureur, et fait ſaiſir tout mon bien. Ne
trouvez-vous pas l'action honnête? J'ai trouvé
ici une eſpèce d'*André* qui m'a voulu voler une
ſomme un peu plus conſidérable; mais il n'y a
pas réuſſi, et j'ai eu bonne juſtice. Mais, pour
l'*André* de Paris, je crois que je ſerai obligé de
le payer et de le déshonorer, attendu que mon
billet eſt pur et ſimple, et qu'il n'y a pas moyen
de plaider contre ſa ſignature et contre un pro-
cureur.

J'ai appris avec délices que M. de *la Bourdo-
naie* avait gagné ſon procès; mais qui lui rendra
ſes dents qu'il a perdues à la baſtille? Mon cher
ange, je perds ici les miennes. Une affection
ſcorbutique m'a attaqué. Qui croirait qu'on
eût les mêmes maux dans le palais du roi de
Pruſſe et à la baſtille? Ma ſanté eſt bien déplora-
ble; ſans cela il me ſemble que j'aurais bien des
choſes qui vous auraient plu; et vous auriez
avoué que je n'ai pas perdu mon temps à Berlin,

1751.

LETTRE LI.

AU MEME.

A Berlin, ce 7 mars.

Il ſe peut faire, mon cher ami, qu'il y ait quelque lettre pour moi à Potsdam, car j'avais donné cette adreſſe, comptant pouvoir y être il y a long temps. Je vous prie de vouloir bien faire dire à la poſte, par un de vos gens, qu'on me renvoye mes lettres, s'il y en a; je vous ſerai bien obligé. Voici un petit rayon de ſoleil, mais il faudrait que Dieu, ſous ſon bon plaiſir, redoublât la doſe. Ayez ſoin de vous; je vous embraſſe tendrement.

LETTRE LII.

AU MEME.

A Berlin, ce 8 mars.

Mon cher ami, je vais vous écrire en gros caractères, à cauſe de vos yeux. Il ne faut pas offenſer la prunelle de ſon ami. Je vous avertis que pour cette maladie, il ne faut que du régime, très-peu de vin, et ſe baſſiner les yeux les matin avec de l'eau tiède. Je voudrais être déjà à Potsdam, mes meubles ne pourront partir qu'après demain. Je ſuis en marché de deux chevaux; c'eſt tout ce qu'il me faudra pour aller à la bibliothèque de Sans-Souci et pour vous venir voir. J'en trouve ici à cent écus la paire; mais je ne m'y connais pas. Si notre actif ami

un ouvrage charmant, soit en donnant, dans quelque belle épître, de nouvelles leçons de sagesse et de vertu, j'enverrai chercher le manteau de l'abbé d'*Olivet* pour venir mettre des *s* aux pluriels, et des points sur les *i*. Milord *Tirconel* paraît se porter beaucoup mieux. J'attends le moment où je pourrai vous embrasser et revoir le palais de *Pharasmane* devenu celui d'*Auguste*. Portez-vous bien, mon cher ami. 1751.

LETTRE L.

AU MEME.

A Berlin, 2 mars.

Mon cher ami, vous ne répondez ni à mes empressemens, ni à mes questions, ni à mes doléances. Je suis toujours très-malade, et je présume que le roi daignera me recevoir avec bonté quand je serai en état de lui aller faire ma cour. Je m'imagine aussi que c'est pour ses bibliothèques qu'il destine les exemplaires que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Milord m'avait effrayé avant-hier. J'avais traîné ma mourante machine chez la sienne qui n'était pas en meilleur état. C'était une visite d'un bord du Styx à l'autre. Le crieur d'enterrement du docteur *Patridge* aurait pu nous soutenir à tous deux que nous étions ses pratiques; mais cela va au mieux aujourd'hui chez le gros et vigoureux corps anglais, et fort mal chez mon maigre individu. Ayez soin de votre santé, et n'oubliez pas tout à fait les misérables.

1751.

LETTRE LI.

AU MEME.

A Berlin, ce 7 mars.

Il se peut faire, mon cher ami, qu'il y ait que que lettre pour moi à Potsdam, car j'avais donn cette adresse, comptant pouvoir y être il y a lon temps. Je vous prie de vouloir bien faire dire à l poste, par un de vos gens, qu'on me renvoy mes lettres, s'il y en a; je vous ferai bie obligé. Voici un petit rayon de soleil, mais i faudrait que Dieu, sous son bon plaisir, redoubl la dose. Ayez soin de vous; je vous embrass tendrement.

LETTRE LII.

AU MEME.

A Berlin, ce 8 mars.

Mon cher ami, je vais vous écrire en gr caractères, à cause de vos yeux. Il ne faut pa offenser la prunelle de son ami. Je vous avertis qu pour cette maladie, il ne faut que du régime très-peu de vin, et se baſſiner les yeux les matin avec de l'eau tiède. Je voudrais être déjà à Pot dam, mes meubles ne pourront partir qu'après demain. Je suis en marché de deux chevaux c'est tout ce qu'il me faudra pour aller à l bibliothèque de Sans-Souci et pour vous ven voir. J'en trouve ici à cent écus la paire; mai je ne m'y connais pas. Si notre actif ami

l'aimable petit *Vigne* veut m'en faire avoir à Potsdam, le petit enfant, plus intelligent que moi, n'a qu'à les retenir sur le champ, et commander harnois de campagne, morts et bride; et à peine serai-je dans mon marquisat, que j'aurai ma cavalerie. Je suis comme une araignée qui fait sa toile dans un coin, et qui s'établit jusqu'à ce qu'un coup de balai la fasse déloger. Je bâtis un corps de logis à Cirey et je l'abandonne tout meublé; je monte une bonne maison à Paris, et je la quitte au bout de deux mois; je m'établis au marquisat, et je vais en Italie au mois de mai. Mais, mon cher ami, je pourrais bien être enterré au marquisat. Mon affaire avec la nature va mal. J'ai pris mon parti sur tout, et je jette mon bonnet par dessus les moulins, afin de n'avoir plus la tête si près du bonnet. Bonsoir! je me fais un plaisir extrême de vous revoir, de vous embrasser. Songez à vos yeux. Mille complimens à M. *Féderſdorf*, au docteur joyeux, *a tutti quanti.* 1751.

LETTRE LIII.

AU MEME.

A Berlin, ce 9 mars.

Tout mon corps est en désarroi;
Cu, tête et ventre sont, chez moi,
Fort indignes de notre maître.
Un cœur me reste; il est peut-être
Moins indigne de ce grand roi.

1751. C'eſt un tribut que je lui dois ;
Mais, hélas ! il n'en a que faire.
Fatigué de vœux empreſſés,
Il peut croire que c'eſt aſſés
D'être bienfeſant et de plaire.
Né pour le grand art de charmer,
Pour la guerre et la politique,
Il eſt trop grand, trop héroïque,
Et trop aimable pour aimer ;
Tant pis pour mes flammes ſecrettes ;
J'oſe aimer le premier des rois ;
Je crains de vivre ſous les lois
De la première des coquettes.
Du moins, pour prix de mes déſirs,
J'entendrai ſa docte harmonie,
Ces vers qui feraient mon envie
S'ils ne feſaient pas mes plaiſirs.
Adieu, monſieur ſon ſecrétaire ;
Soyez toujours mon tendre appui ;
Si Fréderic ne m'aimait guère,
Songez que vous paierez pour lui.

Bonſoir ; pardon de mes coquetteries. J'ai été bien malade ; cela ne m'empêchera pas de vous revoir demain. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

LETTRE LIV. 1751.

AU MEME.

A Potsdam, ce 11 mars.

Mon cher ami, je porte au marquisat le cinquième chant, des pillules et de la casse, tous les dons d'*Apollon* et d'*Esculape*. Je n'ai jamais tant souffert. Je vous supplie de dire à sa Majesté que je vais penser à son cinquième chant et à ma santé. Je serai privé aujourd'hui de l'honneur et du plaisir de l'entendre, mais j'aurai celui de le lire. Mes entrailles font leurs très-humbles complimens à votre c.. et à votre vessie, et mon cœur aime tendrement le vôtre.

LETTRE LV.

AU MEME.

Mon cher ami, j'arrivai hier chez moi comme vous en sortiez, et le mauvais temps m'empêcha d'aller chez vous. Mon sorcier de cocher prétend qu'il est assez sorcier pour faire reprendre mes chevaux qui, dit-il, ne valent pas vingt écus, et pour m'en acheter de bons; mais il dit qu'il ne peut rien faire sans M. *Vigne* qui a fait le marché. A la bonne heure, s'il peut réussir.

Voulez-vous bien permettre que M. *Vigne* aille à Berlin avec mon cocher? je vous serai bien obligé.

1751.

LETTRE LVI.

AU MEME.

Bonsoir, monsieur le secrétaire,
De la part d'un vieux solitaire,
Qui de penser fait son emploi,
Et pourtant n'y profite guère.
O désert, puissiez-vous me plaire,
Et puissé-je y vivre avec moi!
Sans-Souci, beaux lieux qu'on renomme,
Je suis encor trop près d'un roi,
Mais trop éloigné d'un grand homme.

LETTRE LVII.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS.

A Potsdam, ce 13 mars.

J'espère, Monsieur, que je lirai l'ouvrage que vous voulez bien me confier, avec autant de plaisir que je l'attends avec impatience. Vous savez combien je m'intéresse à l'honneur que vous voulez faire aux lettres. Je conserve précieusement votre poëme qui méritait le prix; c'est le sort des *Ximenès* d'être vengés de l'académie par le public. Ma santé a été bien mauvaise depuis trois mois; mais les bontés extrêmes du grand homme auprès de qui j'ai l'honneur d'être, m'ont bien consolé. Elles me consolent tous les jours des bruits ridicules de Paris. En vérité, il faut remonter jusqu'aux beaux temps de la Grèce, pour trouver un prince victorieux qui fasse un tel usage de

ſon loiſir, et qui daigne avoir pour un particulier étranger des attentions ſi diſtinguées. Il faut me pardonner de n'avoir pu le quitter; il ne m'empêche pas de regretter mes amis, mais il me rend excuſable auprès d'eux. Permettez-moi, Monſieur, de préſenter mes reſpects à madame votre mère, et recevez les miens. 1751.

LETTRE LVIII.

A M. DARGET.

A Potsdam.

Mon cher ami, je vous prie de remercier M. *Morand* de ſon attention. S'il croit qu'en effet ſa préface ait l'air de me déſigner, il lui eſt bien aiſé d'y remédier. Au reſte, qu'on me tue à Paris, pourvu que je vive ici avec vous dans les douceurs de votre amitié. Si je n'étais pas un peu malade aujourd'hui, je courrais pour vous voir et vous remercier. Je compte vous embraſſer demain. Le marquiſat eſt trop loin. Mais l'amitié rapproche tout. Je ſuis abſorbé dans le Siècle de *Louis XIV*. Le roi qui forme ici un nouveau ſiècle, devrait bien s'y intéreſſer, et me prêter tous ſes livres. Un prêtre peut prêter ſa patène à un ſous-diacre. Si je manque de livres, je deviendrai bien malheureux. Que *Frédéric le grand* s'intéreſſe un peu à *Louis le grand*. Bonſoir.

1751.

LETTRE LIX.

A U M E M E.

Le saint diacre, mon cher ami, était conseiller-clerc, et un très-grand imbécille.

Si le stadthouder n'était pas mort d'une inflammation à la gorge, je croirais qu'il serait mort de quelque dîner avec un bourguemaitre. *Durand* se trouve là dans un beau moment. Voilà de ces occasions où je voudrais un homme comme vous.

Je n'ai point eu non plus de nouvelles de Paris. Peut-être aurons-nous nos lettres par Berlin.

Portez-vous mieux que moi, et n'ayez jamais le scorbut.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris*

A Potsdam, 15 mars.

Mon adorable ange, vous avez donc vu mon prussien. J'aurais assurément voulu être du voyage, et reseuper avec madame d'*Argental* et avec vos amis, et vous embrasser cent fois, et vous dire cent choses, et vous montrer cent vers recousus à Rome sauvée, à Adélaïde, à Zulime, et cent feuilles du Siècle de *Louis XIV*; car je serai historiographe de France en dépit des jaloux; et je n'ai jamais eu tant d'envie de faire bien ma charge, que depuis que je ne l'ai plus. Cet immense tableau d'un beau siècle me tourne la tête. M. de *Pont-de-Vesle* avouera que si *Louis XIV*

LETTRE LXI.

1751.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 20 mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne ſont pas trop favorables à un convaleſcent. Je n'eſpère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je ſuis entre *Louis XIV* et *Frédéric.* Je ferais bien mieux de corriger aſſidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'eſt être dans le cas de l'abbé de *Villiers*, qui avait fait un livre intitulé Réflexions ſur les défauts d'autrui. Il alla au ſermon d'un capucin; le moine dit, en naſillant, à ſon auditoire: Mes chers frères, j'avais deſſein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu affiché à la porte de l'égliſe, *Réflexions ſur les défauts d'autrui:* eh, mon ami, que n'en fais-tu ſur les tiens! Je vous parlerai donc de l'orgueil.

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris ſitôt qu'elle ſera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas ſeulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards; je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je ſois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiſeries. Le bon n'a jamais été ſi rare. Il faut qu'il le ſoit, ſans quoi il ne ſerait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'eſprit!

Tout le monde a de l'eſprit aujourd'hui, mon

1751. conſervait un appartement charmant dans ſon palais de Potsdam, où je couche une partie de la ſemaine; et j'admire toujours de près ce génie unique, et il daigne ſe communiquer à moi; et enfin, ſi je n'étais pas à trois cents lieues de vous, ſi je ne vous aimais pas avec la plus vive tendreſſe, et ſi j'avais un peu de ſanté, je ſerais le plus heureux des hommes. J'en demande pardon aux ſucceſſeurs des *Deſfontaines*, aux petits beaux eſprits, aux cuiſtres qui diſent: Eſt-il poſſible qu'il ait vingt mille francs de penſion, tandis que nous n'en avons point? qu'il ait une clef d'or à ſa poche, tandis que nous n'y avons pas de mouchoir? et une grande croix bleue à ſon cou, quand nous voudrions l'étrangler? Ils ne ſavent pas, les vilains, que ni ma croix, ni ma clef, ni ma penſion, ne me touchent; que j'abandonnerais tout cela ſans le moindre regret, ſi je n'étais pas uniquement attaché à la perſonne d'un grand homme qui fait mon bonheur. Ils ne ſavent pas que je vis heureux, et que je ſerai encore plus heureux quand je pourrai vous embraſſer et vous conſacrer les derniers momens de ma vie. Mille tendres reſpects à toute votre maiſon et à vos amis.

LETTRE LXI.

1751.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 20 mars.

Me voici rencloîtré dans notre couvent moitié militaire, moitié littéraire. Le mois de mars, l'air et l'eau de ce pays-ci ne ſont pas trop favorables à un convaleſcent. Je n'eſpère que dans le régime. J'ai repris mon petit train de vie, et je ſuis entre *Louis XIV* et *Frédéric*. Je ferais bien mieux de corriger aſſidument mes ouvrages, que de corriger ceux d'un roi. C'eſt être dans le cas de l'abbé de *Viliers*, qui avait fait un livre intitulé Réflexions ſur les défauts d'autrui. Il alla au ſermon d'un capucin; le moine dit, en naſillant, à ſon auditoire: Mes chers frères, j'avais deſſein aujourd'hui de vous parler de l'enfer; mais j'ai vu affiché à la porte de l'égliſe, *Réflexions ſur les défauts d'autrui:* eh, mon ami, que n'en fais-tu ſur les tiens! Je vous parlerai donc de l'orgueil.

Envoyez-moi, ma chère enfant, cette édition de Paris ſitôt qu'elle ſera achevée; pour celle de Rouen, je ne veux pas ſeulement en entendre parler. Voilà trop de bâtards; je voudrais déshériter toute cette famille-là. Ne croyez pas que je ſois plus content de la famille des autres. On ne m'envoie de Paris que de plates niaiſeries. Le bon n'a jamais été ſi rare. Il faut qu'il le ſoit, ſans quoi il ne ſerait plus bon. Que de mauvais livres faits par des gens d'eſprit!

Tout le monde a de l'eſprit aujourd'hui, mon

enfant, parce que le siècle passé à été le précep-
1751. teur du nôtre; mais le génie est un don de DIEU; c'est la grâce, c'est le partage du très-petit nombre élus. Ne laissez pourtant pas de m'envoyer les rapsodies du jour; elles amusent parce qu'elles sont nouvelles. Cela est honteux. Quelle pitié de quitter *Virgile* et *Racine* pour les feuilles volantes de nos jours. Don *Quichotte* fit une infidélité d'un moment à *Dulcinée* pour *Maritorne*. Adieu, adieu; quand je songe aux infidélités, je suis si honteux que je me tais.

LETTRE LXII.

A M. DARGET.

A Potsdam.

MON très-aimable ami, le ciel confonde les marquis qui m'envoyent des tragédies par la poste, et béniſſe les rois pleins de génie et de bonté. J'ai reçu un petit mot consolant de la part d'un homme dont le génie m'épouvante et dont le cœur me rassure. Puisse votre c.. être aussi sain que votre ame. J'ai passé une nuit bien cruelle dans la crainte de passer pour indiscret et avoir révélé les mystères de *Mars-Apollon*. Je suis sensible comme vous; et ma tendre amitié compte sur la vôtre.

LETTRE LXIII.

1751.

AU MEME

Jeudi.

MON cher ami, vous ſouviendriez-vous par haſard de l'hermite V. ? Vous êtes ſans doute dans les plaiſirs juſqu'au cou. Je fais mille complimens à vos plaiſirs ; j'eſpère avoir bientôt celui de vous voir. Il n'y a guères que vous qui puiſſiez me tirer de ma ſolitude. Heureux qui peut vivre avec ſoi-même ! plus heureux qui peut vivre avec vous ! Faites-moi l'amitié de dire à M. et à Mad. de *Tirconel*, que, de tous les hermites, je ſuis celui pour qui ils doivent avoir le plus de bonté. Faites-leur ma cour, je vous en prie, et aimez-moi tant que vous pourrez. J'aime à avoir place dans un cœur comme le vôtre.

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 27 avril.

MON cher ange, j'apprends que vous avez perdu mademoiſelle *Guichard*. Vous ne m'en dites rien ; vous ne me confiez jamais ni vos plaiſirs, ni vos peines, comme ſi je ne les partageais pas, comme ſi trois cents lieues étaient quelque choſe pour le cœur, et pouvaient affaiblir les ſentimens. Voilà donc cette pauvre petite fleur, ſi ſouvent battue de la grêle, à la fin coupée pour jamais ! Mon cher ange, conſervez-bien madame

1751 d'*Argental*; c'eſt une fleur d'une plus belle eſpèce et plus forte; mais elle a été expoſée bien des années à un mauvais vent. Mandez-moi donc comment elle ſe porte. Aurez-vous votre Porte-Maillot cette année? Vous me direz que je devrais bien venir vous y voir: ſans doute, je le devrais et je le voudrais; mais ma Porte-Maillot eſt à Potsdam et à Sans-Souci. J'ai toutes mes paperaſſes; il faut finir ce qu'on a commencé. J'ai regardé le caractère d'hiſtoriographe comme indélébile. Mon Siècle de *Louis XIV* avance. Je profite du peu de temps que ma mauvaiſe ſanté peut me laiſſer encore, pour achever ce grand bâtiment dont j'ai tous les matériaux. Ne ſuis-je pas un bon français? n'eſt-il pas bien honnête à moi de faire ma charge quand je ne l'ai plus?

Potsdam eſt plus que jamais un mélange de Sparte et d'Athènes. On y fait tous les jours des revues et des vers. Les *Algarotti* et les *Maupertuis* y ſont. On travaille, on ſoupe enſuite gaiement avec un roi qui eſt un grand homme de bonne compagnie. Tout cela ſerait charmant; mais la ſanté! Ah! la ſanté, et vous, mon cher ange, vous me manquez abſolument. Quel chien de train que cette vie! Les uns ſouffrent, les autres meurent à la fleur de leur âge; et pour un *Fontenelle*, cent *Guichard*. Allons toujours pourtant; on ne laiſſe pas d'avoir quelques roſes à cueillir dans ce champ d'épines. Monſieur ſort tous les jours, ſans doute, à quatre heures; monſieur va aux ſpectacles, et porte enſuite à ſouper ſa joie douce et égale humeur égale: et moi, tel j'étais, tel je ſuis,

tenant mon ventre à deux mains, et enſuite ma plume; ſouffrant, travaillant, ſoupant, eſpérant toujours un lendemain moins tourmenté de maux d'entrailles, et trompé dans mon lendemain. Je vous le dis encore, ſans ces maux d'entrailles, ſans votre abſence, le pays où je ſuis ſerait mon paradis. Etre dans le palais d'un roi, parfaitement libre du matin au ſoir; avoir abjuré les dîners trop brillans, trop conſidérables, trop mal ſains; ſouper, quand les entrailles le trouvent bon, avec ce roi philoſophe; aller travailler à ſon Siècle dans une maiſon de campagne, dont une belle rivière baigne les murs; tout cela ſerait délicieux, mais vous me gâtez tout. On dit que je n'ai pas grand'choſe à regretter à Paris en fait de littérature, de beaux arts, de ſpectacles et de goût. Quand vous ne me croirez pas de trop à Paris, avertiſſez-moi, et j'y ferai un petit tour; mais après la clôture de mon Siècle, s'il vous plaît. C'eſt un préliminaire indiſpenſable. 1751.

Adieu; je vous écris en ſouffrant comme un diable, et en vous aimant de tout mon cœur. Adieu; mille tendres reſpects et autant de regrets pour tout ce qui vous entoure.

LETTRE LXV.

AU MEME, *à Paris.*

4 mai.

Mon cher ange, le roi de Pruſſe, tout roi et tout grand homme qu'il eſt, ne diminue point le regret que j'ai de vous avoir perdu. Chaque jour

augmente ces regrets; ils sont bien justes. J'ai
1751. quitté la plus belle ame du monde et le chef de mon conseil, mon ami, ma consolation. On a quatre jours à vivre; est-ce auprès des rois qu'il faut les passer? J'ai fait un crime envers l'amitié. Jamais on n'a été plus coupable; mais, mon cher ange, encore une fois, daignez entrer dans les raisons de votre esclave fugitif. Etait-il bien doux d'être écrasé par ceux qui se disent rivaux, d'être sans considération auprès de ceux qui se disent puissans, et d'avoir toujours des dévots à craindre? ai-je fort à me louer de vos confrères du parlement? ai-je de grandes obligations aux ministres? et qu'est-ce qu'un public bizarre, qui approuve et qui condamne tout de travers? et qu'est ce qu'une cour qui préfère *Bellecour* à *le Kain*, *Coipel* à *Vanloo*, *Royer* à *Rameau*? n'est-il pas bien permis de quitter tout cela pour un roi aimable, qui se bat comme *César*, qui pense comme *Julien*, et qui me donne vingt mille livres de rente et des honneurs, pour souper avec lui? A Paris, je dépendrais d'un lieutenant de police; à Versailles, je serais dans l'antichambre de M. *Mesnard*. Malgré tout cela, mon cœur me ramènera toujours vers vous; mais il faut que vous ayez la bonté de me préparer les voies. J'avoue que si je suis pour vous une maîtresse tendre et sensible, je suis une coquette pour le public, et je voudrais être un peu désiré. Je ne vous parlerai point d'une certaine tragédie d'Oreste, plus faite pour des Grecs que pour des Français; mais il me semble qu'on devrait reprendre cette Sémiramis que vous aimiez,

aimiez, et dont M. l'abbé de *Chauvelin* était si content. 1751.

Puisque j'ai tant fait que de courir la carrière épineuse du théâtre, n'est-il pas un peu pardonnable de chercher à y faire reparaître ce que vous avez approuvé ? Les spectacles contribuent plus que toute autre chose, et sur-tout plus que du mérite, à ramener le public, du moins la sorte de public qui crie. J'espère que le Siècle de *Louis XIV* ramènera les gens sérieux, et n'éloignera pas de moi ceux qui aiment les arts et leur patrie. Je suis si occupé de ce siècle que j'ai renoncé aux vers et à tout commerce, excepté vous et madame *Denis*. Quand je dis que j'ai renoncé aux vers, ce n'est qu'après avoir refait une oreille à Zulime et à Adélaïde. Savez-vous bien que mon Siècle est presque fait, et que lorsque j'en aurai fait transcrire deux bonnes copies, je revolerai vers vous. C'est, ne vous déplaise, un ouvrage immense. Je le reverrai avec des yeux sévères, je m'étudierai sur-tout à ne rendre jamais la vérité odieuse et dangereuse. Après mon Siècle, il me faut mon ange. Il me reverra plus digne de lui. Mes tendres respects à la Porte-Maillot. Voyez-vous quelquefois M. de *Mairan* ? voulez-vous bien le faire souvenir de moi ? Son ennemi est un homme un peu dur, médiocrement sociable et assez baissé ; mais point de vérité odieuse.

Valete, ô cari !

1751.

LETTRE LXV.

A M. DEVAUX.

A Potsdam, le 8 mai.

MON cher *Panpan* (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable) le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami, prière est ordre en ce cas, je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur d'un héros, à la digne sœur du *Marc-Aurèle* du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé *Wilhelmine*, pour votre ami; mais puisqu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera surement l'exécution de vos volontés, et M. de *Liébaud* pourra partir sur le champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher *Panpan*, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre académie.

Votre séjour à Potsdam est une académie per-

petuelle. Je laiſſe le roi faire le *Mars* tout le matin, mais le ſoir il fait l'*Apollon*, et il ne paraît pas à ſouper qu'il ait exercé cinq ou ſix mille héros de ſix pieds; ceci eſt Sparte et Athènes; c'eſt un camp et le jardin d'*Epicure*; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philoſophie. J'ai tout mon temps à moi; je ſuis à la cour je ſuis libre; et ſi je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme penſion, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni le licou qu'on appelle cordon d'un ordre, ni même les ſoupers avec un philoſophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de ſanté, et je préfère d'être à mon aiſe avec mes paperaſſes, mon Catilina, mon Siècle de *Louis XIV* et mes pillules, aux ſoupers des rois, et à ce qu'on appelle honneur et fortune. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reſte eſt chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher *Panpan*. S'il y a quelqu'un par haſard dans Lunéville qui ſe ſouvienne du ſolitaire de Potsdam, préſentez mes reſpects à ce quelqu'un. 1751.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de *Beauvau* me prenait ſous ſa protection; ce temps eſt-il abſolument paſſé? madame la marquiſe de *Boufflers* daigne-t-elle me conſerver quelques bontés? ſerait-elle bien aiſe de me revoir à ſa cour? ſerait-elle aſſez bonne pour dire au roi de Pologne, qui ne s'en ſouciera peut-être guère, que je ſerai toute ma vie pénétré

1751.

LETTRE LXV.

A M. DEVAUX.

A Potsdam, le 8 mai.

MON cher *Panpan* (car il n'y a pas moyen d'oublier le nom sous lequel vous étiez si aimable) le jour même que je reçus vos ordres de servir votre ami, prière est ordre en ce cas, je courus chez un prince, et puis chez un autre, et les places étaient prises. J'écrivis le lendemain à la sœur d'un héros, à la digne sœur du *Marc-Aurèle* du Nord, pour savoir si elle avait besoin de quelqu'un d'aimable, qui fût à la fois de bonne compagnie et de service. Point de décision encore. Je comptais ne vous écrire que pour vous envoyer quelque brevet signé *Wilhelmine*, pour votre ami; mais puisqu'on tarde tant, je ne veux pas tarder à vous remercier de vous être souvenu de moi.

Quand vous recevrez une seconde lettre de moi, ce sera surement l'exécution de vos volontés, et M. de *Liébaud* pourra partir sur le champ. Si je ne vous écris point, c'est qu'il n'y aura rien de fait.

Mon cher *Panpan*, mettez-moi, je vous prie, aux pieds de la plus aimable veuve des veuves. Je ne l'oublierai jamais, et quand je retournerai en France, elle sera cause assurément que je prendrai ma route par la Lorraine. Vous y aurez bien votre part, mon cher et ancien ami. Je viendrai vous prier de me présenter à votre académie.

Notre séjour à Potsdam est une académie per-

petuelle. Je laiſſe le roi faire le *Mars* tout le matin, mais le ſoir il fait l'*Apollon*, et il ne paraît pas à ſouper qu'il ait exercé cinq ou ſix mille héros de ſix pieds; ceci eſt Sparte et Athènes; c'eſt un camp et le jardin d'*Epicure*; des trompettes et des violons, de la guerre et de la philoſophie. J'ai tout mon temps à moi; je ſuis à la cour je ſuis libre; et ſi je n'étais pas entièrement libre, ni une énorme penſion, ni une clef d'or qui déchire la poche, ni le licou qu'on appelle cordon d'un ordre, ni même les ſoupers avec un philoſophe qui a gagné cinq batailles, ne pourraient me donner un grain de bonheur. Je vieillis, je n'ai guère de ſanté, et je préfère d'être à mon aiſe avec mes paperaſſes, mon Catilina, mon Siècle de *Louis XIV* et mes pillules, aux ſoupers des rois, et à ce qu'on appelle honneur et fortune. Il s'agit d'être content, d'être tranquille; le reſte eſt chimère. Je regrette mes amis, je corrige mes ouvrages, et je prends médecine. Voilà ma vie, mon cher *Panpan*. S'il y a quelqu'un par haſard dans Lunéville qui ſe ſouvienne du ſolitaire de Potsdam, préſentez mes reſpects à ce quelqu'un. 1751.

Il a été un temps où tout ce qui porte le nom de *Beauvau* me prenait ſous ſa protection; ce temps eſt-il abſolument paſſé? madame la marquiſe de *Boufflers* daigne-t-elle me conſerver quelques bontés? ſerait-elle bien aiſe de me revoir à ſa cour? ſerait-elle aſſez bonne pour dire au roi de Pologne, qui ne s'en ſouciera peut-être guère, que je ſerai toute ma vie pénétré

1751. des bontés et des vertus de sa Majesté. C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très-cher *Panpan*. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

LETTRE LXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 29 mai.

Mon très-cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'est parce que je suis le meilleur français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. La retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfans. Rome sauvée, toute muſquée, n'est-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite *Guichard* valait mieux: *La mort ravit tout sans pudeur*. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes

du dieu *Mars*. J'ai vu trente mille hommes qui m'ont fait trembler. De-là il court au fond de ses Etats voir si tout va bien, et faire que tout aille mieux; et moi, son chétif admirateur, je reste chez lui avec mon Siècle. Quelle reconnaissance dois-je lui témoigner pour toutes ses bontés? Je ne peux faire autre chose que de les publier; je lui dois mon bonheur et mon loisir. Personne n'est logé dans son palais plus commodément que moi. Je suis servi par ses cuisiniers. J'ai une reine à droite, une reine à gauche, et je les vois très-rarement: *Louis XIV* a la préférence. Point de gêne, point de devoir. Il faut que vous disiez tout cela, mon cher et respectable ami, afin que la bonne compagnie m'excuse, que les méchans soient un peu punis, et que l'on sache comment nos belles-lettres sont accueillies par un si grand monarque. 1751.

Enfin, voilà donc M. de *Chauvelin* en passe de faire tout le bien qu'il a la rage de vouloir faire; car le bien public est sa passion dominante. Il est beau pour le roi que le nom de *Chauvelin* ne lui ait pas nui, et que son mérite lui ait servi. Je crois que monsieur l'abbé son frère me garde toujours rancune; je veux que mon Siècle me raccommode avec lui. *Algarotti* en est bien content: ce serait un *gran traditore*, s'il me flattait; il y aurait conscience, car je suis bien loin d'être incorrigible. Je lui dis comme *Dufresni*: *Fais-moi bien peur*; car il faut que, dans une histoire moderne, tout soit aussi sage que vrai, et je veux forcer la France à être contente de moi.

Ma nièce est devenue bien respectable à mes

1751. des bontés et des vertus de sa Majesté. C'est le meilleur des rois, car il fait tout le bien qu'il peut faire.

Adieu, mon très-cher *Panpan*. Aimez toujours les vers, et n'aimez que les bons; et conservez quelque bonne volonté pour un homme qui a toujours été enchanté de votre caractère. *Vale et me ama.*

LETTRE LXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 29 mai.

Mon très-cher ange, si vous êtes à Lyon, j'irai à Lyon; si vous êtes à Paris, j'irai à Paris; mais quand? je n'en sais rien. J'ai mon Siècle en tête, et c'est parce que je suis le meilleur français du monde que je reste à Berlin et à Potsdam si long-temps. Le retraite d'un archevêque dans son archevêché prouve que chacun doit être chez soi; mais, mon ange, je commence par vous envoyer mes enfans. Rome sauvée, toute musquée, n'est-ce rien? et puis mon Siècle que vous aurez dans trois mois. Cela vous amusera du moins. Cette pauvre petite *Guichard* valait mieux: *La mort ravit tout sans pudeur*. Tâchons de faire des choses qui ne meurent point. Je me flatte que ce Siècle vous plaira encore plus que les onze volumes pour lesquels j'avais tant d'aversion. Si j'ai eu le malheur de vous quitter, je me console par mes efforts pour vous plaire. Le roi de Prusse vient de donner trois ou quatre spectacles dignes

Bonsoir; mes tendres respects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agrémens de votre délicieux commerce. Je vous embrasse tendrement. 1751.

LETTRE LXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, ce dernier mai.

APPAREMMENT, Madame, que mon camarade d'*Amon* sert son roi aussi vîte qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire dans ce mois de juin où nous sommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, Madame, vous en feriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occasion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princesse de *Clèves*; mais ce voyage sera fort court, et je lui ai promis de rester chez lui jusqu'au mois de septembre. Il faut tenir sa parole aux rois, et sur-tout à celui-là; d'ailleurs il m'inspire tant d'ardeur pour le travail, que si je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme si laborieux. Je rougirais d'être oisif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dinée. Voilà le secret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi son serviteur chétif.

yeux. Je n'avais preſque ſongé qu'à l'aimer de
1751. tout mon cœur; mais ce qu'elle a fait en dernier lieu me pénètre d'eſtime et de reconnaiſſance. Elle s'eſt conduite avec l'habileté d'un miniſtre et toutes les vertus de l'amitié. A quels fripons j'avais affaire! Je déteſterais les hommes s'il n'y avait pas des cœurs comme le vôtre et comme le ſien. Comptez que mon cœur revole vers mes amis; mais auſſi ſoyez bien perſuadé que je n'ai pas mal fait de mettre quelque temps et quelques lieues entre moi et l'envie. Je me ſuis fait ancien pour qu'on me rendît un peu plus de juſtice. Peut-être actuellement s'apercevra-t-on de quelque petite différence entre Catilina et Rome ſauvée. Je ne demande pas que ma Rome ſoit imprimée au louvre; mais je me flatte qu'elle ne déplaira pas à ceux qui aiment une fidelle peinture des Romains, en vers français qui ne ſoient pas goths.

Virtutem incolumem odimus.
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Vous me donnez des eſpérances de retrouver madame d'*Argental* en bonne ſanté; donnez-moi auſſi celle de retrouver ſon amitié.

Dites-moi ce que c'eſt que des Mémoires qui ont paru ſur mademoiſelle *Lenclos*. Je m'y intéreſſe en qualité de légataire. Il y a ici un miniſtre du ſaint Evangile qui m'a demandé des anecdotes ſur cette célèbre fille: je lui en ai envoyé d'un peu ordurières, pour apprivoiſer les huguenots. (*)

(*) Voyez Mélanges litiéraires, tome IV ou 71. Lettre ſur mademoiſelle de *Lenclos*, datée par erreur 1771.

Bonſoir; mes tendres reſpects à tout ce qui vous entoure, à tout ce qui partage les agrémens de votre délicieux commerce. Je vous embraſſe tendrement. 1751.

LETTRE LXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, ce dernier mai.

APPAREMMENT, Madame, que mon camarade d'*Amon* ſert ſon roi auſſi vîte qu'il rend tard les lettres des particuliers. J'aurais bien voulu faire dans ce mois de juin où nous ſommes, ce voyage dont il parle; et, en vérité, Madame, vous en feriez un des principaux motifs. J'aurais pu même prendre l'occaſion du voyage que fait le roi mon nouveau maître dans le pays qu'habitait autrefois la princeſſe de *Clèves*; mais ce voyage ſera fort court, et je lui ai promis de reſter chez lui juſqu'au mois de ſeptembre. Il faut tenir ſa parole aux rois, et ſur-tout à celui-là; d'ailleurs il m'inſpire tant d'ardeur pour le travail, que ſi je n'avais pas appris à m'occuper, je l'apprendrais auprès de lui. Je n'ai jamais vu d'homme ſi laborieux. Je rougirais d'être oiſif quand je vois un roi qui gouverne quatre cents lieues de pays tout le matin, et qui cultive les lettres toute l'après-dînée. Voilà le ſecret d'éviter l'ennui dont vous me parlez; mais pour cela il faut avoir la rage de l'étude comme lui, et comme moi ſon ſerviteur chétif.

1751. Quand il vient de Paris quelques livres nouveaux, tout pleins d'eſprit qu'on n'entend point, tout hériſſés de vieilles maximes rebrochées et rebrodées avec du clinquant nouveau, ſavez-vous bien, Madame, ce que nous feſons ? nous ne les liſons point. Tous les bons livres du ſiècle paſſé ſont ici, et cela eſt fort honnête : on les relit pour ſe préſerver de la contagion.

Vous me parlez de deux éditions de mes ſottiſes. Il eſt bien clair, Madame, que la moins ample eſt la moins mauvaiſe. Je n'ai vu encore ni l'une ni l'autre. Je les condamne toutes, et je penſe que, comme il ne faut point publier tout ce qu'ont fait les rois, mais ſeulement ce qu'ils ont fait de mémorable, il ne faut point imprimer tout ce qu'ont écrit de pauvres auteurs, mais ſeulement ce qui peut, à toute force, être digne de la poſtérité.

On me mande que l'édition de Paris eſt incomparablement moins mauvaiſe que celle de Rouen, qu'elle eſt beaucoup plus correcte ; j'aurais l'honneur de vous la préſenter ſi j'étais à Paris. On veut que j'en faſſe une ici à ma fantaiſie, mais je ne ſais comment m'y prendre. Je voudrais jeter dans le feu la moitié de ce que j'ai fait, et corriger l'autre. Avec ces beaux ſentimens de pénitence, je ne prends aucun parti, et je continue à mettre en ordre le Siècle de *Louis XIV*. J'ai apporté tous mes matériaux ; ils ſont d'or et de pierreries ; mais j'ai peur d'avoir la main lourde.

Ce ſiècle était beau ; il a enſeigné à penſer et à parler à celui-ci ; mais gare que les diſciples ne

ſoient

ſoient au-deſſous de leurs maîtres, en voulant faire mieux. Je tâche au moins de m'exprimer tout naturellement; et j'eſpère que quand je reverai Paris, on ne m'entendra plus. M. le préſident *Hénault*, pour qui je crois vous avoir dit des choſes aſſez tendres, parce que je les penſe, m'aurait-il tout-à-fait oublié? Il ne faut pas que les ſaints dédaignent ainſi leurs dévots. J'ai d'autant plus de droits à ſes bontés qu'il eſt du ſiècle de *Louis XIV*. 1751.

Vous allez donc toujours à Sceaux, Madame? J'avais pris la liberté de donner une lettre à d'*Amon* pour madame la ducheſſe du *Maine*; il la rendra dans quelques années. Vous avez fait deux pertes à cette cour, un peu différentes l'une de l'autre; madame de *Stahl* et madame de *Malauze*.

Conſervez-vous, ne mangez point trop; je vous ai prédit, quand vous étiez ſi malade, que vous vivriez très-long-temps. Sur-tout ne vous dégoûtez point de la vie; car, en vérité, après y avoir bien rêvé, on trouve qu'il n'y a rien de mieux. Je conſerverai pendant toute la mienne les ſentimens que je vous ai voués, et j'aimerai toujours Paris à cauſe de vous et du petit nombre des élus.

LETTRE LXIX.

A M. DEVAUX.

Mon cher *Panpan*, je vous aſſure que je reſſens bien vivement la douleur de vous être inutile. Croyez que ce n'eſt pas le zèle qui m'a manqué.

1751. Vous ne doutez pas de la satisfaction extrême que j'aurais eue à faire réussir ce que vous m'avez recommandé ; mais ce qui est difficile en Lorraine est encore plus difficile en Prusse, où la quantité de surnuméraires est prodigieuse.

Je compte bien profiter des bontés du roi *Stanislas*, et venir me mettre aux pieds de madame de *Boufflers* au premier voyage que je ferai en France, et assurément je postulerai fort et ferme une place dans votre académie. J'aurais le bonheur d'appartenir par quelque titre à un roi qu'on ne peut s'empêcher de prendre la liberté d'aimer de tout son cœur. Cette place, mon cher et ancien ami, me ferait encore plus précieuse si je me comptais au nombre de vos confrères.

Je ne me porte guère mieux que madame de *Bassompierre*, et c'est en partie ce qui m'a privé long-temps du plaisir de vous écrire. J'aurais bien de la vanité si je supportais mes maux avec cette douceur et cette égalité d'humeur qu'elle oppose à ses souffrances, et qu'ont si rarement les gens qui se portent bien. Je vous supplie de me conserver dans son souvenir, et de ne me pas oublier auprès de madame de *Boufflers*. Est-ce que M. le marquis *du Châtelet* est actuellement à Lunéville ? Présentez-lui, je vous prie, mes respects. J'ignore si son fils est à Commerci. Tout ce que je sais de votre cour, c'est que je la regrette, même dans la société du héros philosophe auprès de qui j'ai l'honneur de vivre.

Je sais bien bon gré à M. de *Saint-Lambert* d'exclus *Roi*, ce méchant homme. Voudra-t-il

se souvenir de moi avec amitié ? Je vous assure que j'en ressentirais une grande consolation, quoique j'aye absolument renoncé à la comète. Cependant je n'ai point oublié la maison de M. *Alliot*, et vous me ferez grand plaisir de me protéger un peu dans cette maison. 1751.

Mon cher *Panpan*, vous ne sauriez croire combien je suis affligé de n'avoir pu faire ce que vous m'avez recommandé. Je serais inconsolable si vous pouviez penser que j'aye manqué de bonne volonté.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

LETTRE LXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 13 juillet.

Mon cher ange, vous avez donc suivi le conseil du meilleur général qu'il y ait à présent en Europe? Il n'y a point de poltronnerie à bien prendre son temps, et à attendre que le génie de Rome suscite un autre *César* que *Dronin* pour la sauver. Je me flatte d'ailleurs que des conjurés tels que vous en feront plus encouragés, quand je ferai des efforts pour leur fournir de meilleures armes. J'avais envoyé quelques légers changemens, mais ils étaient faits trop à la hâte et trop insuffisans. Je crois toujours qu'il faut rendre *Aurélie* un peu complice de *Catilina*. Ce ne serait pas la peine de l'avoir épousée en secret pour ne pas prendre son parti. Il me semble qu'il y aura quelque nouveauté, et peut-être quelque beauté.

1751. à représenter *Aurélie* comme une femme qui voit le précipice et qui s'y jette. D'ailleurs, je ne peux rien changer au fond de son rôle et de ses situations. La tragédie ne s'appelle point Aurélie. Le sujet est *Rome*, *Cicéron*, *Caton*, *César*. C'est beaucoup qu'une femme, parmi tous ces gens-là, ne soit pas une bégueule impertinente. Je sais bien, quand le parterre et les loges voient paraître une femme, qu'on s'attend à voir une amoureuse et une confidente, des jalousies, des ruptures, des raccommodemens. Aussi je ne compte pas sur un grand succès au théâtre; mais peut-être que l'appareil de la scène, le fracas de théâtre qui règne dans cet ouvrage, les rôles de *Cicéron*, de *Catilina*, de *César*, pourront frapper pendant quelques représentations; après quoi, on jugera à l'impression entre cet ouvrage et les vers allobroges imprimés au louvre.

On m'a fait des objections dont quelques-unes sont annoncées et réfutées par votre lettre. Je me rends avec plus de docilité que personne aux bonnes critiques; mais les mauvaises ne m'épouvantent pas.

Je crois qu'au quatrième acte, avant qu'*Aurélie* arrive, on peut augmenter encore la chaleur de la contestation sans faire sortir *César* de son caractère, et donner une espèce de triomphe à *Catilina*, afin que l'arrivée d'*Aurélie* produise un plus grand coup de théâtre; mais il faut que ce débat soit court et vif. On m'a cité bien mal à propos la délibération de la scène d'*Auguste* avec *Cinna* et *Maxime*. Les cas sont bien différens, et le goût consiste à mettre les choses à leur place.

La première ſcène du cinquième acte eſt abſolument néceſſaire, cependant elle eſt froide ; ce n'eſt pas ſa faute, c'eſt la mienne. Ce qui eſt néceſſaire ne doit jamais refroidir. Il faut ſuppoſer, il faut dire que le danger eſt extrême, dès le premier vers de cette ſcène, que *Cicéron* eſt allé combattre dans Rome avec une partie du ſénat, tandis que l'autre reſte pour ſa défenſe. Il faut que le reproche de *Caton* et de *Clodius* ſoient plus vifs, et qu'on voye que *Cicéron* ſera puni d'avoir ſauvé la patrie ; c'eſt là un des objets de la pièce. *Cicéron*, ſauvant le ſénat malgré lui, eſt la principale figure du tableau ; il ne reſte qu'à donner à ce tableau tout le coloris et toute la force dont il eſt ſuſceptible. L'ouvrage d'ailleurs vous paraît raiſonnablement conduit ; il eſt une peinture aſſez fidelle et aſſez vive des mœurs de Rome. J'oſe eſpérer qu'il ne ſera pas mal reçu de tous ceux qui connnaiſſent un peu l'antiquité, et qui n'ont pas le goût gâté par les idées et par le ſtyle d'aujourd'hui. 1752.

Je vais donc, mon cher et reſpectable ami, mettre tous mes ſoins à fortifier et à embellir, autant que ma faibleſſe le permettra, tous les endroits de cet ouvrage qui me paraiſſent en avoir beſoin. J'ai déjà fait bien des changemens ; mais je ne ſuis pas encore content. J'enverrai la pièce avant qu'il ſoit un mois. Vous aurez tout le temps de dire votre dernier avis et de diſpoſer l'armée avec laquelle vous daignez me ſoutenir.

Vous ne m'avez point répondu ſur une petite

1751. queſtion que je vous avais faite, laquelle a peu de rapport avec la république romaine. Il s'agiſſait du nombre des cures de France qui eſt très-fautif dans tous les livres, et ſur lequel le receveur du clergé doit avoir une notion ſûre, notion qu'il peut très-bien communiquer ſans nuire à l'arche du Seigneur.

On parle d'un mandement de l'évêque de Marſeille très-ſingulier. Les remontrances du parlement n'ont pas fait plus de fortune ici qu'à votre cour; mais je ne conçois pas comment le roi eſt réduit à emprunter. Nous n'empruntons point, et toutes les charges du royaume ſont payées le premier du mois. Adieu, ſociété charmante, qui valez mieux que tous les royaumes.

LETTRE LXXI.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Potsdam, 20 juillet.

VOTRE ſouvenir et vos bontés, Madame, me donnent bien des regrets. Je ſuis comme ces chevaliers enchantés qu'on fait ſouvenir de leur patrie dans le palais d'*Alcine*. Je peux vous aſſurer que, ſi tout le monde penſait comme vous à Paris, j'aurais eu bien de la peine à me laiſſer enlever. Mais, Madame, quand on a le malheur à Paris d'être un homme public, dans le ſens où je l'étais, ſavez-vous ce qu'il faut faire? s'enfuir.

J'ai choisi heureusement une assez agréable retraite : mon pâté d'anguilles ne vaut pas assurément vos ragoûts, mais il est fort bon. La vie est ici très-douce, très-libre, et son égalité contribue à la santé. Et puis, figurez-vous combien il est plaisant d'être libre chez un roi, de penser, d'écrire, de dire tout ce qu'on veut. La gêne de l'ame m'a toujours paru un supplice : savez-vous que vous étiez des esclaves à Sceaux et à Anet ? oui, des esclaves, en comparaison de la vraie liberté que l'on goûte à Potsdam avec un roi qui a gagné cinq batailles ; et, par-dessus cela, on mange des fraises, des pêches, des raisins, des ananas, au mois de janvier. Pour les honneurs et les biens, ils ne sont précisément bons à rien ici ; et c'est un superflu qui n'est pas chose très-nécessaire. 1751.

Avec tout cela, Madame, je vous regrette très-sincèrement, vous et M. le président *Hénault*, et M. d'*Alembert* pour qui j'ai une grande inclination, et que je regarde comme un des meilleurs esprits que la France ait jamais eus. Si je ne peux pas voir M. le président *Hénault*, je le lis, et je crois que je fais son livre à présent mieux que lui. Il m'a bien servi pour le Siècle de *Louis XIV*. Il y a un ou deux endroits où je lui demande la permission de n'être pas de son avis, mais c'est avec tout le respect qu'il mérite ; c'est un petit coin de terre que je dispute à un homme qui possède cent lieues de pays.

Vous daignez me parler de Rome sauvée ! Vous me prenez par mon faible, Madame. Des gens

malins expliqueront ce que je vous dis là, en
1751. disant que cette pièce est mon côté faible ; mais ce n'est pas tout-à-fait cela que j'entends. J'y ai travaillé avec tout le soin, toute l'ardeur et toute la patience dont je suis capable : j'aimerais bien mieux la faire lire à des personnes de votre espèce que de l'exposer au public. Il me semble qu'il y a si loin de Paris à l'ancienne Rome, et de nos jeunes gens à *Caton* et à *Cicéron*, que c'est à peu-près comme si je faisais jouer *Confucius*.

Vous me direz que le Catilina de *Crébillon* a réussi ; mais l'auteur a été plus adroit que moi ; il s'est bien donné de garde de l'écrire en français. A propos, Madame, ne montrez point ma lettre, à moins que ce ne soit au président indulgent et au discret d'*Argental* ; si j'écris en français, c'est pour vous et pour eux.

J'ai toujours compté de mois en mois venir vous faire ma cour, et mon enchantement m'a retenu ; je craindrais de ne plus retourner à Potsdam. Je reste volontiers où je me trouve à mon aise ; cependant je hasarderai cette infidélité, je ne sais pas quand ; je ne peux répondre que de mes sentimens ; la destinée se joue de tout le reste.

Nous aurons incessamment ici l'Encyclopédie, et peut-être mademoiselle *Puvigné*. N'a-t-elle point eu quelques dégoûts de la part de l'ancien évêque de Mirepoix ou de la sorbonne ? On disait que cette sorbonne voulait condamner le système de *Buffon* et les saillies du président de *Montesquieu*. On prétend qu'ils ont mis les *Etrennes de la Saint-Jean sur le bureau, et messieurs du clergé*....

Adieu, Madame; je suis si accoutumé à parler librement, que je suis toujours prêt à écrire une sottise. 1751.

P. S. Vous voyez donc souvent M. l'abbé de *Chauvelin*; il me rend jaloux de mes ouvrages; il les aime, et il ne m'aime point. Vous daignez m'écrire, et il me laisse là; il s'imagine qu'il faut rompre avec les gens parce qu'ils sont à Potsdam; il met sa vertu à cela. J'ai le cœur meilleur que lui. Conservez-moi vos bontés, Madame; et faites-moi bien sentir combien il serait doux de passer auprès de vous les dernières années d'une vie philosophique.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

Juillet.

Je viens de lire Manlius. Il y a de grandes beautés, mais elles sont plus historiques que tragiques; et, à tout prendre, cette pièce ne me paraît que la conjuration de Venise de l'abbé de *Saint-Réal*, gâtée. Je n'y ai pas trouvé, à beaucoup près, autant d'intérêt que dans l'abbé de *Saint-Réal*; et en voici, je crois, les raisons.

1°. La conspiration n'est ni assez terrible, ni assez grande, ni assez détaillée.

2°. *Manlius* est d'abord le premier personnage, ensuite *Servilius* le devient.

3°. *Manlius*, qui devrait être un homme d'une ambition respectable, propose à un nommé *Rutile*

1751. (qu'on ne connaît pas et qui fait l'entendu, sans avoir un intérêt marqué à tout cela) de recevoir *Servilius* dans la troupe, comme on reçoit un voleur chez des cartouchiens. Cela est intéressant dans la conspiration de Venise, et nullement vraisemblable dans celle de *Manlius* qui doit être un chef impérieux et absolu.

4°. La femme de *Servilius* devine, sans aucune raison, qu'on veut assassiner son père, et *Servilius* l'avoue par une faiblesse qui n'est nullement tragique.

5°. Cette faiblesse de *Servilius* fait toute la pièce, et éclipse absolument *Manlius* qui n'agit point, et qui n'est plus là que pour être pendu.

6°. *Valerie*, qui pourrait deviner ou ignorer le secret, qui, après l'avoir su, pourrait le garder ou le révéler, prend le parti d'aller tout dire et de faire son traité, et vient ensuite en avertir son imbécille de mari, qui ne fait plus qu'un personnage aussi insipide que *Manlius*.

7°. Autre événement qui pourrait arriver dans la pièce, ou n'arriver pas, et qui n'est pas plus prévu, pas plus contenu dans l'exposition que les autres, le sénat manque honteusement de parole à *Valérie*.

8°. *Manlius* une fois condamné, tout est fini, tout le reste n'est encore qu'un événement étranger qu'on ajoute à la pièce comme on peut.

Il me semble que dans une tragédie il faut que le dénouement soit contenu dans l'exposition comme dans son germe. Rome sera-t-elle saccagée soumise ? ne le sera-t-elle pas ? *Catilina* fera-t-il

égorger *Cicéron*, ou *Cicéron* le fera-t-il pendre ? Quel parti prendra *Céſar ?* que feront *Aurélie* et ſon père, dont on prend la maiſon pour ſervir de retraite aux conjurés ? Tout cela fait l'objet de la curioſité, dès le premier acte juſqu'à la dernière ſcène. Tout eſt en action, et on voit de moment en moment Rome, *Catilina*, *Cicéron* dans le plus grand danger. Le père d'*Aurélie* arrive ; *Catilina* prend le parti de le tuer, parti bien plus terrible, bien plus théâtral, bien plus déciſif que l'inutile propoſition que fait un coupe-jarret ſubalterne, comme *Rutile*, de tuer un ſénateur romain ſur ce qu'il a paru un peu rêveur ; propoſition d'ailleurs inutile à la pièce. 1751.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'oſe croire que la pièce de Rome ſauvée a beaucoup plus d'unité, eſt plus tragique, eſt plus frappante et plus attachante. Il me paraît plus dans la nature, et par conſéquent plus intéreſſant, qu'*Aurélie* ſoit principalement occupée des dangers de ſon mari, que ſi elle lui diſait des lieux communs pour le ramener à ſon devoir. Il me paraît qu'étant cauſe de la mort de ſon père elle eſt un perſonnage aſſez tragique, et que ſa ſituation dans le ſénat peut faire un très-grand effet. Je m'en rapporte aux juges de comité ; mais je les ſupplie encore très-inſtamment de mettre un très-long intervalle entre Manlius et Rome ſauvée. On ſerait las de conjurations et de femmes de conjurés. Cet article eſt un point capital.

J'ajoute encore qu'un beau fils comme *Droüin* ferait tomber *Céſar* ſur le nez, j'aimerais mieux

——— que *la Noue* jouât *Cicéron*, et *Grandval*, *Céſar*;
1751. mais, en ce cas, il faudrait mettre *la Noue* trois mois au ſoleil, en eſpalier; et s'il ne jouait pas aux répétitions avec la chaleur et la véhémence néceſſaire, il faudrait retirer la pièce.

Ce conſidéré, Meſſeigneurs, il vous plaiſe avoir égard à la requête du ſuppliant.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 27...

Ecco il voſtro *Dubos*; quando potrò io dire in Potsdam: Ecco il mio caro conte, ecco la conſolazione della mia monaſtica vita? La ringrazio pe'l ſuo libro, per tutti i ſuoi favori, e ſpecialmente per la ſua lettera ſopra il Carteſio. Le gros abbé *Dubos* è un buon autore, e degno d'eſſer letto attentamente. Non dirò di lui:

Molto egli oprò col ſenno, e collo ſtile.

Il ſenno è grande, lo ſtile cattivo; biſogna leggerlo; ma rileggerlo ſarebbe tedioſo; queſta bella prerogativa d'eſſer ſpeſſo riletto è il privilegio dell' ingegno, e quello dell' *Arioſto*. Io lo rileggo ogni giorno, merce alle voſtre grazie. Addio mio cigno del canal grande; vi amerò ſempre.

LETTRE LXXIV. 1751.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 7 auguſte.

MON adoroble ami, je reçois votre lettre du 30 juillet, et la poſte, qui repart preſque au même inſtant qu'elle arrive, me laiſſe un petit moment pour vous remercier de tant d'attentions et de bontés. Vraiment vous n'avez rien vu. Je vous enverrai une nouvelle Rome, avant qu'il ſoit peu, peut-être par M. le maréchal de *Lœvendahl*, peut-être par une autre voie; mais vous aurez une Rome. Je vous avertis que ce n'eſt plus *Fulvius* qu'on tue, c'eſt *Nonnius*. Ce monſieur *Nonnius* n'eſt connu dans le monde que pour avoir été tué, et il ne faut pas le priver de ſon droit. Je me ſouviens même que *Crébillon*, dans ſa belle tragédie de Catilina, avait fait égorger *Nonnius cette nuit*, ſans trop en dire la raiſon. Je prétends, moi, avoir de fort bonnes raiſons de le tuer. Vous ſerez encore plus content d'*Aurélie*; et je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire que *Catilina* ait dans le ſénat un ſi grand parti, qu'il puiſſe s'évader impunément, lors même que ſa femme l'a convaincu.

Le grand point encore eſt que *Cicéron* puiſſe un peu concentrer en lui l'intérêt de Rome. La pièce ne ſera jamais Zaïre, ni Inès, ni Bérénice; mais j'ai la ſottiſe de croire qu'une ſcène de Catilina et de Céſar vaut mieux que tout cela. Je n'eſpère pas un ſuccès ſuivi, je n'attends pas même d'être rejoué après le premier cours de la pièce. Il faudrait

trop de reſſorts pour remonter ſur le théâtre une
1751. machine ſi compliquée ; mais vous m'avez autoriſé à penſer que les gens raiſonnables ne verraient pas ſans quelque plaiſir une peinture aſſez fidelle des mœurs de l'ancienne Rome ; et pourvu que je plaiſe à la ſaine partie de Paris, je ſerai fort content.

Je corrigerai encore très-volontiers tous les détails. Je ne plains pas ma peine, ou, pour mieux dire, je ne plains pas mon plaiſir ; et c'en eſt un grand de travailler pour vous.

Savez-vous bien que je viens de refaire cent vers à la Henriade ? Je repaſſe ainſi toutes mes anciennes erreurs. C'eſt ici une confeſſion générale continuelle. Je me ſuis mis à être un peu ſévère avec des gens pour qui on l'eſt rarement, mais je le ſuis encore plus pour moi-même.

Enfin, quand vous aurez Rome, il faudra abſolument la faire jouer, n'importe quand ; mais je veux en avoir le cœur net. Ce ſera une belle négociation, et aſſez amuſante pour vos conjurés. Vous déciderez entre un ſinge et un coq-d'inde qui des deux repréſentera *Céſar*. Il eſt bien douloureux de n'avoir à choiſir qu'entre de tels héros ; mais nous avons du temps d'ici à notre condamnation. Je vous prie, ſi ma nièce a le bonheur de vous voir, de lui dire que je ne lui écris point cette poſte-ci. La raiſon eſt que je ne peux plus vous écrire, qu'il faut fermer ma lettre, qu'il n'y a pas un moment à perdre, et que je n'ai que celui de vous dire que je ſuis à vous pour jamais, ſain, malade, triſte ou gai, pruſſien, français, bon ou mauvais poëte, plat hiſtorien.

Adieu, adorables anges.

LETTRE LXXV.

1751.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 24 auguſte.

Vous recevrez, ma chère plénipotentiaire, le paquet ci-joint par un héros danois, ruſſe, polonais et français. Je crois que ce ſera le premier guerrier du Nord qui aura porté une liaſſe de vers alexandrins, de Berlin à Paris. Je ne crois pas, quoi qu'on en diſe, que M. le maréchal de *Lœvendahl* ſoit chargé d'autres négociations. Il eſt venu en Allemagne pour ſes affaires; et en qualité de preneur de Berg-op-zoom, il eſt venu voir le preneur de la Siléſie. Le roi lui montrera ſes ſoldats, et ne lui montrera point ſes ouvrages qu'il fait imprimer. Vous prenez mal votre temps pour me faire des reproches. Il faudrait avoir plus de pitié des étrangers et des malades. Je perds ici les dents et les yeux. Je reviendrai à Paris aveugle comme *la Motte*; et meſſieurs les écumeurs littéraires n'en ſeront pas moins déchaînés contre moi.

Ma ſanté dépérit tous les jours; l'abbé de *Bernis* ne me louera jamais d'être devenu vieux, comme il vient de louer *Fontenelle* d'avoir ſu parvenir à l'âge de quatre-vingt-ſeize ans; je ſuis plus près d'une épitaphe que de pareils éloges.

Puiſque le parlement fait actuellement ſi grand bruit pour un hôpital, et qu'il ne ſe mêle plus que des malades, j'ai envie de me venir mettre ſous ſa protection. Soyez bien sûr que je ſerais à Paris, ſans les imprimeurs de Berlin, qui ne

me servent pas si vite que le roi. Je supporte *Maupertuis* n'ayant pu l'adoucir. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec qui il faut vivre? Il n'a jamais pu me pardonner que le roi lui ait ordonné de mettre l'abbé *Raynal* de son académie. Qu'il y a de différence entre être philosophe et parler de philosophie! Quand il eut bien mis le trouble dans l'académie des sciences de Paris, et qu'il s'y fut fait détester, il se mit en tête d'aller gouverner celle de Berlin. Le cardinal de *Fleuri* lui cita, quand il prit congé, un vers de *Virgile* qui revient à peu-près à celui-ci :

1751.

Ah! réprimez dans vous cette ardeur de régner.

On aurait pu en dire autant à son éminence; mais le cardinal de *Fleuri* régnait doucement et poliment. Je vous jure que *Maupertuis* n'en use pas ainsi dans son tripot où, Dieu merci, je ne vais jamais. Il a fait imprimer une petite brochure sur le bonheur; elle est bien sèche et bien douloureuse. Cela ressemble aux affiches pour les choses perdues; il ne rend heureux ni ceux qui le lisent, ni ceux qui vivent avec lui; il ne l'est pas, et serait fâché que les autres le fussent.

Point du tout, ma chère enfant, mon paquet ne partira pas par M. le maréchal de *Lœvendahl*. Il va à Hambourg, et ne retourne pas sitôt à Paris; mais vous verrez un autre maréchal qui aura la bonté de s'en charger. C'est un anglais qu'on appelle milord *Maréchal* tout court, parce qu'il était ci-devant grand maréchal d'Ecosse; il est rebelle et philosophe, attaché à la maison de

Stuart

Stuart, condamné dans son pays depuis long-temps, et retiré à Berlin, après avoir servi en Espagne. Son frère, le maréchal *Keith*, alla battre les bons musulmans à la tête des Russes, il y a quelques années. Enfin, les deux frères sont ici, et le milord *Maréchal* est déclaré envoyé extraordinaire du roi de Prusse en France. Vous verrez une assez jolie petite turque qu'il emmène avec lui; on la prit au siége d'Ocsakow, et on en fit présent à notre écossais, qui paraît n'en avoir pas trop besoin. C'est une fort bonne musulmane. Son maître lui laisse toute liberté de conscience. Il a dans son équipage une espèce de valet de chambre tartare, qui a l'honneur d'être païen; pour lui, il est, je crois, anglican ou à peu-près. Tout cela forme un assez plaisant assemblage qui prouve que les hommes pourraient très-bien vivre ensemble en pensant différemment. Que dites-vous de la destinée qui envoie un irlandais ministre de France à Berlin, et un écossais ministre de Berlin à Paris? Cela a l'air d'une plaisanterie. Milord *Maréchal* part incessamment. Vous verrez la turque, et vous aurez mon paquet. Ne soyez donc point étonnée que je sois encore à Potsdam, quand vous verrez une mahométane à Paris; et concluez que la Providence se moque de nous. 1751.

1751.

LETTRE LXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Berlin, 28 auguſte.

Mon cher et reſpectaple ami, milord *Maréchal*, qui eſt une eſpèce d'ancien Romain, apporte à Rome à madame *Denis*. *Cicéron* ne ſe doutait pas qu'un jour un écoſſais apporterait de Pruſſe à Paris ſes Catilinaires en vers français. C'eſt d'ailleurs une aſſez bonne épigramme contre le roi *George*, que deux braves rebelles de chez lui, ambaſſadeurs en France et en Pruſſe. Il eſt vrai que milord *Maréchal* a plus l'air d'un philoſophe que d'un conjuré : cependant il a été conjuré. C'eſt peut-être en cette qualité qu'il m'a paru aſſez content de Rome ſauvée, quand j'ai eu l'honneur de jouer *Cicéron*. Enfin, il apporte la pièce, et *Nonnius* eſt le père d'*Aurélie* ; ce qui eſt beaucoup mieux, parce que *Nonnius* eſt fort connu pour avoir été tué.

Si j'avais reçu votre lettre plutôt ; j'aurais gliſſé quatre vers à *Catilina* pour accuſer ce *Nonnius* d'être un perfide qui trompait *Cicéron*. Je vous jure que la ſcène eſt toujours dans le temple de *Tellus*, et que *Caton*, au cinquième acte, dit au reſte des ſénateurs qui ſont là, qu'il a marché avec *Cicéron* et l'autre partie du ſénat. S'il faut encore des coups de rabot, ne m'épargnez pas. Mais milord *Maréchal* peut vous dire qu'il m'eſt impoſſible de partir de quelques mois ; car non-ſeulement j'ai encore quelques petites beſognes

littéraires avec mon roi philoſophe, mais j'ai un Siècle ſur les bras. Je ſuis dans les angoiſſes de l'impreſſion et de la crainte. Je tremble toujours d'avoir dit trop ou trop peu. Il faut montrer la vérité avec hardieſſe à la poſtérité, et avec circonſpection à ſes contemporains. Il eſt bien difficile de réunir le deux devoirs. 1754.

Je vous enverrai l'ouvrage; je vous prierai de le montrer à M. de *Malesherbes*, et je ferai tant de cartons que l'on voudra. M. le maréchal de *Richelieu* doit un peu s'intéreſſer à l'hiſtoire de ce ſiècle; lui et M. le maréchal de *Bellisle* ſont les deux ſeuls hommes vivans dont je parle; mais en même temps il doit ſentir l'impoſſibilité phyſique où je ſuis de venir faire un tour en France avant que ce Siècle ſoit imprimé, corrigé et bien reçu. Figurez-vous ce que c'eſt que de faire imprimer à la fois ſon Siècle et une nouvelle édition de ſes pauvres œuvres; de ſe tuer du ſoir au matin à tâcher de plaire à ce *public ingrat*, de courir après toutes ſes fautes, et de travailler à droite et à gauche; je n'ai jamais été ſi occupé. Laiſſez-moi bâtir ces deux maiſons avant que je parte; les abandonner, ce ſerait les jeter par terre. Mon cher ange, repréſentez vivement à M. le maréchal de *Richelieu* la néceſſité indiſpenſable où je me trouve, de toutes façons, de reſter encore quelques mois où je ſuis. Ma ſanté va mal; mais elle n'a jamais été bien: je ſuis étonné de vivre. Il me ſemble que je vis de l'eſpérance de vous revoir; je viens de lire Zarès; l'imprimera-t-on

——— au louvre? Adieu; mille tendres reſpects à tous
1751. les anges.

Vraiment j'oubliais le bon, et j'allais fermer ma lettre ſans vous parler de ce prophète de la Mecque pour lequel je vous remercie d'auſſi bon cœur que j'ai remercié le pape. Nous verrons ſi je ſéduirai le parterre comme la cour de Rome. Il y a un malheur à ce Mahomet, c'eſt qu'il finit par une pantalonnade; mais *le Kain* dit ſi bien : *Il eſt donc des remords.*

A propos de remords, j'en ai bien d'être ſi loin de vous, et ſi long-temps! Mais je ne peux plus faire de tragédies. Vous ne m'aimerez plus.

LETTRE LXXVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Berlin, 31 auguſte.

Mon héros, un domeſtique de ma nièce m'apporta hier deux lettres de vous, qui m'ont fait tant de plaiſir, qui m'ont pénétré de tant de reconnaiſſance, que moi qui ſuis *prime-ſautier*, comme dit *Montagne*, je partirais ſur le champ pour venir vous remercier, ſi je pouvais partir. Vous avez les mêmes bontés pour mes muſulmans que pour vos calviniſtes des Cévennes. Dieu vous bénira d'avoir protégé la liberté de conſcience. Faire jouer le prophète Mahomet à Paris, et laiſſer prier DIEU en français dans vos montagnes du Languedoc, ſont deux choſes qui m'édifient merveilleuſement; mais vous croyez bien que je ſuis plus ſenſible à la première. Je vous dois

des cantiques d'actions de grâce. Je vous ai cent fois plus d'obligation qu'au pape ; car enfin, il n'a point fait jouer Mahomet publiquement à Rome ; mais la pièce traduite a été repréſentée dans des aſſemblées particulières. Elle a été jouée publiquement à Bologne qui eſt, comme vous ſavez, terre papale. Vous voyez que vous pouvez, en ſureté de conſcience, donner mon Prophète à Paris. Je vous remercie encore de n'avoir point haſardé le Catilina ; car, quoique celui de *Crébillon* ait réuſſi, on exige peut-être plus de moi que de mon confrère *Crébillon*, parce que je ne ſuis pas ſi vieux. 1751.

Si vous permettez que je raiſonne ici littérature avec vous, j'aurai l'honneur de vous dire que ma pièce aurait été bien reçue, courue, miſe aux nues du temps de la fronde. Heureuſement les conſpirations ſont paſſées de mode. Heureuſement pour l'Etat s'entend, et très-malheureuſement pour le théâtre, il n'y a guère que des jeunes gens et de belles dames bien miſes, très-françaiſes et peu romaines, qui aillent à nos ſpectacles ; il faut leur parler de ce qu'elles ſont, et ſans amour point de ſalut. Je ne peux pas réformer ma nation ; mais il faut dire pourtant à ſon honneur, qu'il y a des ouvrages qui ont réuſſi ſans être fondés ſur une intrigue amoureuſe. Je ne dis pas que ma Rome ſauvée fût jouée auſſi ſouvent que Zaïre ; mais je crois que, ſi elle était bien repréſentée, les Français pourraient ſe piquer d'aimer *Cicéron* et *Céſar* ; et je vous avoue que j'ai la faibleſſe de penſer qu'il y a dans cet ouvrage je ne ſais quoi

qui reſſent l'ancienne Rome. Je l'ai travaillée de
1751. mon mieux. Je n'entrerai ici dans aucune diſcuſſion, quoique j'en aye bien envie. J'ai envoyé ma Rome par milord *Maréchal*, ancien conjuré d'Ecoſſe, tout propre à ſe charger de ma conſpiration de *Catilina*; vous en jugerez, ainſi je laiſſe là tous les raiſonnemens que je voulais faire, et je m'en rapporte à vos lumières et à vos bontés.

J'aimerais bien mieux vous amuſer en vous envoyant quelques petits morceaux du Siècle de *Louis XIV*. C'eſt ce Siècle qui me prive à préſent du bonheur de vous faire ma cour. J'ai commencé l'édition, je ne peux l'abandonner. Je travaille comme un bénédictin. Une édition du Siècle, une autre de mes anciennes ſottiſes qu'on réimprime et que je dirige, des Rome ſauvée à la traverſe, voyez ſi je peux quitter, et ſi j'ai un inſtant dont je puiſſe diſpoſer. Vous me direz que je ſuis un franc pédant, et vous aurez raiſon; mais il ne faut jamais abandonner ce qu'on a commencé et peut-être ne ſerez-vous pas fâché de voir mon Siècle.

Dites-moi, je vous en prie, Monſeigneur, ſi je me trompe. J'ai penſé qu'il était fort difficile de faire imprimer, dans ſon pays, l'hiſtoire de ſon pays. M. d'*Agueſſeau* tyranniſait la littérature quand je quittai Paris; et vous ſentez bien qu'il n'y avait pas un petit cenſeur de livres qui ne ſe fût fait un mérite et un devoir de mutiler mon ouvrage, ou de le ſupprimer. Vous ne ſavez pas
centième partie des tribulations que j'ai

éprouvées de la part de mes chers confrères les gens de lettres, et de ceux qui se mettent à persécuter quand on n'implore pas leur protection. 1751

Je vous avouerai encore ingénument que j'avais le malheur de déplaire beaucoup à ce théatin *Boyer*, très-vénérable d'ailleurs, mais qui a très-peu chrétiennement donné d'assez méchantes idées de mon style à monsieur le dauphin et à madame la dauphine. Je vous écrirais sur tout cela des volumes, si je voulais, ou plutôt si vous vouliez; mais venons à mon Siècle. Je me suis constitué, de mon autorité privée, juge des rois, des généraux, des parlemens, de l'Eglise, des sectes qui la partagent: voilà ma charge. Tout barbouilleur de papier qui se fait historien, en use ainsi. Ajoutez à ce fardeau celui d'être obligé de rapporter des anecdotes très-délicates qu'on ne peut supprimer.

Comment imprimer à Paris tout ce qui regarde madame de *Montespan*, et madame de *Maintenon*, et son mariage? Il faut pourtant ou renoncer à l'histoire, ou ne rien supprimer de ces faits. Il faut faire sentir ce que les suites très-mal ménagées de la révocation de l'édit de Nantes ont coûté à la France; il faut avouer la mauvaise conduite du ministère dans la guerre de 1701. J'ai dû et j'ai osé remplir tous ces devoirs peut-être dangereux; mais, en disant ainsi la vérité, j'ose me flatter jusqu'à présent (car je peux me tromper) que j'ai élevé à la gloire de *Louis XIV* un monument plus durable que toutes les flat-

teries dont il a été accablé pendant sa vie. On
1751. a fait beaucoup d'histoires de lui; peut-être ne le trouvera-t-on véritablement grand que dans la mienne.

Vous dirai-je encore que j'ai pouffé l'hiſtoire du ſiècle juſqu'au temps préſent dans un tableau raccourci de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht juſqu'à 1750? Vous dirai-je que j'ai peint le cardinal de *Fleuri*, comme je crois, en ma conſcience, qu'il doit l'être? Vous ſentez que tout cela eſt à vue d'oiſeau, preſque point de détails; j'ai voulu ſeulement montrer comme on a ou ſuivi ou changé les vues de *Louis XIV*, perfectionné ce qu'il avait établi, ou réparé les malheurs qu'il avait eſſuyés ſur la fin de ſa vie; et comme j'ai commencé ſon ſiècle par un portrait de l'Europe, je le finis de même.

Aucun contemporain vivant n'eſt nommé, excepté vous et M. le maréchal de *Bellisle*, mais ſans aucune affectation. Encore une fois, je peux me tromper; mais je me flatte que ſi le roi avait le temps de lire cet ouvrage, il n'en ſerait pas mécontent. Je crois ſur-tout que madame de *Pompadour* pourrait ne pas déſapprouver la manière dont je parle de meſdames de *la Vallière*, de *Monteſpan* et de *Maintenon*, dont tant d'hiſtoriens ont parlé avec une groſſiéreté révoltante et avec des préjugés outrageans.

Enfin, malgré tous mes ſoins et malgré celui de plaire, la nature de l'ouvrage eſt telle que, malgré mon zèle pour ma patrie, j'ai cru devoir imprimer cette hiſtoire en pays étranger.

Un

Un hiſtoriographe de France ne vaudra jamais rien en France. 1751.

J'ajouterai encore que peut-être les éloges que je donne à ma patrie, acquerront plus de poids lorſque je ſerai loin d'elle, et que ce qui paſſerait pour adulation, s'il était d'abord imprimé à Paris, paſſera ſeulement pour vérité quand il ſera dit ailleurs.

S'il arrivait, après tous les ménagemens et toutes les précautions poſſibles, que je paruſſe trop libre en France, jugez alors ſi ma retraite en Pruſſe n'aura pas été très-heureuſe; mais je me flatte de ne point déplaire, ſur-tout après avoir ſondé les eſprits et préparé l'opinion publique par le commencement de cet eſſai ſur *Louis XIV*, et par les anecdotes où je dis des choſes très-fortes, et où je n'ai nullement ménagé la conduite inexcuſable du parlement dans la régence d'*Anne d'Autriche*.

Je vais actuellement répondre à la queſtion que vous me faites, pourquoi je ſuis en Pruſſe; et je répondrai avec la même vérité que j'écris l'hiſtoire, duſſent tous les commis de toutes les poſtes ouvrir ma lettre.

J'étais parti pour aller faire ma cour au roi de Pruſſe, comptant enſuite voir l'Italie, et revenir après avoir fait imprimer le Siècle de *Louis XIV* en Hollande. J'arrive à Potsdam; les grands yeux bleus du roi, et ſon doux ſourire, et ſa voix de ſirène, ſes cinq batailles, ſon goût extrême pour la retraite et pour l'occupation, et pour les vers et pour la proſe; enfin, des bontés

1751. à tourner la tête, une conversation délicieuse, de la liberté, l'oubli de la royauté dans le commerce, mille attentions qui seraient séduisantes dans un particulier; tout cela me renversa la cervelle. Je me donne à lui par passion, par aveuglement et sans raisonner. Je m'imagine que je suis dans une province de France. Il me demande au roi son frère, et je crois que le roi son frère le trouvera fort bon. Je vous le jure, comme si j'allais mourir, il ne m'est pas entré dans la tête que ni le roi, ni madame de *Pompadour* pussent seulement garde à moi, et qu'ils puissent être piqués le moins du monde. Je me disais: Qu'importe à un roi de France un atome comme moi de plus ou de moins? J'étais en France harcelé, balotté, persécuté depuis trente ans par des gens de lettres et par des bigots. Je me trouve ici tranquille, je mène une vie entièrement convenable à ma mauvaise santé, j'ai tout mon temps à moi, nul devoir à rendre; le roi me laisse dîner toujours dans ma chambre, et souvent y souper. Voilà comme je vis depuis un an; et je vous avoue que sans l'envie extrême de venir vous faire ma cour, qui me trouble sans cesse, et sans une nièce que j'aime de tout mon cœur, je serais trop heureux.

Il serait impertinent à moi de vous parler si long-temps de moi-même, si vous ne me l'aviez ordonné; ainsi, encore un petit mot, je vous en prie. Vous me demandez pourquoi j'ai pris la clef de chambellan, la croix et vingt mille francs de pension? parce que je croyais

alors que ma nièce viendrait s'établir avec moi ; elle y était toute préparée, mais la vie de Potsdam, qui eſt délicieuſe pour moi, ſerait affreuſe pour une femme ; ainſi, me voilà malheureux dans mon bonheur, choſe fort ordinaire à nous autres hommes. Mais ce qui augmente à la fois mon bonheur, ma ſenſibilité et mes regrets, ce qui me ravit et ce qui me déchire, c'eſt cette bonté avec laquelle vous daignez entrer dans mes erreurs et dans mes misères. Comment avez-vous eu le temps d'avoir tant de bonté ? Quoi, vous avez du temps ! Ah, ſi vous étiez un peu ſédentaire, comme mon roi de Pruſſe ! ...mais... Vous auriez mis le comble à vos grâces ſi vous m'aviez dit un petit mot de mademoiſelle de *Richelieu* et de M. le duc de *Fronſac*. Vous me dites que vous devenez vieux : vous ne le ſerez jamais ; la nature vous a donné ce feu avec lequel on ne ſent jamais la langueur de l'âge. Vous ſerez plus philoſophe, mais vous ne ſerez jamais vieux ; c'eſt moi, indigne, qui le ſuis devenu terriblement, et j'ai bien peur d'être dans peu hors d'état de profiter des charmes des rois et des maréchaux de *Richelieu*. Il faut au moins avoir des jambes pour marcher, et des dents pour parler. Le roi de Pruſſe m'aſſure qu'il me trouvera fort bien ſans dents ; mais voyez la belle converſation quand on ne peut plus articuler ! On meurt ainſi en détail, après avoir vu mourir preſque tous ſes amis, et ce ſonge pénible de la vie eſt bientôt fini. 1751.

Je doute fort que vous puiſſiez avoir le volume

qui a été envoyé au roi. Il me semble qu'il n'y
1751. en a plus. On en avait tiré un fort petit nombre d'exemplaires qui ont été, je crois, tous distribués. Le président *Hénault*, qui semblait y avoir quelque droit, comme cité dans la préface, s'y est pris trop tard pour en avoir un exemplaire. Au reste, le roi de Prusse est à présent en Silésie, et ne revient que dans quinze jours.

Je vous ferai tenir par la première occasion, les incohérentes hardiesses de ce *la Métrie*. Cet homme est le contraire de don *Quichotte*; il est sage dans l'exercice de sa profession, et un peu fou dans tout le reste. DIEU l'a fait ainsi. Nous sommes comme la nature nous a pétris, automates pensans, faits pour aller un certain temps, et puis c'est tout. Je n'ai point vu encore mon cher *Isaac* d'*Argens*; il est à la campagne auprès de Potsdam, et moi à Berlin avec mon Siècle. Dès que j'aurai fini et fait parvenir cette besogne à Paris pour y être examinée, je viendrai assurément me mettre à vos pieds, moi et Rome. Soyez sûr que personne au monde ne sent plus vivement et tout ce que vous valez, et toutes vos bontés. Je voudrais vivre pour avoir l'honneur de vivre auprès de vous. Vous êtes aussi respectable dans l'amitié que vous avez été charmant dans l'amour; vous êtes l'homme de tous les temps, plein d'agrémens, comblé de gloire. Je n'aime pas excessivement votre oncle
rdinal, mais j'ai pour vous tous les sentimens
lui refuse. En vérité, vous devez sentir,
je ne suis pas parti à la réception de vos

lettres, c'eſt que la choſe eſt impoſſible. Laiſſez-moi finir mes travaux, mes éditions, ſans quoi vous ſeriez auſſi injuſte qu'aimable. Recevez mes tendres reſpects et mon éternel dévouement. 1751.

LETTRE LXXVIII.

A M. DARGET.

A Berlin.

Mon cher ami, il eſt bon de connaître la bonne foi germanique. Il y a trois mois que, malgré ſes proteſtations, *Henning* donna au docteur *Houl*, profeſſeur à Francfort ſur l'Oder, toutes les feuilles imprimées; *Houl* en a fait la traduction. Dès ce temps-là, un libraire de Breslau, nommé *Korn*, ami de *Henning*, fit mettre dans les gazettes allemandes, qu'on devait s'adreſſer à lui pour avoir mon livre en français et en allemand. Ainſi on me perçait mon tonneau des deux côtés.

Houl eſt arrivé à Berlin; *Henning* intimidé prétend que ce docteur lui remit hier l'exemplaire et la traduction. Mais ſi cela eſt, il faut que *Henning* me rende, en mains propres, cet exemplaire et cette traduction, avec un certificat, par lequel il doit ſe rendre garant de l'événement; il faut auſſi qu'il faſſe ſes diligences pour arrêter la vente de l'édition de *Korn*, auquel il a vendu le même livre.

Il pleure à préſent chez *Francheville*; il dit que c'eſt un de ſes garçons qui a fait toute cette manœuvre, et qu'il faut que je le faſſe arrêter.

1751. Il ne fait pas que je suis instruit de tout. Voilà un vrai tour de dévot. Croyez qu'il peut avoir usé de la même perfidie pour les ouvrages du roi. Mais pour moi, je me garderai bien de m'adresser à la justice, dans un pays dont je n'entends point la langue, et où l'on opprime les étrangers. Le roi fera ce qu'il voudra. Je suis las de l'injustice des hommes.

Bonjour, mon cher ami.

LETTRE LXXIX.

AU MEME.

MON cher et aimable ami, *miseris hominum succurrere discis.* Dans le temps que la mort escortée du scorbut me talonne, le sieur *Henning facit meos canos descendere cum amaritudine ad inferos.* Ce monsieur, qu'on dit dévot, a fait mettre dans les gazettes de Hambourg, qu'il avait à vendre la traduction allemande du Siècle de *Louis XIV.* Il est évident qu'il n'a nul droit d'avoir fait traduire cet ouvrage; qu'il viole un dépôt, et qu'il me vole. Il est soupçonné d'une autre perfidie, d'avoir vendu l'original à des libraires, et les présomptions contre lui sont très-fortes. Je vous supplie au nom de notre amitié et de votre caractère bienfesant, de lui représenter sa turpitude, et de lui dire que je me [illegible]drai au roi, et qu'il sera perdu dans ce [illegible]ci et dans l'autre. Parlez-lui fortement, [illegible]z votre vertu et votre éloquence. Ne

ſerai-je venu dans ce pays-ci que pour être volé, tantôt par un juif, tantôt par un imprimeur, pour eſſuyer tant de malheurs, et pour y mourir dans le deſeſpoir d'avoir ſacrifié ma patrie à mon inutile tendreſſe pour le roi. Adieu. 1751.

LETTRE LXXX.

AU MEME.

Mon cher ami, j'avais bien raiſon de ſoupçonner *Henning*. Ou il m'a fait une bien cruelle infidélité, ou il a permis qu'un de ſes ouvriers en fût coupable. On vend l'hiſtoire du Siècle de *Louis XIV* publiquement à Francfort ſur l'Oder et à Breslau. Je n'ai point vu l'édition de Breslau, mais M. de *Bielefeld* a vu celle de Francfort ſur l'Oder. Je regrette peu les deux mille écus que cette impreſſion de Berlin peut m'avoir coûtés; mais il eſt bien triſte qu'on ait imprimé l'ouvrage avec toutes les fautes que je m'occupe, jour et nuit, à corriger, malgré les maladies dont je ſuis accablé. Il n'y aurait qu'un moyen d'arrêter le mal: ce ſerait que le roi eût la bonté d'envoyer un ordre à Francfort et à Breslau de faire ſaiſir l'ouvrage chez le libraire. S'il le fallait, j'irais moi-même à Francfort, et j'enverrais, en même temps à Leipſic, où, ſans doute, on aura envoyé l'édition ſubreptice. Voilà une friponnerie pire, s'il eſt poſſible, que celle d'*Hirſchel*, mais je ſuis accoutumé à ces perfidies: je vois que les libraires de tous les pays ſe reſſemblent. Mon cher ami,

1751. il faut souffrir beaucoup de la part de la nature, et de la part des hommes. S'ils étaient tous comme vous, on serait trop heureux.

LETTRE LXXXI.

AU MEME.

VOICI, mon cher ami, la lettre que *Henning* a écrite à *Francheville*, et ma réponse. Je vous supplie de jeter un coup d'œil sur l'une et sur l'autre, et de me les renvoyer.

Je ferai parvenir ma réponse à *Francheville* par le courrier. Si vous avez le temps de faire écrire au sieur *Henning* qu'on pourrait se plaindre au roi, et que le roi aime qu'on tienne ses marchés, vous pouvez écrire un petit mot, si vous avez le temps, et si cela ne vous gêne pas. Je vous serai très-obligé.

LETTRE CXXXII.

AU MEME.

JE ne savais pas cette mort funeste. J'ai écrit au roi ce matin à six heures, sur cette sotte affaire d'*Henning*, et j'ai écrit à neuf, pour témoigner au roi ma douleur, et pour lui demander pardon de lui avoir parlé d'affaire.

Je ne ferai certainement point de procès dans ce pays-ci. J'aime beaucoup mieux tout perdre. Cela est bien plus aisé; et l'expérience doit servir. Rien ne serait d'ailleurs plus impertinent qu'un procès contre un voleur inconnu. Je me

loucie même fort peu que le roi ſe mêle de cette bagatelle, et je vous prie de lui dire, que je ne ſuis occupé que de ſa douleur et de la mienne. 1751.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Le.....

Io ſono un poco caſalingo, e pigro, mio caro ſignor conte; voi ſapete qual ſia il cattivo ſtato della mia ſanità. Non ò gran cura di fare otto miglia per ritornare alla mia cella. Aſpetterò dunque il mio gentil frate nel noſtro monaſtero; e quando egli avrà diſpoſto del pomo in favor della polputa *Venere* aſtrua, quando avrà goduto a baſtanza i favori della ſua *Elena*, quando avrà veduto tutte le regine, tutti i principi, e tutti quanti; ritornerà piacevolmente a noi poveri romiti, ritornerà a ſuoi dotti, e leggiadri lavori, a quelle ingegnoſe ed iſtruttive lettere, che faranno l'onor della bella Italia e le delizie di tutte le nazioni. Le baccio di cuore le mani.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 25 ſeptembre.

Mon cher ange, parlons d'abord de *Catilina* et de *Nonnius*; car, ſi je me mettais d'abord ſur vos bontés, ſur les regrets que vous, et ma nièce,

et mes amis m'inſpirent continuellement, je ne
1751. finirais jamais ; il n'y aurait plus de place pour Rome ſauvée.

Sans doute, il y a beaucoup d'obſcurité dans la manière dont on expédiait ce pauvre *Nonnius*; mais il eſt aiſé d'éclaircir tout cela en deux mots.

Je commence par faire dire à *Aurélie*, au troiſième acte :

Et je te donne au moins, quoi qu'on puiſſe entreprendre,
Le temps de quitter Rome et d'oſer t'y défendre;
Je vole et je reviens.

Cette promeſſe de revenir, fait déjà voir qu'elle ne ſera pas long-temps avec ſon père, et donne à *Catilina* le loiſir d'exécuter ſon projet, dès qu'*Aurélie* aura quitté *Nonnius*. Il faut qu'on ſente auſſi qn'il ne compte point du tout ſur le pouvoir de ſa femme auprès de *Nonnius*. Ainſi, il dit à part :

Ciel, quel nouveau danger !
Ecoutez... le ſort change, il me force à changer....
Je me rends, je vous cède, il faut vous ſatisfaire....
Mais ſongez qu'un époux eſt pour vous plus qu'un père, etc.

enſuite quand il a laiſſé ſortir *Aurélie*, voici l'ordre précis qu'il donne à *Martian* et à *Septime* :

Vous, fidelle affranchi, brave et prudent Septime,
Et toi, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Obſervez Aurélie, obſervez Nonnius ;
Allez, et dans l'inſtant qu'ils ne ſe verront plus,
Abordez-le en ſecret, parlez-lui de ſa fille,
Peignez-lui ſon danger, celui de ſa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obſcur, etc.

Il me ſemble qu'à préſent tout eſt éclairci. Vous ſavez qu'il a dit, quelques vers auparavant, que l'entretien de *Nounius* et d'*Aurélie* lui donnerait le temps néceſſaire à ſon deſſein : c'eſt donc cet entretien qui facilite évidemment la mort de *Nounius ; Aurélie* a donc très-grande raiſon de dire que c'eſt en demandant grâce à ſon père qu'elle l'a conduit à la mort ; et alors de ces deux vers, 1751.

Et pour mieux l'égorger, le prenant dans mes bras,
J'ai préſenté ſa tête à ta main ſanguinaire.

ces deux vers, dis-je, n'ont plus de ſens équivoque, et en ont un très-touchant.

A l'égard du vers : *Vous nous perdez tous trois ; je vous en avertis*, qui rime à *démenti*, il rime très-bien ; il eſt permis d'ôter l'*s* aux verbes en *ir*. *Racine* a uſé de cette permiſſion en pareil cas :

Viſir, je vous en averti,
Et ſans compter ſur moi prenez votre parti.

Il faut, dans une tragédie, certains vers qui ſemblent proſaïques, pour relever les autres, et pour conſerver la nature du dialogue. Cependant j'aimerais infiniment mieux les vers ſuivans :

Ne vous aveuglez point, vous nous perdez tous trois.
Je ſais qu'en vos conſeils on compte peu ma voix,
Qu'on y ménage à peine une épouſe timide ;
Je ſais, Catilina, que ton ame intrépide
Sacrifira ſans trouble et ta femme et ton fils.
A l'eſpoir incertain d'accabler ton pays, etc.

. . . . . .

Tu n'es plus qu'un tyran, tu ne vois plus en moi
Qu'une épouſe tremblante, indigne de ta foi, etc.

1751. Je vous supplie donc de communiquer à ma chère nièce toutes ces petites corrections, qu'elle aura la bonté de faire copier sur la pièce. Votre critique du vers, *ont écrit dans le sang*, est très-juste. Voici comme je corrige cet endroit :

Achevez son naufrage, allez, braves amis,
Les destins du sénat en vos mains sont remis,
Songez que ces destins sont celui de la terre.
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous resaisir
De l'univers dompté qu'on osait vous ravir;
L'univers votre bien, le prix de votre épée;
Au sein de vos tyrans je vais la voir trempée.
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

UN CONJURÉ.

Nous attestons Sylla, nous en jurons par toi.

UN CONJURÉ.

Périsse le sénat!

UN AUTRE.

Périsse l'infidelle!

et à l'égard du vers,

L'ambition l'emporte, évanouissez-vous;

ce mot *évanouissez-vous* appartient à tout le monde. Dieu me garde de voler *vains fantômes d'Etat*. Je ne sais pas ce que c'est qu'un *fantôme d'Etat*. Plus ce lis ce *Corneille*, plus je le trouve le père du galimatias, aussi bien que le père du théâtre.

Mon cher ange, voilà à-peu-près tout ce que vous avez demandé; mais, comme j'aime à vous obéir en tout, j'ajouterai encore un vers. Vous n'aimez pas,

Voilà tout ton service, et voilà tous tes titres.

aimez-vous mieux,

Ce sont là tes exploits, ton service et tes titres. 1751.

Il ne s'agit plus que de copier ces rapetassages. Vous m'avouerez que vous devez vous intéresser un peu à un ouvrage qui est devenu le vôtre, par les bons conseils que vous m'avez donnés. Vous sentez par combien des raisons il est essentiel que la pièce soit donnée au public, après avoir été promise. Il ne s'agit pas ici seulement d'une vaine réputation, toujours combattue par l'envie; le succès de l'ouvrage est devenu un point capital pour moi, et un préalable nécessaire, sans lequel je ne pourrais faire à Paris le voyage que je projette. O Athéniens!

LETTRE LXXXV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Berlin, 2 septembre.

J'AI encore le temps, ma chère enfant, de vous envoyer un nouveau paquet. Vous y trouverez une lettre de *la Métrie* pour M. le maréchal de *Richelieu*; il implore sa protection. Tout lecteur qu'il est du roi de Prusse, il brûle de retourner en France. Cet homme si gai, et qui passe pour rire de tout, pleure quelquefois comme un enfant d'être ici. Il me conjure d'engager M. de *Richelieu* à lui obtenir sa grâce. En vérité, il ne faut jurer de rien sur l'apparence.

La Métrie, dans ses préfaces, vante son extrême félicité d'être auprès d'un grand roi qui lui lit quelquefois ses vers, et en secret il pleure

avec moi. Il voulait s'en retourner à pied: [illegible] mais moi, ... me suis-je dit. Je vais bien vous donner...

Que a M. ... était un homme sans conséquence, qui vivait familièrement avec ce roi auprès de lui! Il ne vivait avec aucun de nous de la sorte. Il ne faisait pas un pas, ne disait pas un mot, ne nous faisait de la peine ou de la joie que le roi ne le sût. Il était toujours entre lui et nous, comme un mur de séparation, et ne nous laissait jamais approcher de lui sans témoin, ni parler à lui sans confident.

Je me fus bientôt aperçu de toutes parties: j'ai redoublé mes importunités; il a redoublé ses refus. Le croirez-vous? vous-je le croire? cela était-il possible? Quand j'aurais fait mille fautes, d'ailleurs, je pouvais prendre la lettre qu'il avait mise sous mon enveloppe comme un gage de sa parole, et vous, quel temps encore, à vous qui, dans le temps que je lui faisais tout pour le servir, que non-seulement je corrigeais ses ouvrages, mais que je lui faisais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je faisais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je pouvais remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me faisais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui

me disait qu'il m'aimait ! Pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances ? je m'y perds ; je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire *la Métrie.* 1751.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé *Pène*, qui est à lui ; en voici les premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des Dieux.

Ce *Pène* est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pène*, *c'est un dieu.* Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire, pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. *Jourdain* qui disait : *Puis-je rien refuser à monseigneur de la cour qui m'apelle son cher ami.* Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de *la Métrie* fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir ; et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagemens pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire ? ignorer que *la*

avec moi. Il voudrait s'en retourner à pied;
1751. mais moi !.... pourquoi suis-je ici? Je vais bien vous étonner.

Ce *la Métrie* est un homme sans conséquence, qui cause familièrement avec le roi après la lecture. Il me parle avec confiance; il m'a juré qu'en parlant au roi, ces jours passés, de ma prétendue faveur et de la petite jalousie qu'elle excite, le roi lui avait répondu : *J'aurai besoin de lui encore un an, tout au plus; on presse l'orange, et on en jette l'écorce.*

Je me suis fait répéter ces douces paroles; j'ai redoublé mes interrogations; il a redoublé ses sermens. Le croirez-vous? dois-je le croire? cela est-il possible? Quoi! après seize ans de bontés, d'offres, de promesses; après la lettre qu'il a voulu que vous gardassiez comme un gage inviolable de sa parole! et dans quel temps encore, s'il vous plait? dans le temps que je lui sacrifie tout pour le servir, que non-seulement je corrige ses ouvrages, mais que je lui fais à la marge une rhétorique, une poétique suivie, composée de toutes les réflexions que je fais sur les propriétés de notre langue, à l'occasion des petites fautes que je peux remarquer; ne cherchant qu'à aider son génie, qu'à l'éclairer et qu'à le mettre en état de se passer en effet de mes soins!

Je me faisais assurément un plaisir et une gloire de cultiver son génie; tout servait à mon illusion. Un roi qui a gagné des batailles et des provinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché, et qui

me disait qu'il m'aimait ! Pourquoi m'aurait-il fait tant d'avances ? je m'y perds ; je n'y conçois rien. J'ai fait ce que j'ai pu pour ne point croire *la Métrie.* 1751.

Je ne sais pourtant. En relisant ses vers, je suis tombé sur une épître à un peintre nommé *Pène*, qui est à lui ; en voici les premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des Dieux.

Ce *Pène* est un homme qu'il ne regarde pas. Cependant c'est *le cher Pène*, *c'est un dieu.* Il pourrait bien en être autant de moi ; c'est-à-dire, pas grand'chose. Peut-être que, dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que toutes ces lettres, où il me prodiguait des bontés si vives et si touchantes, ne voulaient rien dire du tout.

Voilà de terribles armes que je vous donne contre moi. Je serai bien condamné d'avoir succombé à tant de caresses. Vous me prendrez pour M. *Jourdain* qui disait : *Puis-je rien refuser à un seigneur de la cour qui m'apelle son cher ami.* Mais je vous répondrai : C'est un roi aimable.

Vous imaginez bien quelles réflexions, quel retour, quel embarras, et, pour tout dire, quel chagrin l'aveu de *la Métrie* fait naître. Vous m'allez dire : Partez ; mais moi je ne peux pas dire : Partons. Quand on a commencé quelque chose, il faut le finir ; et j'ai deux éditions sur les bras, et des engagemens pris pour quelques mois. Je suis en presse de tous les côtés. Que faire ? ignorer que *la*

1751. *Métrie* m'ait parlé, ne me confier qu'à vous, tout oublier, et attendre. Vous ſerez ſurement ma conſolation. Je ne dirai point de vous : Elle m'a trompé en me jurant qu'elle m'aimait. Quand vous ſeriez reine, vous ſeriez ſincère.

Mandez-moi, je vous en prie, fort au long tout ce que vous penſez, par le premier courrier qu'on dépêchera à milord *Tirconel*.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENS.

Potsdam, ſeptembre.

MON cher *Iſaac*, ſoyez le bien revenu dans votre terre promiſe. Je viendrais y adorer le Dieu des armées avec vous, et me mettre aux pieds de votre *Rebecca*, ſi je me portais bien : et même, ſain ou malade, je viendrai vous voir, en cas que vous m'aimiez un peu ; car, ſi mon cher *Iſaac* me traite en iſmaélite, je ne ferai point de pélerinage pour lui.

LETTRE LXXXVII.

AU MEME.

J'AI reçu votre lettre et celle de madame *Denis*; je vous en remercie. Ah ! ah ! vous m'appelez *monſieur* ; et moi, ſur la parole du maréchal de *Richelieu* et de ma nièce, croyant que vous m'aimiez toujours, je vous diſais bonnement, *mon cher Iſaac* ! Eh bien, *monſieur*, je vous aime de tout mon cœur ; je grille de vous embraſſer.

Je

Je vous prie de me mettre aux pieds de votre muſe, madame la marquiſe d'*Argens*, et je vous prie ſur-tout de me conſerver une amitié qui fera ici la douceur de ma vie. 1751.

LETTRE LXXXVIII.

AU MEME.

TRÈS-CHER frère, vous me faites un grand plaiſir. Je lirai le tout avec avidité, et je voudrais avoir les autres tomes. En vérité, il faudrait abolir la ſottiſe, une fois pour toutes; ce ſerait un petit amuſement. Frère, j'ai corrigé les morceaux de la dernière partie qui vous avaient paru équivoques, ainſi que j'ai corrigé le vers ſur *Deſ[illegible]réaux*, que le roi avait condamné avec raiſon. Mon frère, il faut paſſer ſa vie à ſe corriger. Bonjour, digne ennemi du fanatiſme et de la friponnerie.

LETTRE LXXXIX.

AU MEME.

FRÈRE, vous avez un don de DIEU pour connaître les hommes. Je bénirai le Dieu de nos pères, ſi on découvre que ce ſaint de Marſeille eſt un fripon d'Italie. N'eſt-il pas parent du révérend père *Mecenati?* Frère, il faut approfondir cette affaire, et ne point porter de jugemens téméraires. Cet homme eſt prêtre, il a ſon obédience en bonne forme, ſa croix de mathurin, il parle latin.... Un matelot piémontais ne parle point.

latin. Invoquos le Saint-Esprit, et examinons
1751. cet homme avant de le condamner.

Vis content et heureux.

LETTRE XC.

AU MEME.

FRÈRE équitable, vous avez lu le libelle de *Boindin*; lisez, je vous prie, la réponse, et jugez. Je n'entre point dans la discussion des interrogatoires d'un savetier et d'un décroteur; je renvoie, sur cet article, au jugement prononcé par les juges qui ont examiné les variations des témoins subornés, et ont jugé en conséquence. Ces détails d'ailleurs alongeraient trop l'article, et seraient indignes du public et de l'ouvrage. Il est question, dans cette dernière partie, des gens de lettres célèbres, et non des savetiers célèbres. Enfin, lisez-moi, et jugez-moi. Ayez la bonté de me renvoyer le livre avec votre décision. *Vale, et me ama.*

LETTRE XCI.

AU MEME.

FRÈRE, *si loquela sua manifestum hunc facit*, s'il est piémontais, matelot et fripon, Dieu soit loué, et les méchans confondus. Mais cette belle obédience! mais cette croix! mais ces lettres! Frère, il y a de grandes présomptions contre ce saint. Cependant, tremblons de condamner nos frères légérement, examinons encore. Craignons les justes jugemens de DIEU.

Je me recommande à vos prières, et je m'anéantis devant le Tout-puissant. La paix soit avec vous. 1751.

LETTRE XCII.

A M. LE DUC D'UZÉS.

A Berlin, le 14 septembre.

Je dois à votre gout pour la litterature, monsieur le Duc, la lettre dont vous m'honorez; ce goût augmente encore ma sensibilité, et c'est pour moi un nouveau sujet de remercimens. Vous ne pouvez assurément mieux faire, dans le loisir que votre gloire, vos blessures et la paix vous ont donné, que de cultiver un esprit aussi solide que le vôtre. Il n'y a guère que du vide dans toutes les choses de ce monde; mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs: elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'ame jusqu'au dernier moment. Je suis auprès d'un grand roi qui, tout roi qu'il est, s'ennuierait s'il ne pensait pas comme vous; et je ne me suis rendu auprès de lui, après seize ans d'attachement, que parce qu'il joint à toutes ses grandes qualités, celle d'aimer passionnément les arts. J'ai résisté à la tentation de vivre auprès de lui, tant qu'a vécu madame *du Châtelet* dont je vois, avec consolation, que vous n'avez pas perdu la mémoire. Je crois que madame la duchesse de *la Vallière*, votre sœur, et madame de *Luxembourg* m'ont un peu abandonné depuis ma désertion; mais je leur serai toujours fidellement

dévoué. Je ne suis guère à portée, à la cour
1751. du roi de Prusse, de lire les thèmes que des écoliers composent pour des prix de l'académie de Dijon; mais sur l'exposé que vous me faites, je suis bien de votre avis; il me paraît même très-indécent qu'une académie ait paru douter si les belles-lettres ont épuré les mœurs.

Messieurs de Dijon voudraient-ils qu'on les crût de malhonnêtes gens? Des gens de lettres ont quelquefois abusé de leurs talens; mais de quoi n'abuse-t-on pas? J'aimerais autant qu'on dit qu'il ne faut pas manger, parce qu'on peut se donner des indigestions. Irai-je dire à ces dijonais que toutes les académies sont ridicules, parce qu'ils ont donné un sujet qui a l'air de l'être? Tout cela n'est autre chose qu'une mépriſe et qu'une fausse conclusion du particulier au général.

Je ne connais pas non plus les petites brochures contre M. de *Montesquieu*. J'aurais souhaité que son livre eût été aussi méthodique et aussi vrai qu'il est plein d'esprit et de grandes maximes; mais, tel qu'il est, il m'a paru utile. L'auteur pense toujours, et fait penser; *c'est un roide jouteur*, comme dit *Montagne*; ses imaginations élancent les miennes. Madame *du Deffant* a eu raison d'appeler son livre *de l'esprit sur les lois*; on ne peut mieux, ce me semble le définir. Il faut avouer que peu de personnes ont autant d'esprit que lui, et sa noble hardiesse doit plaire à tous ceux qui pensent librement. On dit qu'il n'a été attaqué que par des esclaves des préjugés;

c'eſt un des mérites de notre ſiècle que ces eſclaves ne ſoient pas dangereux. Ces miſérables voudraient que le reſte du monde fût garotté des mêmes chaînes qu'eux. 1751.

Vous ne paraiſſez pas fait pour partager ces chaînes aviliſſantes de l'eſprit humain, et vous penſez ſur tout en *magnanime pair de France*. Vous m'annoncez une correſpondance qui me flatte beaucoup. J'eſpère être à Paris dans quelques mois, et y recevoir les marques de confiance dont vous m'honorerez. Je m'en rendrai digne par ma diſcrétion et par la vérité avec laquelle je vous parlerai.

Je ſuis avec beaucoup de reſpect, etc.

LETTRE XCIII.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

A Potsdam, 24 ſeptembre.

Non poſſo imaginare, caro mio conte, quali ſiano i commenti fatti in Roma intorno alla donnazione del noſtro rè piucchè eretico. Se io l'aveſſi poſto in purgatorio, ben converrebbe alla corte romana di concederli alcune indulgenze; ma giacchè l'ò dannato affatto ſenza miſericordia, non veggo ciò che i moderni romani abbiano a fare coll' emulatore degli antichi. Vi ringrazio della voſtra ſavia e leggiadra riſpoſta a queſto indifeſo ſcrittore, a queſto valente cardinal *Quirini*; egli mi a favorito d'una lettera, e d'alcune nuove ſtampe dove la ſua modeſtia è vigoroſamente combattuta. Non gli è

ancora risposto, ma lo farò coll' ajuto di dio,
1751. di voi, mio agno di Padova, e di Berlino : *Si, Mimnermus uti censet, sine amore jocisque non est vivendum, vivas in amore jocisque* ; ma non vi scordate del vostro ammiratore ed amico.

LETTRE XCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 octobre.

Mon cher ami, je vous suis bien obligé de vos petites notes. Je ne puis concevoir comment le mot de *dernière fille* a pu échapper, puisque je dis précisément le contraire, pag. 49, tome II. Je crois que vous n'avez pas cette page 49. Je vous supplie d'ôter seulement ce mot de *dernière*, en attendant que je mette un carton. Figurez-vous qu'on imprime à huit lieues de moi, et qu'il se glisse bien des fautes. M. de *Caumartin* (j'entends le vieux conseiller d'Etat) m'assura que le roi avait assisté deux fois au conseil des parties. C'est une anecdote qu'il faudrait approfondir, et dont vous êtes à portée de vous instruire.

Croyez-vous qu'il faille absolument ôter de ce char le duc de Bretagne ? J'en suis fâché, cela était touchant ; cependant, il faudra bien s'y résoudre. Je n'écrirai point, cet ordinaire, à ma nièce, j'ai un peu de fièvre, et je n'écris qu'avec peine. Je vous prie de lui dire qu'elle ne montre qu'à peu de personnes les feuilles imprimées que je lui ai envoyées, mais que sur-tout elle raye ce mot de *dernière*.

Je suis persuadé qu'elle réussira dans la conspiration de Rome comme dans celle de la Mecque. Tout le monde dit que *Dubois* est devenu un grand acteur; voilà une bonne aubaine pour notre Rome, que je recommande toujours à vos soins paternels. 1751.

Je vous supplierai d'examiner un peu scrupuleusement le premier tome de *Louis XIV*, que vous aurez probablement bientôt. Je mettrai ici tant de carrosses qu'on voudra; vous savez que je ne plains pas ma peine, et que j'aime à me corriger.

Adieu, mon cher ange; dites bien à madame *Denis* combien elle est adorable. J'ai été tenté de partir sur la jument *Borak* de *Mahomet*, pour venir l'embrasser; mais je n'ai pas assez de santé pour voyager à présent. Je suis tout malingre et *dulces moriens reminiscitur Argos*. Adieu; mes respects aux anges; vous êtes mon argos.

LETTRE XCV.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 29 octobre.

Vous êtes de mon avis; cela me fait croire que j'ai raison; sans cela je n'en croirais rien. Nous nous sommes entendus de bien loin. Je me conseillais tout ce que vous me conseillez; mais vraiment, je dois plus que jamais admirer votre savoir-faire: vous triomphez des cabales et même des dévots; vous faites jouer la religion mahométane. Il n'appartenait assurément qu'aux musulmans de se plaindre; car j'ai fait *Mahomet* un

peu plus méchant qu'il n'était; auſſi milord
1751. *Maréchal* me mande-t-il que ſa jeune turque, qu'il a menée à *Mahomet*, a été très-ſcandaliſée. Elle prétend que je lui avais dit beaucoup de bien de ſon prophète à Berlin; cela peut être; il faut être poli. Comment ne pas louer *Mahomet* devant les femmes, qui ſont notre récompenſe dans ſon paradis?

Je me flatte que vous vous donnerez bien de garde de paſſer ſitôt de la Mecque à Rome. Laiſſons dormir quelque temps *Cicéron*, et prions DIEU qu'il n'endorme point ſon monde.

Ma chère plénipotentiaire, j'ai bien peur que mes lettres ne paſſent pas long-temps par milord *Tirconel*. Il s'eſt aviſé de ſe rompre un gros vaiſſeau dans la poitrine. C'eſt la plus large et la plus forte poitrine du monde; mais l'ennemi eſt dans la place, et il y a tout à craindre.

Je rêve toujours à l'*écorce d'orange*; je tâche de n'en rien croire, mais j'ai peur d'être comme les cocus, qui s'efforcent à penſer que leurs femmes ſont très-fidelles. Les pauvres gens ſentent au fond de leur cœur quelque choſe qui les avertit de leur déſaſtre.

Ce dont je ſuis très-sûr, c'eſt que mon gracieux maître m'a honoré d'un bon coup de dent, dans les mémoires qu'il a faits de ſon règne depuis 1740. Il y a, dans ſes poéſies, quelques épigrammes contre l'empereur et contre le roi de Pologne. A la bonne heure; qu'un roi faſſe des épigrammes contre des cela peut même aller juſqu'aux miniſtres; devrait pas grêler ſur le perſil.

Figurez-vous

Figurez-vous que sa Majesté, dans ses goguettes, affublé son secrétaire *Darget* d'un bon nombre de traits dont le secrétaire est très-scandalisé. Il lui fait jouer un plaisant rôle dans son poëme du Palladion, et le poëme est imprimé. Il y en a, à la vérité, peu d'exemplaires. 1751.

Que voulez-vous que je vous dise? Il faut me consoler, s'il est vrai que les grands aiment les petits dont il se moquent; mais aussi, s'ils s'en moquent et ne les aiment point, que faire? Se moquer d'eux à son tour tout doucement, et les quitter de même. Il me faudra un peu de temps pour retirer les fonds que j'avais fait venir dans ce pays-ci. Ce temps sera consacré à la patience et au travail; le reste de ma vie doit vous l'être.

Je suis très-aise du retour de frère *Isaac d'Argens*. Il a d'abord été un peu ébouriffé, mais il s'est remis au ton de l'orchestre. Je l'ai rapatrié avec *Algarotti*. Nous vivons comme frères; ils viennent dans ma chambre dont je ne sors guère, de-là nous allons souper chez le roi, et quelquefois assez gaiement. Celui qui tombait du haut d'un clocher, et qui se trouvant fort mollement dans l'air, disait: *Bon, pourvu que cela dure*, me ressemblait assez.

Bonsoir, ma très-chère plénipotentiaire; j'ai grande envie de tomber à Paris dans ma maison.

1751.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, 13 novembre.

MON cher ange, j'ai pour principe qu'il faut croire ſes amis. Vous ne me paraiſſez pas tout à fait du parti d'*Aurélie* ; elle vous a paru faible, et, dans le fond, vous ne ſeriez pas fâché qu'elle eût le nez un peu plus à la romaine ; pour moi j'avais du penchant à la faire douce et tendre. Si j'étais peintre, je peindrais *Catilina* les yeux égarés et l'air terrible, *Cicéron* feſant de grands geſtes, *Caton* menaçant, *Céſar* ſe moquant d'eux, et *Aurélie* craintive et éplorée ; mais on veut au théâtre de Paris, dans le royaume des femmes, que les femmes ſoient plus importantes. J'avais oublié cette loi de votre nation ſi contraire à la loi ſalique. Il n'eſt pas étonnant que je ſois devenu ſi peu galant dans le couvent de frère *Philippe* où il n'y a point d'oies ; mais enfin j'ai cédé : la pluralité l'a emporté. J'ai repeint la femme de *Catilina*, et je lui ai donné des traits un peu plus mâles. Enfin, j'ai refait trois actes. Les deux premiers ſur-tout ſont entièrement différens. *Algarotti* prétend que cela eſt beaucoup mieux ; vous en jugerez ; pour moi je ſuis juſqu'à préſent de ſon avis. Il y a près de quinze jours que ces trois premiers actes ſont partis eſcortés d'un quatrième. J'ai fait tout ce que j'ai pu ; mes maladies ne m'ont point découragé ; les contradictions ne m'ont point rebuté. J'ai imaginé qu'il fallait que *Catilina*

aimât ſa femme; il ne l'aime, à la vérité, qu'en *Catilina*, mais s'il ne la regardait que comme une perſonne indifférente dont il ſe ſert pour cacher des armes dans ſa cave, cette femme ſerait trop peu de choſe. Un perſonnage n'intéreſſe guère que quand un autre perſonnage s'intéreſſe à lui, à moins qu'il n'ait une violente paſſion; et ce n'eſt pas ici le cas des paſſions violentes. Enfin, vous verrez la façon dont j'ai remanié tout cela. Un Siècle à finir, une édition nouvelle de toutes mes rêveries que je réforme d'un bout à l'autre, et Rome ſauvée par-deſſus: en voilà beaucoup pour un malade. Je vous prie d'encourager madame *Denis* à donner Rome ſauvée. Je ne puis en refuſer l'impreſſion à mon libraire qui fait ma nouvelle édition, et à qui je l'ai promiſe; c'eſt une parole à laquelle, je ne peux manquer. 1751.

J'ai envoyé auſſi l'ancienne Adélaïde pour laquelle vous vous ſentirez un peu de faible; mais gardez-vous bien de la préférer à Rome. Croyez fermement, malgré le ton doucereux de notre théâtre, qu'une ſcène de Céſar et de Catilina vaut mieux que toute Adélaïde. Je ne ſais pas trop ce que madame *Denis* a été faire à Fontainebleau avant qu'on donne Rome ſauvée; c'eſt après le ſuccès (ſuppoſé que nous en ayons) qu'il fallait aller là. Je crains un peu cette entrevue pour le moment préſent. On croit le Catilina de *Crébillon* un chef-d'œuvre; il n'y a que le ſuccès d'un bon ouvrage et le temps qui puiſſent détromper.

1751. On dit que l'abbé de *Bernis* va être ambaſſadeur à Veniſe. Je plains le procurateur de Saint-Marc, s'il a une jolie femme.

Adieu, mes chers anges; je baiſe toujours le petit bout de vos ailes. Aviez-vous entendu parler d'un médecin, nommé *la Métrie*, brave athée, gourmand célèbre, ennemi des médecins, jeune, vigoureux, brillant, regorgeant de ſanté? Il va ſecourir milord *Tirconel* qui ſe mourait; notre irlandais lui fait manger tout un pâté de faiſan, et le malade tue ſon médecin. *Aſtruc* en rira, s'il peut rire.

LETTRE XCVII.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 13 novembre.

Ce *la Métrie*, cet homme machine, ce jeune médecin, cette vigoureuſe ſanté, cette folle imagination, tout cela vient de mourir pour avoir mangé, par vanité, tout un pâté de faiſan aux truffes. Voilà, mon héros, une de nos farces achevée. *La Métrie* eſt mort préciſément de la même maladie dont le roi réchappa ſi heureuſement en 1744. Il laiſſe à Berlin une maîtreſſe éplorée, qui malheureuſement n'eſt pas jolie, et à Paris des enfans qui meurent de faim. Il a prié milord *Tirconel*, par ſon teſtament, de le faire enterrer dans ſon jardin.

Vous avez peut-être reçu, Monſeigneur, une grande ennuyeuſe lettre de moi, où j'avais l'honneur de vous parler de ce pauvre diable. Je vous

importunais encore d'une certaine terre d'Aſſay, qui eſt dans votre cenſive, et pour laquelle il y a un procès que vous pourriez, dit-on, avoir la bonté de terminer un jour par un doux accord. Ma nièce veut qu'on vende cette terre. Hélas! très-volontiers. Vous êtes mon ſeigneur ſuzerain, et vous ferez de moi tout ce que vous voudrez. Elle prétend auſſi que vous ne voulez pas qu'*Aurélie* ſoit traitée en petite fille, et que *Catilina* et *Cétbégus* la renvoient faire de la tapiſſerie au premier acte. Vous la voulez plus néceſſaire, plus réſolue, plus reſpectée dans la maiſon. Je ſuis entierement de votre avis. Le trois premiers actes ſont abſolument changés et envoyés. Je ne veux pas en avoir le démenti. Ce petit triomphe, ſi c'en eſt un, ſera amuſant. Nous vous fournirons d'autres batelages pour votre année. 1751.

En attendant, je vous prie, à vos heures perdues, de parcourir ce que ma nièce doit avoir l'honneur de vous confier du Siècle de *Louis XIV*. J'aurais bien voulu en raiſonner avec vous à Richelieu, mais on ne peut pas être par-tout. Il y a plus d'un ciel dans ce monde. Celui de Potſdam me plaît toujours beaucoup, ſans me faire oublier le vôtre. La ſociété eſt douce et délicieuſe. Ma machine va fort mal, mais mon ame va bien, elle eſt tranquille; et cette ame eſt toute à vous. Je ſerais bien fâché qu'elle quittât mon corps ſans vous avoir fait ſa cour. De près ou de loin, ſain ou malade, philoſophe ou faible, je vous ſuis bien tendrement dévoué juſqu'au dernier moment de ma drôle de vie.

1751. Adieu, Monseigneur; daignez m'aimer toujours un peu, et vous souvenir un peu de votre ancien serviteur dans le chien de tourbillon où vous êtes. Jouissez, digérez tout le plus long-temps qu'il est possible, et goûtez ce songe de la vie.

LETTRE XCVIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 14 novembre.

PROTECTRICE de l'Alcoran, nous sommes tous ici malades. Milord *Tirconel* empire, le comte de *Rothembourg* se meurt, *Darget* se plaint à DIEU et aux dames du col de sa veffie; pour le major *Chasot*, qui a dû vous rendre une lettre, il s'était emmailloté la tête et avait feint une grosse maladie pour avoir permission d'aller à Paris. Il se porte bien celui-là, et si bien qu'il ne reviendra plus. Il avait pris son parti depuis long-temps; mais notre fou de *la Métrie* n'a point fait semblant; il vient de prendre le parti de mourir. Notre médecin est crevé à la fleur de son âge, brillant, frais, alerte, respirant la santé et la joie, et se flattant d'enterrer tous ses malades et tous les médecins; une indigestion l'a emporté.

Je ne reviens point de mon étonnement. Milord *Tirconel* envoie prier *la Métrie* de venir le voir pour le guérir ou pour l'amuser. Le roi a bien de la peine à lâcher son lecteur qui le fait rire, et avec qui il joue. *La Métrie* part, arrive chez son malade dans le temps que madame *Tirconel* se met à table, il mange et boit, et parle, et

it plus que tous les convives ; quand il en a
u'qu'au menton, on apporte un pâté d'aigle 1751.
éguiſé en faiſan, qu'on avait envoyé du Nord,
ien farci de mauvais lard, de hachis de porc
t de gingembre ; mon homme mange tout le pâté,
t meurt le lendemain chez milord *Tirconel*,
aſſiſté de deux médecins dont il s'était moqué.
Voilà une grande époque dans l'hiſtoire des
gourmands.

Il y a actuellement une grande diſpute pour ſavoir s'il eſt mort en chrétien ou en médecin. Le fait eſt qu'il pria le comte de *Tirconel* de le faire enterrer dans ſon jardin. Les bienſéances n'ont pas permis qu'on eût égard à ſon teſtament. Son corps, enflé et gros comme un tonneau, a été porté, bon gré mal gré, dans l'égliſe catholique où il eſt tout étonné d'être. Ma chère enfant, les chênes tombent, et les roſeaux demeurent. Le roi a fait pour moi une ode pour m'exhorter à vieillir et à mourir. J'ai bien corrigé ſon ode, et je ne m'en porte pas mieux. Il me traite vraiment de divin, comme le peintre *Pène*. Nous ſavons ce que ces mots-là ſignifient. Cette lettre vous ſera rendue par le tartare païen de milord *Maréchal*, qu'il a dépêché ici. Dieu conduiſe ce bon calmouc au plus vîte.

1751.

LETTRE XCIX.

A M. LE DUC D'UZÈS.

A Potsdam, 4 décembre.

C'EST par un heureux hasard, monsieur le Duc, que je reçus, il y a quinze jours, votre lettre du 2 octobre par la voie de Genève. Il y avait longtemps que deux génevois qui s'étaient mis en tête d'entrer au service du roi de Prusse, m'envoyaient régulièrement de si gros paquets de vers et de prose, qui coûtaient un louis de port et qui ne valaient pas un denier, qu'enfin j'avais pris le parti de faire dire au bureau des postes de Berlin que je ne prendrais aucun paquet qui me serait adressé de Genève. Je fus averti, le 15 novembre, qu'il y en avait un d'arrivé avec un beau manteau ducal; ce magnifique symbole d'une dignité peu républicaine me fit douter que ce n'était pas de la marchandise génevoise qu'on m'adressait. J'envoyai retirer le paquet, et j'en fus bien récompensé en lisant les réflexions pleines de profondeur et de justesse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'y aurais répondu sur le champ, mais il y a quinze jours que je suis au lit, et je ne peux pas encore écrire. Ainsi vous permettrez que je dicte tout ce que l'estime la plus juste et le plaisir de trouver en vous un philosophe peut inspirer à un pauvre malade.

Il paraît, monsieur le Duc, que vous connaissez très-bien les hommes et les livres, et les affaires de ce monde. Vous faites l'histoire de la cour

Elle parle dans ce goût; elle est tendre, mais elle est ferme; elle s'anime par degrés; elle aime, nais en femme vertueuse; et on sent que dans le ond elle impose un peu à *Catilina*, tout impioyable qu'il est. J'ai tâché de ne mettre, dans l'amour de *Catilina* pour elle, que ce respect secret qu'une vertu douce et ferme arrache des cœurs le plus corrompus; et quoique *Catilina* aime en maître, on voit qu'il tremblerait devant cette femme aimable et généreuse, s'il pouvait trembler. Ces nuances-là étaient délicates à saisir. Je ne sais si je les ai bien exprimées, mais je sais qu'il sera difficile à une actrice quelconque de les rendre. Ne me faites point de procès, mon cher ange, sur ce que *Cicéron* dit à *Catilina*. 1751.

Je te protégerai si tu n'es point coupable,
Fuis Rome si tu l'es. . . . . .

C'est précisément ce que *Cicéron* a dit de son vivant; ce sont des mots consacrés, et assurément ils sont bien raisonnables.

Quel est l'homme qui prononcera: *Eh bien! ferme, Caton*, comme on prononcerait: *Allons, ferme, Caton?* On peut aisément prévenir le ridicule où un acteur pourrait tomber en récitant ce vers. Mais n'aurons-nous point de plus grand embarras; n'y a-t-il pas bien des tracasseries à la comédie? il me semble qu'à présent tout est cabale chez vous autres, de tous les côtés.

Je ne voudrais me trouver en concurrence avec personne; je ne voudrais point combattre pour donner Catilina: je voudrais plutôt être désiré

et mes maladies de l'autre, m'ont retenu, et je
1751. me suis partagé entre mon héros et mon apothicaire. Si vous vouliez ajouter à la félicité de mon ame, et diminuer les souffrances de mon corps, envoyez-moi les ouvrages dont vous me parlez. Je garderai le secret le plus inviolable. Je ne les montrerai au roi qu'en cas que vous me l'ordonniez, et je vous dirai ce que je croirai la vérité. Ayez la bonté de recommander d'adresser les paquets par Nuremberg et par les chariots de poste, comme on envoie les marchandises; car les gros paquets de lettres qui sont portés par les courriers, sont toujours ouverts dans trois ou quatre bureaux de l'Empire. Chaque prince se donne ce petit plaisir; ces messieurs-là sont fort curieux.

Pardonnez, monsieur le Duc, à un pauvre malade, et recevez les respects, etc.

LETTRE C.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

14 décembre.

Mon cher ami, le nez à la romaine doit être alonge de quelques lignes, car notre *Aurélie* ne dit plus:

Ne suis-je qu'une esclave au silence réduite,
Par un maître absolu dans le piége conduite?

Ni

Une esclave trop tendre, encor trop peu soumise.

mais elle dit:

J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée;
S'ils étaient généreux tu m'aurais consultée.

lois que je lui ai adreſſé auſſi un gros paquet, avec une longue lettre. La malédiction eſt ſur tout ce que j'envoie à Paris. Vous me direz qu'en éſertant j'ai mérité cette malédiction ; mais, mon cher ange, en reſtant n'étais-je pas expoſé à une ſuite éternelle de tribulations? Après avoir été perſécuté trente ans, devais-je expirer ſous la haine implacable de ceux que l'envie armait contre moi? Il faut que les bleſſures aient été bien profondes, puiſque j'ai été forcé de m'arracher à des amis tels que vous, qui feſaient ma conſolation et mon ſecours. Comptez que, quand je penſe à tout cela (et j'y penſe ſouvent), je ſuis partagé entre l'horreur et la tendreſſe. Je vais écrire à M. le comte de *Choiſeul*, et lui envoyer des Siècles. Je ne peux prendre la voie de la poſte, cela eſt impraticable à Berlin. Plût à Dieu que ma nièce eût rattrapé ceux qu'elle a donnés ou qu'on lui a pris! *Louis XIV*, et *Catilina* me coûtent bien des tourmens; mais à Paris ils m'auraient fait mourir. 1751.

Mille tendres reſpects à tous les anges. Vous ne me parlez point de la ſanté de madame d'*Argental*. Je vous embraſſe bien tendrement.

1751.

LETTRE CI.

AU MEME.

Décembre

Vous voyez ce qu'il me coûte pour trouver grâce devant vous! J'ai déjà envoyé à madame *Denis* trois feuilles du Siècle de *Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réuſſiſſent auprès d'un certain homme de beaucoup d'eſprit, à qui j'ai grande envie de plaire. *Louis XIV* eſt ſa bête, et il me ſemble que j'en ai fait un bien grand homme dans l'adminiſtration intérieure de ſon Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puiſſe m'accuſer d'avoir élevé le ſiècle paſſé aux dépens du ſiècle préſent; mais enfin, quiconque écrit, et ſurtout ſur des matières ſi délicates, a tout à craindre. Vous ſavez qu'on s'aviſa de ſaiſir le premier chapitre de cette hiſtoire, quand je le donnai pour eſſayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de perſécution ſi injuſte et ſi ridicule; c'eſt aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'oſe le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reſte. J'ai réfléchi trop tard ſur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parce qu'il eſt le ſeul qui ait donné à ſa patrie un poëme épique, et qu'il a réuſſi dans d'autres ouvrages qui ont plu a cette même patrie; et cette lâche envie ne ſe borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférens. Le Français eſt de tous les peuples celui qui ſe plaît le plus à braſer ceux qui le ſervent, en quelque genre ce puiſſe être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais resté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait mourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vîte. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien ; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre Rome sauvée et contre l'histoire du siècle. J'enverrai incessamment à madame *Denis* le premier tome tout entier ; je vous donnerai encore *Adélaïde* toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang, connu. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien *Charles VII* et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquens hommages ; j'aurais moins travaillé à Paris. 1751.

Adieu ; je vous recommande Rome et mon Siècle. Votre amitié, votre zèle et mon éloignement font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de *Richelieu* dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce cet ordinaire ; la poste va partir ; montrez lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise, mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse

1751.

LETTRE CI.

AU MEME.

Décembre

Vous voyez ce qu'il me coûte pour trouver grâce devant vous! J'ai déjà envoyé à madame *Denis* trois feuilles du Siècle de *Louis XIV*. Je ne crois pas qu'elles réuſſiſſent auprès d'un certain homme de beaucoup d'eſprit, à qui j'ai grande envie de plaire. *Louis XIV* eſt ſa bête, et il me ſemble que j'en ai fait un bien grand homme dans l'adminiſtration intérieure de ſon Etat. Je ne crois pas d'ailleurs qu'on puiſſe m'accuſer d'avoir élevé le ſiècle paſſé aux dépens du ſiècle préſent; mais enfin, quiconque écrit, et ſurtout ſur des matières ſi délicates, a tout à craindre. Vous ſavez qu'on s'aviſa de ſaiſir le premier chapitre de cette hiſtoire, quand je le donnai pour eſſayer le goût du public. Il n'y a peut-être jamais eu de perſécution ſi injuſte et ſi ridicule; c'eſt aujourd'hui ce même chapitre qui a donné, j'oſe le dire, à toute l'Europe l'envie de voir le reſte. J'ai réfléchi trop tard ſur l'acharnement de l'envie qui voudrait exterminer un citoyen, parce qu'il eſt le ſeul qui ait donné à ſa patrie un poëme épique, et qu'il a réuſſi dans d'autres ouvrages qui ont plu a cette même patrie; et cette lâche envie ne ſe borne pas aux gens de lettres, elle s'étend aux plus indifférens. Le Français eſt de tous les peuples celui qui ſe plaît le plus à écraſer ceux qui le ſervent, en quelque genre de ce puiſſe être.

Vous savez tout ce que j'ai essuyé. Si j'étais 1751.
esté plus long-temps à Paris, on m'y aurait fait nourir de chagrin. Certainement il n'y avait pour moi d'autre parti à prendre que de m'enfuir au plus vîte. Ce parti est cruel pour un cœur aussi sensible à l'amitié que le mien ; mais comptez que j'ai bien fait de le prendre. Dieu veuille que les cabales ne subsistent plus, et qu'elles ne se déchaînent pas contre Rome sauvée et contre l'histoire du siècle. J'enverrai incessamment à madame *Denis* le premier tome tout entier ; je vous donnerai encore *Adélaïde* toute refondue ; il n'était pas praticable de faire un parricide d'un prince du sang, connu. *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* J'ai transporté la scène dans des temps plus reculés, qui laissent un champ plus libre à l'invention. La peinture des maires du palais, et des Maures qui ravageaient alors la France, vaudra bien *Charles VII* et les Anglais. Du moins, mon cher ami, je répare autant que je peux mon absence par de fréquens hommages ; j'aurais moins travaillé à Paris.

Adieu ; je vous recommande Rome et mon Siècle. Votre amitié, votre zèle et mon éloignement font beaucoup. Je me flatte que vous engagerez fortement M. de *Richelieu* dans votre parti. Je n'ai plus le temps d'écrire à ma nièce cet ordinaire ; la poste va partir ; montrez-lui ma lettre, qui est pour elle comme pour vous. Ma santé est bien mauvaise, mais je travaillerai jusqu'au dernier moment à mériter votre amitié et votre suffrage. Je me recommande aux bontés de toute votre société. Je prie ma nièce de me faire réponse

sur tous les petits articles qu'elle a peut-être
1751. oubliés en faveur de Rome et de la Mecque qui l'occupent. Adieu; comptez que vous n'avez jamais été aimé si tendrement à Paris que vous l'êtes à trois cents lieues.

LETTRE CII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 24 décembre.

Je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des courriers extraordinaires, et pour cause. Celui-ci vous remettra six exemplaires complets du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main. Point de privilége, s'il vous plaît; on se moquerait de moi. Un privilége n'est qu'une permission de flatter, scellée en cire jaune. Il ne faudrait qu'un privilége et une approbation pour décrier mon ouvrage. Je n'ai fait ma cour qu'à la vérité, je ne dédie le livre qu'à elle. L'approbation qu'il me faut est celle des honnêtes gens et des lecteurs désintéressés.

J'aurais voulu demander à *la Métrie*, à l'article de la mort, des nouvelles de *l'écorce d'orange*. Cette belle ame, sur le point de paraître devant DIEU, n'aurait pu mentir. Il y a grande apparence qu'il avait dit vrai. C'était le plus fou des hommes, mais c'était le plus ingénu. Le roi s'est fait informer très-exactement de la manière dont il était mort; s'il avait passé par toutes les formes catholiques; s'il y avait eu quelque édification; enfin, il a été bien éclairci que ce gourmand était

mort

mort en philosophe. *J'en suis bien aise*, nous a dit le roi, *pour le repos de son ame*; nous nous sommes mis à rire, en lui aussi. 1751.

Il me disait hier devant d'*Argens* qu'il m'aurait donné une province pour m'avoir auprès de lui. cela ne ressemble pas à *l'écorce d'orange*. Apparemment qu'il n'a pas promis de province au chevalier de *Chasot*. Je suis très-sûr qu'il ne reviendra point. Il est fort mécontent, et il a d'ailleurs des affaires plus agréables. Laissez-moi arranger les miennes. Est-il possible qu'on crie toujours contre moi dans Paris, et qu'on me prenne pour un déserteur qui est allé servir en Prusse. Je vous répète que cette clef de chambellan que je ne porte presque jamais, n'est qu'un bénéfice simple; que je n'ai point fait de serment; que ma croix est un joujou, auquel je préfère mon écritoire; en un mot, je ne suis point naturalisé vandale, et j'ose croire que ceux que liront l'histoire de *Louis XIV* verront bien que je suis français. Cela est étrange, qu'on ne puisse avoir un titre inutile chez un roi de Prusse, qui aime les belles-lettres sans soulever nos compatriotes! Je désire plus mon retour que ceux qui me condamnent de m'être en allé, et vous savez que ce ne sera pas pour eux que je reviendrai. Le meunier, l'âne et son fils n'ont pas essuyé plus de contradictions que moi.

On voit de loin les objets bien autrement qu'ils ne sont. Je reçois des lettres de moines qui veulent quitter leur couvent pour venir auprès du roi de Prusse, parce qu'ils ont fait quatre vers

français. Des gens que je n'ai jamais connus
1751. m'écrivent : *comme vous êtes l'ami du roi d Pruſſe, je vous prie de faire ma fortune.* U autre m'envoie un paquet de rêveries, il m mande qu'il a trouvé la pierre philoſophale, e qu'il ne veut dire ſon ſecret qu'au roi. Je lu renvoie ſon paquet, et je lui mande que c'eſt l roi qui a la pierre philoſophale. D autres, qu vivaient avec moi dans la plus parfaite indi férence, me reprochent tendrement d'avoir quitt mes amis. Ma chère enfant, il n'y a que vo lettres qui me plaiſent et qui me conſolent elles ſont le charme de ma vie.

LETTRE CIII.

A M. DARGET.

A Berlin, décembre.

Mon cher ami, j'ai tenté toutes les voies poſſi bles, pour racheter à prix d'argent, la quatrièm perſécution que j'eſſuie depuis que je ſuis ici. On empêché *Hirsbel* de s'accommoder dans le temp que j'avais en main de quoi le faire mettre e priſon. Enfin je me ſuis adreſſé à la juſtice, e la juſtice qui ne connaît rien aux intrigues e aux tracaſſeries, l'a fait arrêter. Un homm conſidérable m'a dit ce matin : *Je vous plain fort, on voudrait que vous fuſſiez hors d'ici voilà la ſource de tout.*

Mon cher ami, je vous réponds que toutes le friponneries ſeront reconnues ; que toute juſtic ſera accomplie. Vous êtes ma conſolation. Voulez

vous manger avec moi aujourd'hui du rôt du roi, et me rendre le petit griffonnage que je vous donnai avant hier? Bonjour. Quand le petit *Vigne* commencera-t-il? 1751

LETTRE CIV.

AU MEME.

Mon chien de procès n'étant point encore fini, et l'ancien testament me persécutant toujours, je ne sais que vous mander, mon cher ami. Ma maladie augmente, j'ai besoin d'un peu de courage. Car, en vérité, si vous songez, qu'après avoir suscité contre moi un *d'Arnaud*, après avoir corrompu mon secrétaire, et après m'avoir exposé par-là aux suites les plus funestes, après m'avoir attaqué auprès du roi jusqu'à entrer dans les détails les plus bas, on me poursuit encore; si vous songez à toutes les mauvaises nouvelles que j'ai reçues à la fois de chez moi; si vous ajoutez à tout cela une maladie affreuse et la privation de la vue de sa Majesté; vous m'avouerez qu'il me faudrait quelque fermeté. Je n'ai plus le bonheur de lire de beaux vers, de voir et d'entendre le seul homme sur la terre pour qui j'ai pu quitter ma patrie. Je me console en travaillant à l'histoire du Siècle de *Louis XIV*, dans les heures où mes maux me laissent quelque relâche. Je suis continuellement dans la chambre que sa Majesté a daigné m'accorder, pénétré de ses bontés, attendant la fin de ses rigueurs. Le roi ne sait pas tout ce que j'ai essuyé; peut-il connaître tous les trous que font les taupes dans les jardins de Sans-

1751. Souci ? Bonsoir, mon très-cher ami. Ma nièce me mande que je dois trouver dans vous bien de la consolation, et elle a bien raison. On a créé pour *Moncrif* la place de secrétaire général des postes de France. *Moncrif* est plus vieux que moi. Il ne fait peut-être pas mieux des vers, mais il se porte bien. Ah, mon cher ami, la perte de la santé, à trois cents lieues de sa famille, est bien horrible ! Conservez la vôtre et goûtez le bonheur d'être auprès de votre adorable maître.

LETTRE CV.

AU MEME.

A huit heures et demie du soir, ce dimanche.

Mon cher ami, je reçois votre consolante lettre; n'en soyez point en peine, je vous garde toutes celles que vous m'avez écrites. Nous avons bu à votre santé avec MM. de *Cagnoni* et *Bodiani*, quoique je ne boive guères. Car en vérité, mon état est bien éloigné des plaisirs. Il est vrai que le juif ayant demandé à faire serment sur des points contestés, a été déclaré, par la sentence, *personnellement indigne de faire serment*, et que l'affirmation m'a été adjugée; ainsi tout est absolument pour moi dans l'arrêt, sans en excepter la moindre clause. Le juif est assez fou pour en appeler; il est bien cruellement et bien mal conseillé. J'ai écrit au roi comme je vous l'ai dit; c'était la lettre d'un malade qui n'envisageait que la vérité, mon attachement pour lui, et la mort qui finit tout. *Vale.*

LETTRE CVI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Berlin, le 8 janvier.

UNE des plus grandes obligations qu'un homme puiſſe avoir à un homme, c'eſt d'être inſtruit : j'ai donc pour vous, mon cher confrère, la plus tendre et la plus vive reconnaiſſance. Je profiterai ſur le champ de la plupart de vos remarques ; mais il *faut* d'abord que je vous en remercie. 1752.

Il y a quelques endroits ſur leſquels je pourrais faire quelques repréſentations, comme ſur le prince de *Vaudemont* ; il ne s'agit pas là du père ; mais du fils qui était dans le parti des Impériaux, et qu'on appelait alors le prince de *Commerci*.

Si vous pouvez croire ſérieuſement que le vicomte de *Turenne* changea de religion à cinquante ans par perſuaſion, vous avez aſſurément une bonne ame. Cependant ſi en faveur du préjugé, il faut adoucir ce trait, de tout mon cœur ; je ne veux point choquer d'auſſi grands ſeigneurs que les préjugés.

A l'égard du canon que *Mademoiſelle* fit tirer, l'ordre ne fut ſigné qu'après coup ; et vous reconnaiſſez bien là l'incertitude et la faibleſſe de *Gaſton*.

Je pourrais, ſi je voulais, me juſtifier du reproche que vous me faites d'avilir le grand *Condé* ; il me ſemble que rien ne ſerait plus aiſé. Si c'eſt du premier tome que vous parlez, ſa retraite à Chantilly eſt celle de *Scipion* à Literne, et de

Marlborough à Blenheim, si c'est du deuxième
1752. volume, il s'en faut bien que je dise qu'il mourut pour avoir été courtisan. Je réponds seulement à tous les historiens qui ont faussement avancé qu'il s'était opposé au mariage de son fils avec une fille de madame de *Montesquieu*. C'est vous autres, Messieurs, qui avez la tête pleine de la faiblesse qu'eut le prince de *Condé* les dernières années de sa vie: et vous croyez que j'ai dit ce que vous pensez. Mais, en vérité, je n'en dis rien, quoiqu'il fût très-permis de l'écrire. Au reste, je jetterais mon ouvrage au feu, si je croyais qu'il fût regardé comme l'ouvrage d'un homme d'esprit.

J'ai prétendu faire un grand tableau des événemens qui méritent d'être peints, et tenir continuellement les yeux du lecteur attachés sur les principaux personnages. Il faut une exposition, un nœud et un dénouement dans une histoire, comme dans une tragédie; sans quoi on n'est qu'un *Réboulet*, ou un *Limiers*, ou un *la Hode*. Il y a d'ailleurs, dans ce vaste tableau, des anecdotes intéressantes. Je hais les petits faits; assez d'autres en ont chargé leurs énormes compilations.

Je me suis piqué de mettre plus de grandes choses, dans un seul petit volume, qu'il n'y en a dans les vingt tomes de *Lamberti*. Je me suis sur-tout attaché à mettre de l'intérêt dans une histoire que tous ceux qui l'ont traitée ont trouvé, jusqu'à présent, le secret de rendre ennuyeuse. Voilà pourquoi j'ai vu des princes, qui ne lisent jamais et qui entendent médiocrement notre langue, lire ce volume avec avidité, et ne pouvoir le quitter.

Mon secret est de forcer le lecteur à se dire à lui-même : *Philippe V* sera-t-il roi ? sera-t-il chassé l'Espagne ? la Hollande sera-t-elle détruite ? *Louis XIV* succombera-t-il ? En un mot, j'ai voulu emouvoir, même dans l'histoire. Donnez de l'esprit à *Duclos* tant que vous voudrez, mais gardez-vous bien de m'en soupçonner. 1752.

Peut-être j'ai mérité davantage le reproche d'être un philosophe libre ; mais je ne crois pas qu'il me soit échappé un seul trait contre la religion : les fureurs du calvinisme, les querelles du jansénisme, les illusions mystiques du quiétisme, ne sont pas la religion. J'ai cru que c'était rendre service à l'esprit humain de rendre le fanatisme exécrable, et les disputes théologiques ridicules ; j'ai cru même que c'était servir le roi et la patrie. Quelques jansénistes pourront se plaindre : les gens sages doivent m'approuver.

La Liste raisonnée des écrivains, etc., que vous daignez approuver, serait plus ample et plus détaillée si j'avais pu travailler à Paris ; je me serais plus étendu sur tous les arts : c'était mon principal objet ; mais que puis-je à Berlin ?

Savez-vous bien que j'ai écrit de mémoire une grande partie du second volume ? mais je ne crois pas que j'en eusse dit davantage sur le gouvernement intérieur. C'est là, ce me semble, que *Louis XIV* paraît bien grand, et que je donne à la nation une supériorité dont les étrangers sont forcés de convenir.

Oserais-je vous supplier, Monsieur, de m'honorer de vos remarques sur ce second volume :

1752. ce ſerait un nouveau bienfait. Vous qui avez bâti un ſi beau palais, mettez quelques pierres à ma maiſonnette. Conſolez-moi d'être ſi loin de vous: vos bontés augmentent bien mes regrets. Jugez de la perſécution de la canaille des gens de lettres, puiſqu'ils m'ont forcé d'accepter, ailleurs que dans ma patrie, des biens et des honneurs, et qu'ils m'ont réduit à travailler pour cette patrie même, loin des vos yeux.

LETTRE CVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Berlin, ce 8 janvier.

Article par article, MON CHER ANGE.

1°. Je vois que madame *Denis*, ou n'a point reçu mes paquets, ou ne vous a pas montré, ou que vous n'avez pas lu ce nouveau premier acte où *Cicéron* dit expreſſément, en parlant de *Catilina* à *Caton*:

Je viens de lui parler, j'ai vu ſur ſon viſage;
J'ai vu dans ſes diſcours, ſon audace et ſa rage,
Et la ſombre hauteur d'un eſprit affermi,
Qui ſe laſſe de feindre, et parle en ennemi.

Non-ſeulement cela doit être dans la copie de madame *Denis*, mais je vous en ai déjà importuné dans mes dernières lettres, ou je ſuis bien trompé.

2°. Il y a auſſi au ſecond acte la correction que vous demandez.

Ce

Ce coup prématuré
Armerait le sénat qui flotte et qui s'arrête ; 1752.
L'orage au même instant doit fondre sur leur tête.

3°. Si vous voulez que *Catilina* recommande son fils à sa femme, cela se trouve dans les premières leçons :

Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.

Ce sera un peu de peine pour madame *Denis*, de rassembler tous les membres épars de ce pauvre Catilina, et d'en former un corps ; mais elle s'en donne tant d'autres pour moi ; elle met dans toutes les choses qui me regardent une activité et une intelligence si singulières, et une amitié si éclairée et si courageuse, qu'elle me rendra bien encore ce service.

Vous avez raison, mon cher ange, quand vous dites qu'il faut que *Cicéron*, au commencement du cinquième acte, instruise ce public du décret qui lui donne *par interim* la puissance de dictateur ; mais il faut qu'il le dise avec l'éloquence de *Cicéron*, et avec quelques mouvemens passionnés qui conviennent à sa situation présente. Je demande pardon à l'orateur romain et à vous, de le faire si mal parler ; mais voici tout ce que je peux faire dans l'embarras horrible où me met ce Siècle de *Louis XIV*, et dans l'épuisement des forces où mes maladies continuelles me laissent.

Allez, de tous côtés poursuivez ces pervers,
Et que, malgré César, on les charge de fers.
Sénat, du m'as remis les rênes de l'Empire ;
Je les tiens pour un jour, ce jour peut me suffire.

1752.

Je vengerai l'Etat, je vengerai la loi :
Sénat, tu seras libre, et même malgré toi.
Rome, reçois ici mes premiers sacrifices, etc.

Ma nièce aura la bonté de faire coudre to cela à l'habit de *Catilina*. Je ne crois pas qu'il ait absolument toutes les corrections ; par exem ple, il y avait deux fois dans la pièce : *Assis dan le rang des maîtres de la terre*, ou quelque choi d'approchant qui paraît se répéter.

Il faut qu'à la première scène du premier acte *Catilina* dise :

Orateur insolent qu'un vil peuple seconde,
Plébéien qui régis les souverains du monde.

Si, avec tous ces changemens, avec tout ce que j'ai pu mettre dans le rôle ingrat et ha'ard d'*Aurélie*, avec les traits dont j'ai tâché de peindre les mœurs romaines et les caractères des per sonnages, avec les peines continuelles et redou blées que j'ai prises pour faire tolérer un sujet peu fait pour les têtes françaises de nos jours, on croit que Rome sauvée peut être jouée, je ne m'y oppose pas ; mais je tremble beaucoup. Je doi tomber puisque la farce allobroge de *Crébillon* réussit. Le même vertige qui a fait avoir vingt re présentations à cet ouvrage qui déshonore la na tion dans toute l'Europe, doit faire siffler le mien Les cabales, petites et grandes, sont plus fortes et plus insensées que jamais. Enfin, je me remet cierais de m'être échappé de ce temps de déca dence et de ce séjour de folie dangereuse, la douceur de ma retraite n'était empoisonnée par votre absence, et si je ne m'étais arraché

tout ce que j'aime ; mais j'ai été long-temps traité avec bien de l'indignité, et j'ai cela furieusement sur le cœur. 1752.

Il s'eſt certainement perdu un paquet qui contenait des exemplaires du Siècle de *Louis XIV*, corrigés à la main.

Ces corrections, avec les cartons qu'il a fallu faire, tout cela prend du temps, et on n'a pas toutes ſes aiſes où je ſuis. Des ouvriers allemands ſont de terribles gens. Enfin, vous recevrez ce *Siècle*. Je ſupplie inſtamment M. de *Choiſeul*, M. de *Chauvelin*, auſſi bien que vous, mon cher ange, de m'envoyer force remarques ; on ne peut faire un bon ouvrage qu'avec le ſecours de ſes amis, et ſur-tout d'amis tels que vous.

Je ne vous envoie point ce livre, Meſſieurs, pour amuſer votre loiſir, mais pour exercer votre critique et votre amitié. Ce n'eſt point du tout un petit plaiſir que je veux vous faire, un petit devoir que je veux remplir ; c'eſt un très grand ſervice que je vous demande. Préparez-vous d'ailleurs à l'horrible combat qui va ſe donner pour Rome. Il y a une conſpiration contre moi plus forte que celle de *Catilina* ; ſoyez mes *Cicérons*. Je ne ſais comment va la ſanté de madame d'*Argental*. Je lui préſente mes reſpects, et lui ſouhaite une meilleure ſanté que la mienne.

1752.

LETTRE CVIII.

A M. DARGET.

A Berlin.

Mon aimable ami, on me mande toujours de Paris que je ne dois compter que sur vous; on a bien raison. Ce n'est pas des ames cachées ou dures qu'il faut attendre de la consolation dans ce monde, c'est d'un cœur tendre, ouvert et vrai comme le vôtre. Je me garderai bien de détailler mon affaire à des gens qui raisonnent sèchement sur le bonheur, mais à vous qui faites celui de la société, je vous dirai que j'ai reçu une lettre de Leipsic, elle est du sieur *Homan*, fameux négociant, qui même est dans la magistrature. Le juif ajoutait à toutes ses fraudes celle de redemander cinq cents écus pour les frais au nom de ce *Homan*, outre près de deux cents que cet échappé d'Amalec m'avait extorqués pour ces prétendus frais des lettres de change. *Homan* m'a mandé qu'il n'y a eu aucuns frais, qu'il n'a jamais rien redemandé, ni au juif, ni à personne pour cette affaire. J'ai, sur le champ, remis le témoignage d'*Homan* entre les mains des juges.

Ce même *Homan* a eu la probité de renvoyer des lettres de *Hirschel*, par lesquelles il est évident que j'aurais perdu les dix mille écus de lettres de change si je ne m'étais adressé à la justice. J'apprends en même temps de Dresde que ce juif y a acheté beaucoup de billets de la Steuer. Apparemment que ceux qui les ont n'ont

pas été fâché de mettre sur mon compte l'avantage qu'ils ont eu. Il y a eu sur cela bien des 1752.
mystères d'iniquité depuis deux mois. On dit d'abord au roi que j'avais envoyé *Hirschel* à Dresde, dans le temps même que je lui fesais défense de rien acheter pour moi, et que je protestais à Paris les lettres de change que les séductions de ce misérable avaient arrachées à ma facilité.

On a depuis dicté tout au long des lettres à *Hirschel* contre moi, que ce juif a osé adresser à sa Majesté. On l'a assuré d'une protection continuelle. Le frère d'*Hirschel* est venu même menacer un des juges de cette protection; et c'est un fait dont je crois que messieurs *Heikel* et *Federsdorf* sont instruits. Ce n'est là, mon cher ami, qu'une petite partie des persécutions adroites et suivies que vous m'avez prédites, et que j'éprouve depuis quatre mois sans avoir proféré une seule plainte, et sans avoir jamais dit un seul mot qui ait pu offenser personne. Je ne m'étais transplanté que pour un grand homme qui daignait faire le bonheur de ma vie. Ses bontés ont excité tout d'un coup l'envie. Vous savez comme on s'est elevé contre l'amitié qui vous unit avec moi, et qui resserrait encore les liens qui m'attachent à ce grand homme. Après avoir renoncé à Paris pour lui, on m'a voulu apparemment envoyer mourir à Manton.

Cependant de nouveaux désastres me sont survenus, et la maladie qui me séquestre de la société m'a achevé. Je vous prie, mon cher ami, de demander pour moi une grâce au roi, c'est de

permettre que je m'établiſſe dans le Marquiſat
1752. juſqu'à la fin de mars ; j'y prendrai le petit lait que *la Métrie* et *Codénius* m'ont conſeillé, avec des anti-ſcorbutiques. J'ai déjà achevé ici toute l'hiſtoire de *Louis XIV* pour ce qui regarde les affaires générales. J'ai aſſez de matériaux pour faire au Marquiſat la partie de la religion. J'achèverai d'ailleurs d'y corriger le reſte de mes ouvrages dont on va commencer une nouvelle édition à Dreſde. Ainſi j'aurai la plus grande conſolation dans les malheurs, c'eſt le travail. J'aurai auſſi celle de vous voir, et je me flatte que vous m'apporterez quelquefois de nouvelles productions de ce génie unique pour qui j'ai quitté tout ce que j'avais de cher au monde. Je ſais que ceux qui ont voulu me perdre auprès de lui m'ont accuſé de ne pas faire aſſez de dépenſe. J'ai eu ici le plaiſir de raſſembler pour deux mille écus de quittances, ſans compter pour environ quatre mille écus de diamans et d'autres effets achetés à Berlin, quatre cents écus par mois que me coûte mon ménage à Paris et environ dix-huit mille livres de revenu que vous ſavez que j'ai abandonnés, ſans compter enfin le voyage d'Italie que le roi m'a permis quand je me ſuis donné à lui, et par lequel je vais commencer au printemps. Mon cher ami, s'il m'était permis, ſans manquer au reſpect et à la reconnaiſſance, et ſans paraître braver les générosités d'un ſi grand roi et d'un ſi grand homme ; s'il était permis, dis-je, de remettre à ſes pieds la penſion dont il m'honore, je prouverais bien à ceux qui en ont été jaloux que je ne m'attache

point à lui par intérêt, et je n'en passerais pas moins assurément le peu de jours qui me restent auprès de sa personne. Je ne connais ici que lui seul et le travail. Voilà mes dieux et vous êtes mon saint. Je souhaite que ceux qu'il a comblé de bontés lui soient aussi attachés que nous deux. Mon cher *Darget*, portez mes sentimens dans son grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous en prie, mes très-sincères complimens à M. *Federsdorf*. 1752.

LETTRE CIX.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, 18 janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme : je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit, et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain : pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous ? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas tou-

1752. jours dans les petites conférences qu'il avait avec sa Majesté. C'est-là l'étiquette des cours: on y dit du mal de son prochain aux rois, quand ce ne serait que pour les amuser. Je vois que tout le monde est courtisan. Un valet de chambre du comte de *Rothembourg* a bien assuré le roi qu'il n'était point entré de prêtres chez son maître, et que ceux qui disaient le contraire étaient des calomniateurs qui voulaient faire tort à sa mémoire.

Je me tâte pour savoir si je suis en vie: cet hiver m'est encore plus fatal que le précédent. On n'a pourtant chaud en hiver que dans les pays froids. Vos petites cheminées de Paris, où l'on se rôtit les jambes pour avoir le dos gelé, ne valent pas nos poëles. Il semble qu'on ne se doute pas en France, pendant l'été, qu'il y a quatre saisons, et que l'hiver en est une. On dit que c'est bien pis en Italie: les maisons n'y sont faites que pour respirer le frais, et quand les gelées viennent, toute la nation grelotte.

C'est une chose plaisante de voir ici les courtisans monter l'escalier avec un grand manteau doublé de peaux de loup ou de renard, et très-souvent la fourrure en dehors. Cette procession fourrée m'étonne toujours, tandis que les dames vont les bras nus, la gorge découverte, et l'amplitude bouffante du panier ouverte à tous les vents. Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes, ou qu'elles ont plus de chaleur naturelle. Moi qui en ai fort peu, je reste chez moi à mon ordinaire.

Ce qu'on vous a dit contre l'orthographe du

Siècle de *Louis XIV* ne me convertira pas. Je 1752.
ſuis toujours pour qu'on écrive comme on parle;
cette méthode ſerait bien plus facile pour les
étrangers. Comment eſt-ce qu'un palatin de
Pologne diſtinguerait *François I* ou St *François*
l'avec un Fran*çais*? ne ſe croira-t-il pas en droit
de prononcer il voyo*it*, il croyo*it*, au lieu de
lire il voya*it*, il croya*it*? Nous avons conſervé
l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on
prononce avec un *a*; pourquoi? parce qu'on pro-
nonçait durement tous ces *o* autrefois: parce que
voyo*it*, liſo*it*, rimait avec explo*it*. Nous avons
adouci la prononciation, il faut donc adoucir
auſſi l'orthographe, afin que tout ſoit d'une
même parure.

Pardon de la diſſertation. Je ſuis bien heureux
qu'on ne me faſſe que ces chicanes. Je vous
embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CX.

A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier, au ſoir.

MON cher ami, je reçois votre lettre auſſi
aimable que raiſonnable. Le juif eſt condamné
dans tous les points; et de plus, il eſt condamné
à une amende qui emporte infamie, s'il y avait
infamie pour un juif.

Mais tout cela ne me rend pas ma ſanté. Je
ſuis dans un état qui ferait pitié, même à un
juif. Je n'ai voulu qu'une retraite commode:
j'en ai beſoin, et le voiſinage me la rendra
délicieuſe. J'avoue qu'il me paraiſſait très-

1752. impertinent que je prétendisse toucher une pension du roi avec tant de bienfaits. Plus ses bontés sont grandes, moins il faut en abuser.

Il faut à présent faire priser les diamans. J'en ai perdu un de trois cents cinquante ecus, je ne sais comment. Il n'y a pas grand mal. Je gagne assez en confondant la calomnie. Je voudrais seulement que le plus grand homme du monde voulût bien perser qu'un juif, l'instrument d'une cabale, ayant trompé la justice, peut bien aussi avoir trompé son roi. Je voudrais qu'il vit combien il est absurde que j'aye envoyé cet homme à Dresde, combien il est ridicule que je lui aye promis une charge de joaillier de la couronne, etc.

Je voudrais qu'il fût combien de billets de la Steuer ce malheureux a achetés à Dresde, et vendus à Berlin.

Je voudrais qu'il fût que le 23 novembre j'allai conseiller M. de *Kirkeisen* pour savoir ce que c'était que ces effets de Dresde à moi proposés par le juif, et que le lendemain 24, je révoquai mes lettres de change. Tout cela est prouvé.

Je voudrais que le roi jugeât du rapport qu'on lui fit le 29 novembre au matin, que j'avais acheté pour quatre-vingts mille écus de billets de la Steuer.

Je voudrais qu'il daignât juger des efforts que l'envie, irritée de ses bontés pour moi, a faits pour me perdre auprès de lui.

Je voudrais enfin qu'il fût que je me suis plaint de personne, que je ne me plaindrai jamais, et que je passe le temps de ma tribulation et de ma maladie à travailler.

Mais, mon cher ami, il s'agit de nous arranger. Je veux être à portée de ce grand homme et de vous. Solitude pour solitude, je préfère le Marquiſat: neiges pour neiges, je préfere celles des environs de Potſdam. 1752.

Puiſque le roi veut abſolument que je jouiſſe de ma penſion, je renonce au projet d'être à ſes frais au Marquiſat. J'aurai aiſément tout ce qu'il me faut; et s'il permet que j'y demeure juſqu'en mai, je m'y ferai un petit établiſſement fort honnête. Si M. *Federsdorf* peut m'aider de quelque ſecours avec la permiſſion du roi, à la bonne heure.

Mon ami, l'état où eſt ma ſanté, demande abſolument le régime et la retraite. Il faut ſavoir mourir; mais il faut ſavoir conſerver ſa vie.

Ma nièce conſent à vivre avec moi dans une campagne. Si nous n'avons pas le Marquiſat, nous en chercherons une autre. Je vous écris longuement quoiqu'il me coûte d'écrire dans l'état où je ſuis, mais l'amitié eſt bavarde. Le roi eſt étonné que j'aie eu un procès avec un juif, mais n'ai-je pas tout tenté pour n'avoir point ce procès? N'ai-je pas propoſé au juif, chez M. de *Cbazot*, quatre cents écus qu'il pouvait gagner, et qu'il a perdus en s'obſtinant? N'ai-je pas conjuré le roi de faire terminer la choſe à l'amiable par Mr. de *Kirkeiſen*? N'a-t-on pas mis de l'humeur dans cette affaire? Ne m'a-t-on pas calomnié auprès du roi? Ne l'a-t-on pas aigri? Aurais-je gagné mon procès dans tous les points, ſi je n'avais eu terriblement raiſon? Le roi n'a-t-il

1752.

LETTRE CVIII.

A M. DARGET.

A Berlin.

MON aimable ami, on me mande toujours de Paris que je ne dois compter que ſur vous; on a bien raiſon. Ce n'eſt pas des ames cachées ou dures qu'il faut attendre de la conſolation dans ce monde, c'eſt d'un cœur tendre, ouvert et vrai comme le vôtre. Je me garderai bien de détailler mon affaire à des gens qui raiſonnent sèchement ſur le bonheur, mais à vous qui faites celui de la ſociété, je vous dirai que j'ai reçu une lettre de Leipſic, elle eſt du ſieur *Homan*, fameux négociant, qui même eſt dans la magiſtrature. Le juif ajoutait à toutes ſes fraudes celle de redemander cinq cents écus pour les frais au nom de ce *Homan*, outre près de deux cents que cet échappé d'Amalec m'avait extorqués pour ces prétendus frais des lettres de change. *Homan* m'a mandé qu'il n'y a eu aucuns frais, qu'il n'a jamais rien redemandé, ni au juif, ni à perſonne pour cette affaire. J'ai, ſur le champ, remis le témoignage d'*Homan* entre les mains des juges.

Ce même *Homan* a eu la probité de renvoyer des lettres de *Hirſchel*, par leſquelles il eſt évident que j'aurais perdu les dix mille écus de lettres de change ſi je ne m'étais adreſſé à la juſtice. J'apprends en même temps de Dreſde que ce juif y a acheté beaucoup de billets de la Steuer. Apparemment que ceux qui les ont n'ont

pas été fâché de mettre sur mon compte l'avantage qu'ils ont eu. Il y a eu sur cela bien des mystères d'iniquité depuis deux mois. On dit d'abord au roi que j'avais envoyé *Hirschel* à Dresde, dans le temps même que je lui fesais défense de rien acheter pour moi, et que je protestais à Paris les lettres de change que les séductions de ce misérable avaient arrachées à ma facilité. 1752.

On a depuis dicté tout au long des lettres à *Hirschel* contre moi, que ce juif a osé adresser à sa Majesté. On l'a assuré d'une protection continuelle. Le frère d'*Hirschel* est venu même menacer un des juges de cette protection; et c'est un fait dont je crois que messieurs *Heikel* et *Federsdorf* sont instruits. Ce n'est là, mon cher ami, qu'une petite partie des persécutions adroites et suivies que vous m'avez prédites, et que j'éprouve depuis quatre mois sans avoir proféré une seule plainte, et sans avoir jamais dit un seul mot qui ait pu offenser personne. Je ne m'étais transplanté que pour un grand homme qui daignait faire le bonheur de ma vie. Ses bontés ont excité tout d'un coup l'envie. Vous savez comme on s'est elevé contre l'amitié qui vous unit avec moi, et qui resserrait encore les liens qui m'attachent à ce grand homme. Après avoir renoncé à Paris pour lui, on m'a voulu apparemment envoyer mourir à Manton.

Cependant de nouveaux désastres me sont survenus, et la maladie qui me séquestre de la société m'a achevé. Je vous prie, mon cher ami, de demander pour moi une grâce au roi, c'est de

1752. permettre que je m'établiſſe dans le Marquiſat juſqu'à la fin de mars; j'y prendrai le petit lait que *la Métrie* et *Codénius* m'ont conſeillé, avec des anti-ſcorbutiques. J'ai déjà achevé ici toute l'hiſtoire de *Louis XIV* pour ce qui regarde les affaires générales. J'ai aſſez de matériaux pour faire au Marquiſat la partie de la religion. J'achèverai d'ailleurs d'y corriger le reſte de mes ouvrages dont on va commencer une nouvelle édition à Dreſde. Ainſi j'aurai la plus grande conſolation dans les malheurs, c'eſt le travail. J'aurai auſſi celle de vous voir, et je me flatte que vous m'apporterez quelquefois de nouvelles productions de ce génie unique pour qui j'ai quitté tout ce que j'avais de cher au monde. Je ſais que ceux qui ont voulu me perdre auprès de lui m'ont accuſé de ne pas faire aſſez de dépenſe. J'ai eu ici le plaiſir de raſſembler pour deux mille écus de quittances, ſans compter pour environ quatre mille écus de diamans et d'autres effets achetés à Berlin, quatre cents écus par mois que me coûte mon ménage à Paris et environ dix-huit mille livres de revenu que vous ſavez que j'ai abandonnés, ſans compter enfin le voyage d'Italie que le roi m'a permis quand je me ſuis donné à lui, et par lequel je vais commencer au printemps. Mon cher ami, s'il m'était permis, ſans manquer au reſpect et à la reconnaiſſance, et ſans paraître braver les générosités d'un ſi grand roi et d'un ſi grand homme; s'il était permis, dis-je, de remettre à ſes pieds la penſion dont il m'honore, je prouverais bien à ceux qui en ont été jaloux que je ne m'attache

point à lui par intérêt, et je n'en passerais pas moins assurément le peu de jours qui me restent auprès de sa personne. Je ne connais ici que lui seul et le travail. Voilà mes dieux et vous êtes mon saint. Je souhaite que ceux qu'il a comblé de bontés lui soient aussi attachés que nous deux. Mon cher *Darget*, portez mes sentimens dans son grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous en prie, mes très-sincères complimens à M. *Federsdorf*. 1752.

LETTRE CIX.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, 18 janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme : je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit, et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain : pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous ? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas tou-

1752.

LETTRE CVIII.

A M. DARGET.

A Berlin.

Mon aimable ami, on me mande toujours de Paris que je ne dois compter que sur vous; on a bien raison. Ce n'est pas des ames cachées ou dures qu'il faut attendre de la consolation dans ce monde, c'est d'un cœur tendre, ouvert et vrai comme le vôtre. Je me garderai bien de détailler mon affaire à des gens qui raisonnent sèchement sur le bonheur, mais à vous qui faites celui de la société, je vous dirai que j'ai reçu une lettre de Leipsic, elle est du sieur *Homan*, fameux négociant, qui même est dans la magistrature. Le juif ajoutait à toutes ses fraudes celle de redemander cinq cents écus pour les frais au nom de ce *Homan*, outre près de deux cents que cet échappé d'Amalec m'avait extorqués pour ces prétendus frais des lettres de change. *Homan* m'a mandé qu'il n'y a eu aucuns frais, qu'il n'a jamais rien redemandé, ni au juif, ni à personne pour cette affaire. J'ai, sur le champ, remis le témoignage d'*Homan* entre les mains des juges.

Ce même *Homan* a eu la probité de renvoyer des lettres de *Hirschel*, par lesquelles il est évident que j'aurais perdu les dix mille écus de lettres de change si je ne m'étais adressé à la justice. J'apprends en même temps de Dresde que ce juif y a acheté beaucoup de billets de la Steuer. Apparemment que ceux qui les ont n'ont

pas été fâché de mettre sur mon compte l'avantage qu'ils ont eu. Il y a eu sur cela bien des 1752.
mystères d'iniquité depuis deux mois. On dit d'abord au roi que j'avais envoyé *Hirschel* à Dresde, dans le temps même que je lui faisais défense de rien acheter pour moi, et que je protestais à Paris les lettres de change que les séductions de ce misérable avaient arrachées à ma facilité.

On a depuis dicté tout au long des lettres à *Hirschel* contre moi, que ce juif a osé adresser à sa Majesté. On l'a assuré d'une protection continuelle. Le frère d'*Hirschel* est venu même menacer un des juges de cette protection; et c'est un fait dont je crois que messieurs *Heikel* et *Federsdorf* sont instruits. Ce n'est là, mon cher ami, qu'une petite partie des persécutions adroites et suivies que vous m'avez prédites, et que j'éprouve depuis quatre mois sans avoir proféré une seule plainte, et sans avoir jamais dit un seul mot qui ait pu offenser personne. Je ne m'étais transplanté que pour un grand homme qui daignait faire le bonheur de ma vie. Ses bontés ont excité tout d'un coup l'envie. Vous savez comme on s'est elevé contre l'amitié qui vous unit avec moi, et qui resserrait encore les liens qui m'attachent à ce grand homme. Après avoir renoncé à Paris pour lui, on m'a voulu apparemment envoyer mourir à Manton.

Cependant de nouveaux désastres me sont survenus, et la maladie qui me séquestre de la société m'a achevé. Je vous prie, mon cher ami, de demander pour moi une grâce au roi, c'est de

1752. permettre que je m'établiſſe dans le Marquiſat juſqu'à la fin de mars; j'y prendrai le petit lait que *la Métrie* et *Codénius* m'ont conſeillé, avec des anti-ſcorbutiques. J'ai déjà achevé ici toute l'hiſtoire de *Louis XIV* pour ce qui regarde les affaires générales. J'ai aſſez de matériaux pour faire au Marquiſat la partie de la religion. J'achèverai d'ailleurs d'y corriger le reſte de mes ouvrages dont on va commencer une nouvelle édition à Dreſde. Ainſi j'aurai la plus grande conſolation dans les malheurs, c'eſt le travail. J'aurai auſſi celle de vous voir, et je me flatte que vous m'apporterez quelquefois de nouvelles productions de ce génie unique pour qui j'ai quitté tout ce que j'avais de cher au monde. Je ſais que ceux qui ont voulu me perdre auprès de lui m'ont accuſé de ne pas faire aſſez de dépenſe. J'ai eu ici le plaiſir de raſſembler pour deux mille écus de quittances, ſans compter pour environ quatre mille écus de diamans et d'autres effets achetés à Berlin, quatre cents écus par mois que me coûte mon ménage à Paris et environ dix-huit mille livres de revenu que vous ſavez que j'ai abandonnés, ſans compter enfin le voyage d'Italie que le roi m'a permis quand je me ſuis donné à lui, et par lequel je vais commencer au printemps. Mon cher ami, s'il m'était permis, ſans manquer au reſpect et à la reconnaiſſance, et ſans paraître braver les générosités d'un ſi grand roi et d'un ſi grand homme; s'il était permis, dis-je, de remettre à ſes pieds la penſion dont il m'honore, je prouverais bien à ceux qui en ont été jaloux que je ne m'attache

point à lui, par intérêt, et je n'en paſſerais pas moins aſſurément le peu de jours qui me reſtent auprès de ſa perſonne. Je ne connais ici que lui ſeul et le travail. Voilà mes dieux et vous êtes mon ſaint. Je ſouhaite que ceux qu'il a comblé de bontés lui ſoient auſſi attachés que nous deux. Mon cher *Darget*, portez mes ſentimens dans ſon grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous en prie, mes très-ſincères complimens à M. *Federſdorf*. 1752.

LETTRE CIX.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, 18 janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinſſiez faire un petit tour à Berlin avec madame ſa femme : je ne ſais ſi elle y viendra diſputer ſon douaire. Il eſt mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie eſt un ſonge, que les hommes ne ſont que des ombres paſſagères, qu'il ne faut pas compter ſur un moment. On le dit, et puis on agit, on fait des projets comme ſi on était immortel. Je ne ſuis pas sûr du lendemain : pourquoi ne ſuis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous ? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dreſde ſoit finie, et alors je retirerai ma perſonne.

Nous avons ſu, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas tou-

1752. d'un homme qui ne s'eſt expatrié que pour lui; et ſi la maladie cruelle qui me ronge ne me permet pas les ſoupers, elle me pourra permettre de le voir et de l'entendre, dans les momens où il voudra continuer à me confier les fruits de cette raiſon qu'il habille des livrées de l'imagination. Puiſqu'il eſt le *Salomon* du Nord, il eſt juſte qu'on paſſe par-deſſus les neiges pour l'aller entendre.

Je lui ai écrit une lettre comme un diſciple de la reine de Saba l'aurait écrite; car elle eſt pleine de pourquoi? Je lui demandais, comme à *Salomon*, les raiſons de la petite malignité du cœur humain qui ſe gliſſe juſques dans le ſéjour de la paix. Pour moi, mon cher enfant, je pardonne tout, j'oublie tout, et je ne ſonge qu'à ſouffrir avec patience, et à travailler avec conſtance. L'étude eſt la ſeconde des conſolations, l'amitié eſt la première. Je vous prie de dire à M. le comte de *Podewils* l'autrichien, que je ſuis très-podevilien; il y a long-temps que je lui ſuis tendrement dévoué. Adieu, mon cher ami; dites au docteur que je ſuis toujours à lui.

P. S. Je rouvre ma lettre pour vous dire ce qui s'eſt paſſé après la condamnation du juif, car il faut inſtruire ſon ami de tout. J'ai voulu tout finir généreuſement et prévenir la priſée juridique des diamans, qui prendra du temps, et qui retardera le bonheur de me jeter aux pieds du roi. M. le comte de *Rothembourg* fait tout ce que je ſacrifiais pour la paix qui eſt préférable à des diamans. J'ignore par qui le juif eſt conſeillé; mais il eſt plus abſurde que jamais. On lui a fait entendre

point à lui par intérêt, et je n'en passerais pas moins assurément le peu de jours qui me restent auprès de sa personne. Je ne connais ici que lui seul et le travail. Voilà mes dieux et vous êtes mon saint. Je souhaite que ceux qu'il a comblé de bontés lui soient aussi attachés que nous deux. Mon cher *Darget*, portez mes sentimens dans son grand cœur, et ne parlez de moi qu'à lui. Vous voyez comme je m'abandonne à vous. Faites, je vous en prie, mes très-sincères complimens à M. *Federsdorf*. 1752.

LETTRE CIX.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

A Berlin, 18 janvier.

Nous avons perdu au commencement de l'année ce comte de *Rothembourg* qui voulait que vous vinssiez faire un petit tour à Berlin avec madame sa femme : je ne sais si elle y viendra disputer son douaire. Il est mort à l'âge d'environ quarante ans. On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit, et puis on agit, on fait des projets comme si on était immortel. Je ne suis pas sûr du lendemain : pourquoi ne suis-je donc pas aujourd'hui auprès de vous ? J'aurai retiré mes fonds avant que l'édition de Dresde soit finie, et alors je retirerai ma personne.

Nous avons su, après la mort du comte de *Rothembourg*, qu'il ne nous épargnait pas tou-

1752.

LETTRE CXVII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Berlin, 1 février.

J'APPRENDS que vous avez été malade, mon cher et illustre confrère; je crains que vous ne le soyez encore. Qui connaît mieux que moi le prix de la santé? Je l'ai perdue sans ressource; mais comptez que personne au monde ne s'intéresse comme moi à la vôtre, car j'aime la France, je regrette la perte du bon goût, et je vous suis véritablement attaché. Je compte aller prendre les eaux dès que le soleil fondra un peu nos frimats; mais quelles eaux? je n'en sais rien. Si vous en preniez, les vôtres seraient les miennes.

J'ai envoyé à ma nièce deux volumes où j'ai réformé, autant que je l'ai pu, tout ce que vous avez eu la bonté de remarquer dans le Siècle de *Louis XIV*. Je vous avertis très-sérieusement que si on imprime cet ouvrage en France, corrigé selon vos vues, je vous le dédie, par la raison que si *Corneille* vivait, je lui dédierais une tragédie.

Permettez que je vous envoye deux petits morceaux que j'ajoute à ce Siècle: ils sont bien à la gloire de *Louis XIV*. Je vous supplie, quand vous les aurez lus de les envoyer à ma nièce, afin qu'elle les joigne à l'imprimé corrigé qu'elle doit avoir entre les mains.

Je vous avoue que j'ai peine à comprendre cet air d'ironie que vous me reprochez sur *Louis XIV*. Daignez relire seulement cette page imprimée, et voyez si on peut faire *Louis XIV* plus grand.

Siècle de *Louis XIV* ne me convertira pas. Je suis toujours pour qu'on écrive comme on parle; cette méthode ferait bien plus facile pour les étrangers. Comment est-ce qu'un palatin de Pologne distinguerait *François I* ou St *François* d'avec un Français? ne se croira-t-il pas en droit de prononcer il voy*oit*, il croy*oit*, au lieu de dire il voy*ait*, il croy*ait*? Nous avons conservé l'habitude barbare d'écrire avec un *o* ce qu'on prononce avec un *a*; pourquoi? parce qu'on prononçait durement tous ces o autrefois: parce que voy*oit*, lis*oit*, rimait avec exp*loit*. Nous avons adouci la prononciation, il faut donc adoucir aussi l'orthographe, afin que tout soit d'une même parure. 1752.

Pardon de la dissertation. Je suis bien heureux qu'on ne me fasse que ces chicanes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CX.

A M. DARGET.

A Berlin, 18 janvier, au soir.

Mon cher ami, je reçois votre lettre aussi aimable que raisonnable. Le juif est condamné dans tous les points; et de plus, il est condamné à une amende qui emporte infamie, s'il y avait infamie pour un juif.

Mais tout cela ne me rend pas ma santé. Je suis dans un état qui ferait pitié, même à un juif. Je n'ai voulu qu'une retraite commode: j'en ai besoin, et le voisinage me la rendra délicieuse. J'avoue qu'il me paraissait très-

1752. imprimer, sous les yeux du roi de Prusse, que son aïeul, le grand-électeur, s'abaissa inutilement devant *Louis XIV*, et lui résista aussi inutilement : il n'y aurait donc qu'en France où il ne me serait pas permis de faire paraître l'éloge de *Louis XIV* et de la France ! et cela, parce que je n'ai eu ni la bassesse ni la sottise de défigurer cet éloge par de honteuses réticences et par de lâches déguisemens. Si on pense ainsi parmi vous, ai-je eu tort de finir ailleurs ma vie ? Mais franchement, je crois que je la finirai dans un pays chaud ; car le climat où je suis, me fait autant de mal que les désagrémens attachés en France à la littérature me font de peine.

Voyez, mon cher et illustre confrère, si vous voulez avoir le courage de me servir : en ce cas, vous me procurerez un très-grand bonheur, celui de vous voir. Permettez-moi de vous prier d'assurer de mes respects M. d'*Argenson* et madame *du Deffant*. Bonsoir ; je me meurs et vous aime.

P. S. Que je vous demande pardon d'avoir dit qu'il y avait quarante à cinquante pas à nager au passage du Rhin ! il n'y en a que douze ; *Pélisson* même le dit. J'ai vu une femme qui a passé vingt fois le Rhin sur son cheval en cet endroit, pour frauder la douane de cet épouvantable fort du Tholus. Le fameux fort de Schenk, dont parle *Boileau*, est une ancienne gentilhommière qui pouvait se défendre du temps du duc d'*Albe*. Croyez-moi, encore une fois, j'aime la vérité et ma patrie ; je vous prie de le dire à M. d'*Argenson*.

LETTRE

LETTRE CXVIII. 1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Berlin, 6 février.

Mon très-cher ange, l'état où je suis ne me laisse guère de sensibilité que pour vos bontés et pour votre amitié. Ma santé est sans ressource. J'ai perdu mes dents, mes cinq sens, et le sixième s'en va au grand galop. Cette pauvre ame, qui vous aime de tout son cœur, ne tient plus à rien. Je me flatte encore, parce qu'on se flatte toujours, que j'aurai le temps d'aller prendre des eaux chaudes et des bains. Je ne veux pas perdre le fond de la boîte de *Pandore*; mais l'hiver est bien rude et sera bien long. Je doute que Rome sauvée me sauve. Je mettrai dans ma confession générale, *in articulo mortis*, que j'ai affligé mademoiselle *Gaussin*; je m'en accuse très-sérieusement devant les anges. C'est une vraie peine pour moi de lui en faire; ce n'est pas à moi de poignarder *Zaïre*. Je vous assure que si j'étais en sa présence, je n'y tiendrais pas; mais, mon cher et respectable ami, pourquoi m'a-t-on forcé de changer le rôle tendre que j'avais fait pour elle? Je suis aussi docile que les *Crébillons* sont opiniâtres. J'ai sacrifié mes idées, mon goût au sentiment des autres. Je voulais un contraste de douceur, de naïveté, d'innocence, avec la férocité de *Catilina*; il y a assez de romains dans cette pièce; je ne voulais pas l'un *Caton* en cornettes. On m'y a forcé, et M. le maréchal de *Richelieu* a été las, pour la pre-

mière fois, des femmes tendres et complaisantes.
1752. J'aimais que la femme de *Catilina* se bornât à aimer, qu'elle dit:

J'ai vécu pour vous seul, et ne suis point entrée
Dans ces divisions dont Rome est déchirée.

Il me semble que sa mort eût été plus touchante. On ne plaint guère une grosse diablesse d'héroïne qui menace, qui dit *je menace*, qui est fière, qui se mêle d'affaires, qui fait la républicaine. Il est clair que ce gros rôle d'amazone n'est pas fait pour les grâces attendrissantes de mademoiselle *Gaussin*. Je l'aurais déparée; ce serait donner des bottes et des éperons à *Vénus*. Je vous prie de lui montrer cet article de ma lettre.

A l'égard du Siècle, on me fait des chicanes révoltantes, et vous me faites des remarques judicieuses. J'ai réformé tout ce que vous avez repris. Je crois qu'en ôtant l'épitète de *petit* au concile d'Embrun, l'article peut passer. Je n'en dis ni bien ni mal, et cela est fort honnête. Voilà l'effet du népotisme. (*) Je remercie madame d'*Argental* de ses anecdotes, et sur-tout des deux filles d'honneur et de joie; mais elle parle de l'établissement que le grand *Duquêne* (dont je vous fais mon compliment d'être l'allié) voulut faire en Amérique, et il s'agit d'une colonie établie par son neveu en Afrique, près du cap de Bonne-Espérance, après la mort de l'oncle, et deux ans après la révocation de l'édit de Nantes.

Je ne sais si les exemplaires qui vous sont enfin

(*) M. d'*Argental* est neveu du cardinal de *Tencin* qui avait présidé, en 1727, l'odieux et ridicule concile d'Embrun.

parvenus, ſont corrigés ou non ; mais il y en a un entre les mains de madame *Denis*, où il y a plus de corrections que de feuillets. C'eſt celui-là qui eſt deſtiné pour l'impreſſion, en cas que le préſident *Hénault* ait, comme je l'eſpère, la vertu et le courage de dire à M. d'*Argenſon* qu'une hiſtoire n'eſt point un panégyrique, et que quand le menſonge paraît à Paris ſous les noms de *Limiers*, de *la Martinière*, de *Larrey* et de tant d'autres, la vérité peut paraître ſous le mien. 1752.

J'envoie auſſi à ma nièce une préface pour Rome, en cas que *la Noue* ne faſſe pas ſiffler cette pièce. *La Noue*, *Cicéron* ! cela eſt bien pis que de préférer mademoiſelle *Clairon* à mademoiſelle *Gauſſin*. Je vous avoue que ce ſinge me fait trembler. Quoi ! ni voix, ni viſage, ni ame, et jouer *Cicéron* ! cela ſeul ſerait capable d'augmenter mes maux ; mais je ne veux pas mourir des coups de *la Noue*. Je laiſſerai paiſiblement le parterre de Paris tourner *Cicéron* en ridicule. Nos Français ſont tout faits pour ſe moquer des grands hommes, ſur-tout quand ils paraiſſent ſous de ſi vilains maſques. Mademoiſelle *Clairon* ne fera certainement pas pleurer, et *la Noue* fera rire. Je ſuis bien aiſe d'être très-malade avant cette cataſtrophe, car on dirait que c'eſt la chute de Rome qui m'écraſe. Bonſoir, portez-vous bien. Il eſt juſte que le Catilina de *Crébillon* ſoit honoré, et le mien honni ; mais vous êtes mon public, mes chers anges.

1752.

LETTRE CXIX.

A M. DARGET.

A Berlin, samedi au soir.

VOICI, mon cher ami, ce que le médecin des eaux de Clèves m'envoie. En qualité de malade, cette affaire est de mon département; faites-en l'usage que vous voudrez. Je suis, DIEU merci, débarrassé de ma querelle avec l'ancien testament, et je suis au désespoir de l'avoir eue; mais on est homme: les affaires s'enfournent, je ne sais comment. J'ai fait une folie; mais je ne suis pas fou. Je voudrais guérir aussi vîte que j'oublie tout cela. Ma foi, il faut aussi que *Frédéric le grand* l'oublie; car je défie tous les juifs, et même leurs prophètes, d'être plus sensible que moi, à ses beaux vers et à son beau génie.

Je vous avoue que je serais bien content d'aller travailler, tous les matins, dans la bibliothéque de Sans-Souci, où il y a des livres dont je peux faire usage. Ce n'est pas l'unique objet de mes désirs, comme vous le jugez bien; et le maître me tient plus au cœur que sa bibliothéque. J'ai des chevaux; quand vous voudrez venir manger le potage du malade, nous philosopherons comme nous pourrons; et nous jouirons dans le jardin du premier rayon de soleil. Bonsoir, mon cher ami.

A propos, je prends la liberté d'écrire à *Frédéric le grand*, dans l'effusion de mon cœur; j'ai mis la lettre dans le paquet de M. de *Federsdorf*.

P. S. Je reçois votre lettre. Je suis bien inquiet pour vos yeux; voici le temps des fluxions. Je compte être votre voisin au 5 de mars, et cela me console. Me voici comme le meunier de *la Fontaine*; tout le monde me disait ici: Envoyez *f...f..* ce juif généreusement, après l'avoir confondu; je l'ai fait: et à présent on dit, pourquoi vous êtes-vous accommodé? Mon ami, j'en ai usé avec une générosité sans exemple dans l'ancien testament. *Meâ me virtute involvo.* 1752.

Le 9 février, le procès du juif, *Abraham Hirschel*, négociant à Berlin, a été jugé définitivement, par devant S. E. M. le grand-chancelier.

Abraham Hirschel a été condamné à restituer dix mille écus de lettres de change, sans répéter aucuns frais; la saisie de sa personne déclarée bonne et juste. Les diamans, par lui fournis, seront prisés à leur juste valeur intrinsèque, par des experts que les juges nommeront; et il est condamné à six écus d'amende.

LETTRE CXX.

A M. DE FORMONT.

A Berlin, 25 février.

Je suis à peu-près, Monsieur, comme madame *du Deffant*; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame *du Deffant* vous

1752.

LETTRE CXIX.

A M. DARGET.

A Berlin, samedi au soir.

VOICI, mon cher ami, ce que le médecin des eaux de Clèves m'envoie. En qualité de malade, cette affaire est de mon département; faites-en l'usage que vous voudrez. Je suis, DIEU merci, débarrassé de ma querelle avec l'ancien testament, et je suis au désespoir de l'avoir eue; mais on est homme: les affaires s'enfournent, je ne sais comment. J'ai fait une folie; mais je ne suis pas fou. Je voudrais guérir aussi vîte que j'oublie tout-cela. Ma foi, il faut aussi que *Fréderic le grand* l'oublie; car je défie tous les juifs, et même leurs prophètes, d'être plus sensible que moi, à ses beaux vers et à son beau génie.

Je vous avoue que je serais bien content d'aller travailler, tous les matins, dans la bibliothéque de Sans-Souci, où il y a des livres dont je peux faire usage. Ce n'est pas l'unique objet de mes désirs, comme vous le jugez bien; et le maître me tient plus au cœur que sa bibliothéque. J'ai des chevaux; quand vous voudrez venir manger le potage du malade, nous philosopherons comme nous pourrons; et nous jouirons dans le jardin du premier rayon de soleil. Bonsoir, mon cher ami.

A propos, je prends la liberté d'écrire à *Fréderic le grand*, dans l'effusion de mon cœur; j'ai mis la lettre dans le paquet de M. de *Federsdorf*.

P. S. Je reçois votre lettre. Je suis bien inquiet pour vos yeux; voici le temps des fluxions. Je compte être votre voisin au 5 de mars, et cela me console. Me voici comme le meunier de *la Fontaine*; tout le monde me disait ici: Envoyez *f...f..* ce juif généreusement, après l'avoir confondu; je l'ai fait: et à présent on dit, pourquoi vous êtes-vous accommodé? Mon ami, j'en ai usé avec une générosité sans exemple dans l'ancien testament. *Meâ me virtute involvo.* 1752.

Le 9 février, le procès du juif, *Abraham Hirschel*, négociant à Berlin, a été jugé définitivement, par devant S. E. M. le grand-chancelier.

Abraham Hirschel a été condamné à restituer dix mille écus de lettres de change, sans répéter aucuns frais; la saisie de sa personne déclarée bonne et juste. Les diamans, par lui fournis, seront prisés à leur juste valeur intrinsèque, par des experts que les juges nommeront; et il est condamné à dix écus d'amende.

LETTRE CXX.

A M. DE FORMONT.

A Berlin, 25 février.

Je suis à peu-près, Monsieur, comme madame *du Deffant*; je ne peux guère écrire, mais je dicte avec une grande consolation les expressions de ma reconnaissance pour votre souvenir. Comptez que vous et madame *du Deffant* vous

1752. êtes au premier rang des perſonnes que je regrette, comme de celles dont le ſuffrage m'eſt le plus précieux. Je vous aurais déjà envoyé le Siècle de *Louis XIV*, ſi je n'étais occupé à corriger quelques fautes dans leſquelles il n'eſt pas étonnant que je ſois tombé, écrivant à quatre cents lieues de Paris, et n'ayant preſque d'autres ſecours que mon porte-feuille et ma mémoire. Monſieur le *Bailli* m'eſt venu voir aujourd'hui. Vous avez là un très-aimable neveu, et qui réuſſira dans la carrière qu'il a ſagement entrepriſe. Il dit que vous avez acheté une jolie terre auprès de Rouen; j'en regretterai moins Paris, ſi vous habitez votre Normandie: mais comment pourrez-vous quitter madame *du Deffant* dans l'état où elle eſt?

J'ai vu les Mémoires ſur les mœurs du dix-huitième ſiècle. Ils ſont d'un homme qui eſt en place, et qui par là eſt ſupérieur à ſa matière. Il laiſſe faire la groſſe beſogne aux pauvres diables qui ne ſont plus en charge, et qui n'ont d'autre reſſource que celle de bien faire. Il faut que je tâche de me ſauver par la proſe, puiſqu'il ſe pourrait bien faire, à l'heure que je vous parle, que j'aye été ſifflé en vers à Paris. Il me ſemble que *Cicéron* était plus fait pour la tribune aux harangues que pour notre théâtre. *Crébillon* m'a d'ailleurs enlevé la fleur de la nouveauté. Je n'ai ni prêtre maq....., ni catin déguiſée en homme, ni ce ſtyle coulant et enchanteur qui fit réuſſir ſa pièce; je dois trembler. Je vous prie de ne pas m'en aimer moins, en cas que je ſois ſifflé. L'excommunication du parterre ne doit pas me

priver de votre communion; et quand je serais condamné par la sorbonne avec l'abbé de *Prades*, je compterais encore sur vos bontés. Adieu, Monsieur; soyez persuadé que je ne vous oublierai jamais. Présentez à madame *du Deffant* mes plus tendres respects, je vous en prie. Vous me feriez grand plaisir si vous vouliez me mander sincérement ce que vous pensez de Rome sauvée. Je vous embrasse te tout mon cœur. 1752.

LETTRE CXXI.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, 3 mars.

J'AI réchappé de tous les maux qui m'ont assiégé pendant deux mois, et milord *Tirconel* mourut hier. La mort fait de ces quiproquo-là à tout moment. Madame de *Tirconel* aura fait un cruel voyage; elle sera ruinée pour avoir tenu ici une table ouverte, et elle a perdu un mari qu'elle aimait. La jeunesse la plus brillante n'est donc rien, puisque *Madame* est morte! La sobriété ne sauve donc rien, puisque le duc d'*Orléans* est mort! Mais les hommes sont insensibles à ces exemples frappans; ils étonnent le premier moment, on se rassure bientôt, on les oublie, on reprend le train ordinaire; et celui qui a dit qu'à la cour comme à l'armée, quand on voit tomber à droite et à gauche, on crie *ferre* et on avance, n'a eu que trop raison.

Darget part demain avec sa vessie; c'était à moi de partir. Il vous donnera un des plus furieux

1752. paquets que je vous aye encore envoyés. Il emmène avec lui un excellent domeſtique français, qui m'était bien néceſſaire ; c'eſt un jeune picard qui s'eſt mis à pleurer quand il a vu que je ne partais pas. Il prétend qu'il n'y peut plus tenir, que les Pruſſiens ſe moquent de lui parce qu'il eſt petit et qu'il n'eſt que français. J'ai eu beau lui dire que le roi n'a pas ſept pieds de haut, et qu'*Alexandre* était petit ; il m'a répondu qu'*Alexandre* et le roi de Pruſſe n'étaient pas picards. Enfin, il ne me reſte plus de domeſtique de Paris.

Darget dit qu'il veut voir la première repréſentation de Rome ; je ne ſais ſi elle ſera ſauvée ou perdue. C'eſt un grand jour pour le beau monde oiſif de Paris qu'une première repréſentation : les cabales battent le tambour ; on ſe diſpute les loges ; les vàlets de chambre vont à midi remplir le théâtre. La pièce eſt jugée avant qu'on l'ait vue : femmes contre femmes, petits-maîtres contre petits-maîtres, ſociétés contre ſociétés ; les cafés ſont comblés de gens qui diſputent ; la foule eſt dans la rue en attendant qu'elle ſoit au parterre. Il y a des paris ; on joue le ſuccès de la pièce aux trois dés. Les comédiens tremblent, l'auteur auſſi. Je ſuis bien aiſe d'être loin de cette guerre civile, au coin de mon feu à Potsdam, mais toujours très-affligé de n'être plus au coin du vôtre.

LETTRE CXXII. 1752.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, 10 mars.

Mon cher et ancien ami, ce n'eſt pas l'ivreſſe paſſagère du public, ce n'eſt pas un trépignement de pieds dans le parterre qui doit faire plaiſir à un homme qui connaît ſon monde et qui a vécu; c'eſt votre approbation, c'eſt votre ſenſibilité, c'eſt votre amitié qui fait mon vrai ſuccès et mon vrai bonheur.

Je laiſſe le public faire ſa petite amende honorable et attendant qu'il me lapide à la première occaſion, et je jouis dans le fond de mon cœur de la conſolation d'avoir un ami tel que vous.

Savez-vous bien ce qui me remplit de la ſatisfaction la plus touchante et la plus pure? Ce n'eſt ni *Céſar* ni *Cicéron*, c'eſt madame *Denis*. C'eſt elle qui eſt une romaine. Quelle intrépidité et quelle patience! quelle chaleur et quelle raiſon elle a mis dans toutes les affaires dont ſa reſpectable amitié s'eſt chargée! Ses bonnes qualités doivent lui faire dans Paris une réputation plus grande et plus durable que celle de Rome ſauvée.

On ſe laſſera bien vite d'une diable de tragédie ſans amour, d'un conſul en *on*, de conjurés en *us*, d'un ſujet dans lequel le tendre *Crébillon* m'avait enlevé la fleur de la nouveauté. On peut applaudir, pendant quelques repréſentations, à quelques reſſources de l'art, à la peine que j'ai eue de ſubjuguer un terrain ingrat; mais à la fin

1752. il ne reſtera que l'aridité du ſol. Comptez qu'à Paris, point d'amour, point de premières loges et fort peu de parterre. Le ſujet de Catilina me paraît fait pour être traité devant le ſénat de Veniſe, le parlement d'Angleterre, et meſſieurs de l'univerſité. Comptez qu'on verra bientôt diſparaître à la comédie de Paris, les talons rouges et les pompons. Si le procureur-général et la grand' chambre ne viennet en premières loges, *Cicéron* aura beau crier : *O tempora, ô mores* ! on demandera Inès de Caſtro et Turcaret.

Mais c'eſt beaucoup d'avoir plu aux connaiſſeurs, aux gens ſenſés, et même aux cicéroniens. L'abbé d'*Olivet* me doit au moins un compliment en latin, et je n'en quitte pas monſieur le recteur des quatre facultés. Mon cher et ancien ami, il me ſerait bien plus doux de venir vous embraſſer en français, de ſouper avec madame *Denis* et avec vous dans ma maiſon, ou du moins de vous voir ſouper. Je demanderai aſſurément permiſſion à l'enchanteur auprès duquel je ſuis, de venir faire un petit tour dans ma patrie. Ma ſanté en a grand beſoin, mon cœur davantage.

Je prendrai le temps qu'il va voir ſes armées et ſes provinces ; et pendant qu'il courra nuit et jour pour rendre heureux des allemands, je viendrai l'être auprès de vous. Buvez à ma ſanté, conſervez-moi votre amitié, et ſoyez sûr que tous les rois de la terre et tous les châteaux enchantés ne me feraient pas oublier un ami tel que vous.

Votre lettre eſt charmante, mais je vous trouve bien modeſte de dater notre amitié de trente ans; mon cher *Cideville*, il y en a plus de quarante. 1752.

LETTRE CXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam. 11 mars.

Mon divin ange, madame d'*Argental* était donc là en grande loge? elle ſe porte donc bien? Voilà une nouvelle pour moi qui vaut bien celle du ſuccès paſſager de Rome ſauvée. Je connais mon public: l'enthouſiaſme paſſe; il n'y a que l'amitié qui reſte. Aujourd'hui on bat des mains, demain on ſe refroidit, après-demain on lapide. *Cimon* et *Miltiade* n'ont pas plus eſſuyé l'inconſtance d'Athènes que moi celle de Paris. Je reliſais hier *Oreſte*, je le trouvais beaucoup plus tragique que *Cicéron*; et cependant quelle différence dans l'accueil! Si j'avais été à Paris ce carême, on m'aurait ſifflé à la ville, on ſe ſerait moqué de moi à la cour, on aurait dénoncé le Siècle de *Louis XIV*, comme ſentant l'héréſie, téméraire et mal-ſonnant. Il aurait fallu aller ſe juſtifier dans l'antichambre du lieutenant de police. Les exempts auraient dit en me voyant paſſer: Voilà un homme qui nous appartient. Le poëte *Roi* aurait begayé à Verſailles que je ſuis un mauvais poëte et un mauvais citoyen; et *Hardion* aurait dit en grec et en latin, chez monſieur le dauphin, qu'il faut bien ſe donner de garde de me donner une

chaire au collége royal. Mon cher ange, *qui bene*
1750. *latuit, bene vixit.*

Mais ma destinée était d'être je ne sais quel homme public, coiffé de trois ou quatre petits bonnets de lauriers et d'une trentaine de couronnes d'épines. Il est doux de faire son entrée à Paris sur son âne; mais au bout de huit jours on y est fessé. Il faut qu'un ménétrier qui joue dans cet Empyrée-là ait pour lui *Jupiter* ou *Vénus*, sans quoi il passe mal son temps. Je n'envie point assurément le nectar qu'on a versé aux *Duclos* aux *Crébillon*, ni le petit verre qu'on a donné aux *Moncrif*; mais je voudrais qu'on ne me donnât pas une éponge avec du vinaigre.

Pourquoi diable arrêter le Siècle de *Louis XIV*, dans le temps qu'on imprime chez *Grangé* les Lettres juives? Il est assez bizarre que l'empereur, comme je l'ai déjà dit, me donne un privilége pour dire que *Léopold* était un poltron, et que je n'aye pas en France la permission tacite de prouver que *Louis XIV* était un grand homme. Franchement, cela est indigne. Il faut donc faire l'*histoire des mœurs du dix-huitième siècle?* (*) Est-ce qu'il ne se trouvera pas quelque bonne ame qui fera rougir les pédans de leur pédanterie, et les sots de leur sottise? est-ce qu'il n'y aura pas quelque voix qui criera: *Parate vias Domini?* Où est l'intrépide abbé *Chauvelin*? *tu dors, Brutus*! Vous ne me dites rien, mon ange, de ces deux *Chauvelin*; ils sont pourtant de l'ancienne république, ils aiment les lettres, ils aiment et disent la

(*) par M. Duclos.

vérité, ils sont courageux comme des petits lions. Lâchez-les sur les sots. 1752.

Vous m'avez bien consolé en me disant que mademoiselle *Gaussin* n'était plus fâchée contre moi. Dites-lui que cette nouvelle m'a fait plus de plaisir que le cinquième acte n'en a fait au parterre. J'aime tendrement mademoiselle *Gaussin*, malgré mes cheveux blancs et la turpitude de mon état.

Adieu, mon cher ange; je ne croyais pas tant écrire: je n'en peux plus. Mais qui eût dit que ce gros cochon de milord *Tirconel*, si frais, si fort, si vigoureux, serait à l'agonie avant moi? C'est bien pis que d'avoir des tracasseries pour son siècle. O vanité, ô fumée! Qu'est-ce que la vie? *Madame*, morte à vingt-deux ans! Adieu, mon ange; portez-vous bien, et aimez-moi, et écrivez-moi.

LETTRE CXXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 14 mars.

Mon héros, je suis fort en peine d'un gros paquet que j'eus l'honneur de vous envoyer par le courrier du cabinet, il y a environ deux mois. J'en chargeai *Bailly*, mon camarade, gentilhomme ordinaire du roi, qui a fait depuis six mois les affaires, pendant la maladie de milord *Tirconel*. Le ballot pesait environ dix livres, et contenait les volumes que vous m'aviez demandés. Il y avait une grande lettre pour vous, et un paquet pour ma nièce, que je vous suppliais d'ordonner

qu'il lui fût rendu. Pardon de la liberté grande. Vous
1752. êtes informé sans doute, Monseigneur de la mort du comte de *Tirconel*. Il était le second gourmand de ce monde, car *la Métrie* était le premier. Le médicin et le malade se sont tués, pour avoir cru que DIEU a fait l'homme pour manger et pour boire; ils pensaient encore que DIEU l'a fait pour médire. Ces deux hommes, d'ailleurs fort différens l'un de l'autre, n'épargaient pas leur prochain. Ils avaient les plus belles dents du monde, et s'en servaient quelquefois pour dauber les gens, et trop souvent pour se donner des indigestions. Pour moi, qui n'ai plus de dents, je ne suis ni gourmand, ni médisant, et je passe une vie fort douce avec votre ancien capitaine le marquis d'*Argens* et *Algarotti*. J'espère dans quelque temps avoir assez de santé pour faire le voyage de France, et jouir du bonheur de voir mon héros.

Si vous vouliez m'envoyer un petit précis en deux pages de ce que vous avez fait à Gènes de plus digne d'orner une histoire, vous me feriez grand plaisir; mais vous vous en garderez bien; vous n'en aurez ni le temps ni la volonté. Donnez-moi seulement un petit combat contre M. de *Broun*. Je n'exige pas de grands détails, les détails ennuient; il ne faut rien que d'intéressant et de piquant. Je dis hardiment qu'on vous doit en très-grande partie le gain de la bataille de Fontenoi, et j'observe une chose singulière, c'est que Fontenoi et Mêle, qui ont valu la conquête de la Flandre, sont entiérement l'ouvrage des

officiers français, sans que le général y ait eu part. Je ne prétends pas assurément diminuer la gloire du maréchal de *Saxe*, mais il me semble qu'il devait faire un peu plus de cas de la nation. Vous voyez que je suis toujours bon citoyen. On m'a ôté la place d'historiographe de France, mais on devrait me donner celle detrom pette des rois de France. J'ai sonné pour *Henri IV*, pour *Louis XIV* et pour *Louis XV*, à perdre les poumons. Si vous avez du crédit, vous devriez bien m'obtenir cette place de trompette; mais franchement, j'aimerais mieux quelque petite anecdote de Gènes, qui m'aidât à vous mettre dans votre cadre. Vous savez que ma folie est de chanter les grands hommes. J'en vois un ici tous les jours, mais celui-là va sur mes brisées. Il se mêle d'être *Achille* et *Homère*, et encore *Thucydide*. Il fait mon métier mieux que moi. Que ne se contente-t-il du sien! Si les héros se mettent à bien écrire, que restera-t-il aux pauvres diables d'auteurs? Vous êtes plus aimable que le cardinal de *Richelieu*, et vous avez par-dessus lui de n'être point auteur. Vous feriez pourtant de bien jolis mémoires, si vous vouliez, et cela vaudrait mieux que les œuvres théologiques de votre terrible oncle. 1752.

Pour Dieu, Monseigneur, songez à vous faire rendre votre paquet. *Bussy* doit en avoir été chargé.

Je me flatte que M. le duc de *Fronsac* et mademoiselle de *Richelieu* sont deux charmantes créatures. Je voudrais bien vous faire ma cour, et les voir auprès de vous.

1752.

LETTRE CXXV.

A MADAME

LA COMTESSE D'ARGENTAL, *à Paris.*

A Potsdam, ce 14 mars.

Bénie soit cette Rome, Madame, qui m'a valu de vous cette lettre charmante! Je l'aime bien mieux que toutes celles à *Atticus*, *Mongaut*, *Boubier* et d'*Olivet*, qui savent plus de latin que vous, n'écrivent pas comme vous en français. Il y a plaisir à faire des Rome, quand on a de pareilles parisiennes pour protectrices. Je compte bien venir faire cet été un voyage auprès de mes anges, dès que le monument de *Louis XIV* sera sur son piédestal. Il y a des gens qui ont voulu renverser cette statue, et je ne veux pas me trouver là, de peur qu'elle ne tombe sur moi et qu'elle ne m'écrase. Il faut servir les Français de loin, et malgré eux; c'est le peuple d'Athènes. Un ostracisme volontaire est presque la seule ressource qui reste à ceux qui ont essayé, dans leur genre, de bien mériter de la patrie; mais je défie *Cimon* et *Miltiade* d'avoir plus regretté leurs amis que moi les miens.

Je parle tous les jours de vous, Madame, avec le comte *Algarotti*. Il fait les délices de notre retraite de Potsdam. Nous avons souvent l'honneur de souper ensemble avec un grand homme qui oublie avec nous sa grandeur et même sa gloire. Les soupers des sept sages ne valaient pas ceux

que

e nous fesons ; il n'y a que les vôtres qui ent au-dessus. 1752.

Algarotti a fait des choses charmantes. Je ne s rien de plus amusant et de plus instructif 'un livre qu'il fera, je crois, imprimer à Venise la fin de cette année. Vous qui entendez alien, Madame, vous aurez un plaisir nouveau. n ne fait pas de ces choses-là en Italie à présent : génie y est tombé plus qu'en France. Si vous ez à Paris des Catilina et des Histoires des eurs du dix-huitième siècle, les Italiens nt que des sonnets. C'est une chose assez gulière que l'abbé *Metastasio* soit à Vienne, *Algarotti* à Potsdam.

Permettez que César ne parle point de lui.

Mais enfin cela est plaisant. Notre vie est ici n douce ; elle le serait encore davanrage si *aupertuis* avait voulu. L'envie de plaire n'entre s dans ses mesures géométrique ; et les rémens de la société ne sont pas des problèmes 'il aime à résoudre. Heureusement le roi n'est int géomètre, et M. *Algarotti* ne l'est qu'autant 'il faut pour joindre la solidité aux grâces. us travaillons chacun de notre côté, nous us rassemblons le soir. Le roi daigne d'ailleurs oir pour ma mauvaise santé une indulgence à uelle je crois devoir la vie. J'ai toutes les nmodités dont je peux jouir dans le palais n grand roi, sans aucun des désagrémens même des devoirs d'une cour. Figurez-vous vie du château, la vie de campagne la plus

libre. J'ai tout mon temps à moi, et je peux faire
1752. tant de Siècles qu'il me plaît.

C'eſt dans cette retraite charmante, Madame, que je vous regrette tous les jours. C'eſt de-là que je volerai pour venir vous dire que je préfère votre ſociété aux rois, et même aux rois philoſophes. Je ne dis rien aux autres anges. J'ai écrit à M. d'*Argental* et à M. le comte de *Choiſeul*; j'ai dit des injures à M. le coadjuteur de *Chauvelin*. Je vous ſupplie de permettre que M. de *Pont-de-Veſle* trouve ici les aſſurances de mon inviolable attachement. Conſervez votre ſanté, conſervez-moi vos bontés, comptez à jamais ſur ma paſſion reſpectueuſe.

LETTRE CXXVI.

A MADAME DENIS, *à Paris*.

Le 16 mars, au ſoir.

Nous ſaurons, dans la vallée de *Joſaphat*, pourquoi j'ai reçu ſi tard votre lettre du 25 février, par laquelle vous m'apprenez que Rome ſauvée n'eſt pas perdue. Les bonnes nouvelles ſont toujours retardées, et les mauvaiſes ont des ailes. Soyez bénie d'avoir gagné cette bataille, malgré les officiers de nos troupes qui ne ſe ſont pas, dit-on, trop bien comportés. Eſt-il vrai que *Cicéron* avait une extinction de voix; et que le ſénat était fort gauche? Toutes les lettres confirment que *Céſar* a joué parfaitement, et qu'il y a eu de l'enthouſiaſme dans le parterre.

Savez-vous quel eſt mon avis ? c'eſt de nous retirer ſur notre gain. Une pièce ſi romaine et ſi 1752.
peu pariſienne ne peut long-temps attirer la foule. Les ſcènes fortes et vigoureuſes, les ſentimens de grandeur et de généroſité raviſſent d'abord ; mais l'admiration s'épuiſe bien vîte. On n'aime que les portraits où l'on ſe retrouve.

Les dames des premières loges ſe retrouveront-elles dans le ſénat romain ? On ne joue plus le Sertorius de *Pierre Corneille*, et on donne ſouvent le très plat Comte d'Eſſex de ſon frère *Thomas*. Les gens inſtruits peuvent me ſavoir gré d'avoir lutté contre les difficultés d'un ſujet ſi ingrat et ſi impraticable ; mais je ſuis toujours très-perſuadé que les loges ſe laſſeront de voir des héros en *us*, des *Lentulus*, des *Céthégus*, des *Clodius*. Ils ſont bien heureux de n'avoir pas été renvoyés au collége.

Je demande très-inſtamment à notre petit conſeil de ne point donner la pièce après Pâques. Si on l'imprime, je dois abſolument la dédier à madame *du Maine* ; c'eſt une dette d'honneur ; je lui en ai fait mon billet. Elle exigea de moi, quand je partis pour Berlin, de lui ſigner une promeſſe en bonne forme. On n'a jamais fait une dédicace comme on acquitte une lettre de change. Vous m'avouerez que je ſuis fait pour les choſes ſingulières.

Adieu ; je vous embraſſe, je vous remercie ; je vais répondre à tous nos amis. *Darget* n'eſt point encore parti, mais il part.

LETTRE CXXVII.

1752.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

Berlin, 18 mars.

PARDON, ma chère nièce; je griffonne des tragédies et des Siècles, et je suis paresseux d'écrire des lettres. Tout homme a son coin de paresse, et vous avez bien le vôtre; mais mon cœur n'est point paresseux pour vous. Je vous aime comme si je vous voyais tous les jours, et je charge souvent votre sœur de vous le dire, et d'en dire autant à votre conseiller du grand conseil. J'ai été bien malade cet hiver; j'ai cru mourir, mais je n'ai fait que vieillir. J'espère reprendre, cet été, des forces pour venir jouir de la consolation de vous voir. J'aurai celle de sortir du château enchanté où je passe la vie la plus convenable à un philosophe et à un malade. Je suis un plaisant chambellan; je n'ai d'autre fonction que celle de passer de ma chambre dans l'appartement d'un roi philosophe, pour aller souper avec lui; et quand je suis plus malingre qu'à l'ordinaire, je soupe chez moi. Mon appartement est de plain pied à un magnifique jardin où j'ai fait quelques vers de Rome sauvée. Il n'y a pas d'exemple d'une vie plus douce et plus commode; et je ne sais rien au-dessus, que le plaisir de venir vous voir.

Vous me consolez beaucoup en me disant du bien de votre santé: nous ne sommes de fer ni vous ni moi, mais avec du régime, nous existons;

et je vois mourir à droite et à gauche de gros cochons à face large et rubiconde. 1752.

Mille complimens à toute votre famille. Je vous embraſſe tendrement, et je meurs d'envie de vous revoir.

LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 1 avril.

PLUS ange que jamais, puiſque vous m'envoyez des critiques, je vous remercie tendrement, mon cher et reſpectable ami, de votre lettre du 19 mars. Vous avez enterré Rome avec honneur. Ne croyez pas que je veuille la reſſuſciter par l'impreſſion; je la réſerve pour l'année de M. le maréchal de *Richelieu*, avec deux ſcènes nouvelles et bien des changemens. C'eſt en ſe corrigeant qu'il faut profiter de ſa victoire. Ce terrain de Rome était ſi ingrat qu'il faut le cultiver encore, après lui avoir fait porter à force d'art des fruits qui ont été goûtés. Le ſuccès ne m'a rendu que plus ſévère et plus laborieux. Il faut travailler juſqu'au dernier moment de ſa vie, et ne point imiter *Racine* qui fut aſſez ſot pour aimer mieux être un courtiſan qu'un grand homme. Imitons *Corneille* qui travailla toujours, et tâchons de faire de meilleurs ouvrages que ceux de ſa vieilleſſe. Adélaïde, ou le Duc de Foix, ou les Frères ennemis, comme vous voudrez l'appeler, eſt un ouvrage plus théâtral que Rome ſauvée. Le rôle de *Liſois* eſt peut-être encore plus théâtral que celui de *Céſar*. J'ai

travaillé cette pièce avec soin, j'y retouche encore
1752. tous les jours ; mais ce sera là qu'il faudra une conspiration bien secrète. Le public n'aime pas à applaudir deux fois de suite au même homme. Je ne veux pas donner cette pièce sous mon nom. Je sais trop que le public donne des soufflets après avoir donné des lauriers. Défions-nous de l'hydre à mille têtes.

Je suis bien loin, mon cher ange, de songer à faire imprimer sitôt la Guerre de 1741 ; mais je suis bien aise de ne perdre ni mon temps, ni ce travail que j'avais presque achevé sur les mémoires du cabinet, ni le gré qu'on pourrait me savoir de faire valoir ma nation sans flatterie. J'avais demandé à ma nièce un plan de la bataille de Fontenoi, que j'ai laissé à Paris dans mes papiers, afin de mettre tout en ordre, et que cet ouvrage pût paraître dans l'occasion, ou pendant ma vie, ou après ma mort. Il m'a paru d'ailleurs assez nécessaire qu'on sût que j'avais rempli ce qui était autrefois du devoir de ma place, et ce qui est toujours du devoir de mon cœur, de tâcher d'élever quelques petits monumens à la gloire de ma patrie. Je me hâte de travailler, de corriger ; mais je ne me hâte point d'imprimer. Je voudrais que le Siècle de *Louis XIV* n'eût point encore vu le jour ; et tout ce que je demande, c'est que l'édition imparfaite et fautive de Berlin n'entre point dans Paris. J'ai beaucoup réformé cet ouvrage ; le Catalogue des écrivains est fort augmenté. Mais voyez comme les sentimens sont différens ! ce Catalogue est ce que le président *Hénault* aime le mieux.

Je vous supplie de faire les plus tendres remercîmens pour moi à M. le président de *Meynières* et à M. de *Foncemagne*. Ce dernier ne permettra de lui représenter, avec la déférence que je dois à ses lumières et la reconnaissance que je dois à ses soins obligeans, que le Siècle de *Louis XIV* est un espace de plus de cent années, commençant au cardinal de *Richelieu*; que si je retranchais les écrivains qui ont commencé à fleurir sous *Louis XIII*, il faudrait retrancher *Corneille*; que les écrivains font honneur à ce siècle sans avoir été formés par *Louis XIV*; que *le Brun*, *le Nôtre* n'ont pas commencé à travailler pour ce monarque; que l'influence de ce beau siècle a tout préparé avant *Louis XIV*; et tout fini sous lui; qu'il s'agit moins de la gloire de ce roi que de celle de la nation; qu'à l'égard de *Gacon* et de *Courtilz*, etc., je n'en ai parlé que pour faire honte au père *Niceron*, et pour marquer la juste horreur que les *Gacon*, *Roi*, *Desfontaines*, *Fréron*, etc., doivent inspirer; qu'enfin ce Catalogue raisonné est et sera très-curieux; mais il faut attendre une édition meilleure, celle-ci n'est qu'un essai. Hélas! on passe sa vie à essayer! J'essaierai cet été de venir embrasser mes anges. 1752.

Mille tendres respects à tous.

1752.

LETTRE CXXIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Potsdam, 3 avril.

En vous remerciant, mon cher et ancien ami; l'annonce de ce libraire de Hollande est l'affiche d'un charlatan. Tous les libraires de l'Europe se disputent l'impression de ce Siècle; pour comble d'embarras, on s'empresse de le traduire avant que je l'aye corrigé. Je laisse faire, et je m'occupe jour et nuit à préparer une édition plus ample et plus correcte. Une première édition n'est jamais qu'un essai. Ni le Siècle ni Rome sauvée ne sont ce qu'ils seront. Je demande seulement de la santé au ciel, comme *Ajax* demandait du jour.

Mais je suis plus inquiet de la santé de ma nièce que de la mienne. Je suis accoutumé à mes maux, et je ne peux m'accoutumer aux siens. Il est très-sûr que je ferai un voyage pour elle et pour mes amis. J'ai deux ames, l'une est à Paris, l'autre auprès du roi de Prusse; mais aussi je n'ai point de corps.

Je vous embrasse, je vous remercie, je retourne vite à *Louis XIV*. Je veux me dépêcher pour vous retrouver et vous embrasser à Paris.

LETTRE

LETTRE CXXX.

1752.

A M. DARGET.

A Potsdam, 3 avril.

MON très-cher ami, j'ai reçu votre lettre de Strasbourg, avec une consolation inexprimable. Vous avez bien soutenu la fatigue du voyage, et je compte que ma lettre vous trouvera à Paris où je l'adresse. Vous me manquez bien à Potsdam. Je m'étais fait une douce habitude de vous voir tous les jours; je ne m'accoutume point à une telle privation. Votre vessie me fait encore plus de mal qu'à vous; elle vous mène à Paris, et elle m'ôte mon bonheur. Je me flatte que vous verrez ma nièce; mais vous ne verrez pas mes enfans. Je ne veux pas qu'on reprenne Rome sauvée après Pâques; je la réserve pour l'année de monsieur le maréchal de *Richelieu*. Guérissez-vous vîte à Paris, et revenez auprès du roi philosophe, qui rend la vie si douce; revenez dans le séjour du repos et de la philosophie.

Omitte mirari beatæ
Fumum et opes strepitumque Romæ.

Revenez dans la belle retraite, où un roi d'une humeur toujours égale, rend tous nos momens égaux; revenez voir les orangers de Sans-Souci, il me semble qu'il n'y en a point aux Tuileries. Il est vrai que vous y verrez plus de femmes; voilà ce que vous aimez, traître, avec votre vessie. Eh bien, ramenez-nous-en une. Venez

établir une madame *Darget* à Potsdam, chez la-
1752. quelle nos philoſophes ſe raſſembleront; qui aura bien ſoin de vous, qui tiendra votre ménage, qui... cela ſera charmant; vous ſerez égayé tout le long du jour; car

L'uom' ſenza moglie a lato
Non puote in bontade eſſer perfetto.

Vous allez cependant préparer vos armes à Paris; vous allez tâter de tous les plaiſirs, et moi je vous attends dans mon petit appartement avec de la proſe et des vers, qui me tiennent lieu de femme. J'ai fait vos complimens au marquis, qui ſe plaint de ſes *c.....*, comme vous de votre veſſie. *Per quis peccat, per hæc et punietur.* Je les ai faits au comte *Algarotti*, qui eſt venu célébrer la Pâque dans notre couvent, et qui attend le dépucellement de madame la princeſſe de Heſſe, pour aller demander la bénédiction à mon bon patron le ſaint-père. Ils vous font tous les plus tendres remercîmens; ce n'eſt pas le ſaint-père que je veux dire, c'eſt *Algarotti* et d'*Argens*. Pour *Fédersdorf*, je n'ai pu encore m'acquitter de ma commiſſion; je n'ai pu l'attraper depuis votre départ. Adieu, mon cher ami. *Vive memor noſtri*; portez-vous bien. Je vous embraſſe du meilleur de mon cœur.

Je connais *Klinglin* et ſon affaire, j'en augure mal; il a de puiſſans ennemis, il était trop puiſſant pour n'être point haï; la fuite de ſon ſecrétaire eſt un mauvais ſigne.

LETTRE CXXXI.

1752.

A M. BAGIEUX,

CHIRURGIEN-MAJOR DES GENDARMES DE LA GARDE, etc.

A Potsdam, le 10 avril.

Si jamais quelque chose, Monsieur, m'a sensiblement touché, c'est la lettre par laquelle vous m'avez bien voulu prévenir; c'est l'intérêt que vous prenez à un état qui semblait devoir n'être pas parvenu jusqu'à vous; c'est le secours que vous m'offrez avec tant de bienveillance. Rien ne me rend la vie plus chère et ne redouble plus mon envie de faire un voyage à Paris que l'espérance d'y trouver des ames aussi compatissantes que la vôtre, et des hommes si dignes de leur profession et en même temps si au-dessus d'elle. Que ne dois-je point à madame *Denis* qui m'attire de votre part une attention si touchante! En vérité, ce n'est qu'en France qu'on trouve des cœurs si prévenans, comme ce n'est qu'en France qu'on trouve la perfection de votre art. Le mien est bien peu de chose; je ne me suis jamais occupé qu'à amuser les hommes, et j'ai fait quelquefois des ingrats. Vous vous occupez à les secourir. J'ai toujours regardé votre profession comme une de celles qui ont fait le plus d'honneur au siècle de *Louis XIV*, et c'est ainsi que j'en ai parlé dans l'histoire de ce siècle; mais jamais je ne l'ai plus estimée. J'ai

étudié la médecine comme madame de *Pimbeche*
1752. avait appris la coutume en plaidant. J'ai lu *Sydenham*, *Freind*, *Boerhaave*. Je sais que cet art ne peut être que cojectural, que peu de tempéramens se ressemblent, et qu'il n'y a rien de plus beau ni de plus vrai que le premier aphorisme d'*Hippocrate*, *experientia fallax*, *judicium difficile*. J'ai conclu qu'il fallait être son médecin soi-même, vivre avec régime, secourir de temps en temps la nature, et jamais la forcer; mais surtout savoir souffrir, vieillir et mourir.

Le roi de Prusse qui, après avoir remporté cinq victoires, donné la paix, réformé les lois, embelli son pays, après en avoir écrit l'histoire, daigne encore faire de très-beaux vers, m'a adressé une ode sur cette nécessité à laquelle nous devons nous soumettre. Cet ouvrage et votre lettre valent mieux pour moi que toutes les facultés de la terre. Je ne dois pas me plaindre de mon sort. J'ai atteint l'âge de cinquante-huit ans avec le corps le plus faible, et j'ai vu mourir les plus robustes à la fleur de leur âge. Si vous aviez vu milord *Tircnel* et *la Métrie*, vous seriez bien étonné que ce fût moi qui fût en vie: le régime m'a sauvé. Il est vrai que j'ai perdu presque toutes mes dents, par une maladie dont j'ai apporté le principe en naissant; chacun a dans soi-même, dès sa conception, la cause qui le détruit. Il faut vivre avec cet ennemi jusqu'à ce qu'il nous tue. Le remède de *Demouret* ne me convient pas; il n'est bon que contre les scorbuts accidentels et déclarés, et non contre les affections d'un sang

saumuré et d'organes desséchés qui ont perdu leur ressort et leur mollesse. Les eaux de Barege, de Padoue, d'Ischia pourraient me faire du bien pour un temps; mais je ne sais s'il ne vaut pas mieux savoir souffrir en paix, au coin de son feu, avec du régime, que d'aller chercher si loin une santé si incertaine et si courte. La vie que je mène auprès du roi de Prusse est précisément ce qui convient à un malade; une liberté entière, pas le moindre assujettissement, un souper léger et gai: *Deus nobis hæc otia fecit.* Il me rend heureux autant qu'un malade peut l'être; et vous ajoutez à mes consolations par l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à mon état. Regardez-moi, je vous en supplie, Monsieur, comme un ami que vous vous êtes fait à quatre cents lieues. Je me flatte que cet été je viendrai vous dire avec quelle tendre reconnaissance je serai toujours, etc. 1752.

LETTRE CXXXII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 avril.

VOILA une plaisante idée qu'a *Dumolard* de faire jouer Philoctète, en grec, par des écoliers de l'université, sur le théâtre de mon grenier! La pièce réussira surement, car personne ne l'entendra. Les gens qui font les cabales à Paris n'entendent point le grec.

Je vous apprendrai qu'une héroïne de votre sexe l'entendait; ce n'est pas madame *Dacier* que

1752. je veux dire ; elle n'avait l'air ni d'être héroïne ni d'avoir un ſexe ; c'eſt la reine *Eliſabeth* : elle avait traduit ce Philoctète de *Sophocle* en anglais.

Vous ſavez que le ſujet de la pièce eſt un homme qui a mal au pied. Il faudrait prendre un goutteux pour jouer le rôle de Philoctète ; le roi de Pruſſe ferait bien votre affaire ; mais au lieu de crier *aie*, *aie*, comme fait le héros grec, admiré en cela par M. de *Fénélon*, il voudrait monter à cheval et exercer les ſoldats de *Pyrrhus*. Il a actuellement la goutte bien ſerrée. Imaginez ce qu'il a pris : ſes bottes ! Son pied s'eſt enflé de plus belle. Dites à *Dumolard* qu'il prenne quelque goutteux du collége de Navarre.

On commence actuellement à Dreſde une ſeconde édition du Siècle de *Louis XIV*, et il faut la diriger, nouvelle peine, nouveau retardement. On m'a envoyé de nouveaux mémoires de tous les côtés ; j'ai eu un tréſor : ce ſont deux morceaux de la main de *Louis XIV*, bien collationnés à l'original. Il n'y a pas moyen d'abandonner ſon édifice, quand on trouve des matériaux ſi précieux. On me flatte que cette édition ſera bientôt achevée. J'ai une autre affaire en tête et que je vous communiquerai à la première occaſion.

LETTRE CXXXIII. 1752.

A M. DE FORMONT.

A Potsdam, 28 avril.

ON croirait presque que je suis laborieux, mon cher *Formont*, en voyant l'énorme fatras dont j'ai inondé mes contemporains; mais je me trouve le plus paresseux des hommes, puisque j'ai tardé si long-temps à vous écrire et à vous instruire des raisons qui m'ont empêché de vous envoyer, à vous et à madame *du Deffant*, ce Siècle de *Louis XIV*. J'y ai trouvé, quand je l'ai relu, une quantité de péchés d'omission et de commission qui m'a effrayé. Cette première édition n'est qu'un essai encore informe. Le fruit que j'en retire, c'est de recevoir de tous côtés de remarques, des instructions de la part des Français et de quelques étrangers, qui m'aideront à faire une bonne histoire. Je n'aurais jamais obtenu ces secours, si je n'avais pas donné mon ouvrage. Les mêmes personnes, qui m'ont refusé long-temps des instructions quand je travaillais, m'envoyent à présent des critiques le plus volontiers du monde. Il faut tirer parti de tout. Je fais une nouvelle édition qui sera plus ample d'un quart, et plus curieuse de moitié; et je tâcherai d'empêcher, autant qu'il sera en moi, que la première édition, qui est trop fautive, n'entre en France. J'ai bien peur, mon cher ami, que ma lettre ne vous trouve point à Paris. Voilà madame *du Deffant*

1752. en Bourgogne ; vous avez tout l'air d'être dans votre Normandie. Votre parent monſieur *le Bailli* fait chemin de bonne heure comme je vous l'avais dit. Le voilà miniſtre accrédité, en attendant que M. le chevalier de *la Touche* arrive ; et il ira probablement de cour en cour mener une vie douce, au nom du roi ſon maître. Mais je le défie d'en mener une plus douce et plus tranquille que la votre ; je dirai encore, ſi on veut, la mienne : car je vous aſſure qu'étant auprès d'un grand roi, il s'en faut beaucoup que je ſois à la cour. Je n'ai jamais vécu dans une ſi profonde retraite. Ce ſerait bien là l'occaſion de faire encore des vers, mais j'en ai trop fait. Il faut ſavoir ſe retirer à propos, et impoſer ſilence à l'imagination, pour s'occuper un peu de la raiſon. Je m'occupe avec les ouvrages des autres, après en avoir aſſez donné. Je fais comme vous ; je lis, je réfléchis, et j'attrape le bout de la journée. J'avoue qu'il ſerait doux de finir cette journée entre vous et madame *du Deffant* ; c'eſt une eſpérance à laquelle je ne renonce point. Si ma lettre vous trouve encore tous deux à Paris, je vous ſupplie de lui dire qu'elle eſt à la tête du petit nombre des perſonnes que je regrette, et pour qui je ferai le voyage de Paris. Je lui ſouhaite un bon eſtomac, ce principe de tous les biens. Adieu, mon très-cher *Formont* ; faites quelquefois commémoration d'un homme qui vous aimera toute ſa vie.

LETTRE CXXXIV. 1752.

A M. DARGET.

A Potsdam, le 29 avril.

Les mondains oublient volontiers les moines. Vous êtes dans les plaisirs, mon cher *Darget*, à Paris, à Plaisance, à Versailles. *Lontano dagli occhi, lontano dal cuore.* Vous voilà comme une jeune religieuse qui a sauté les murs, et qui cherche un amant, tandis que les sœurs professes restent au chœur et prient Dieu pour elle. Je ne vous dirai pas, *omitte mirari beatæ fumum et opes strepitumque Romæ.* Je vous dirai au contraire, *carpe diem*, jouissez. Je ne doute pas que vous n'ayez retrouvé dans monsieur *du Verney* la solide amitié qu'il a toujours eue pour vous, et que vous n'en goûtiez tous les fruits. Vous voilà dans le sein de votre famille qui vous aime, mais n'oubliez pas que vous êtes aussi aimé ailleurs. J'ai répondu exactement à votre lettre de Strasbourg. J'ai adressé ma lettre chez M. *du Marsin*, rue Française, près de la comédie italienne. Je serais bien surpris et bien affligé si vous ne l'aviez pas reçue. M. *Federsdorf* vient de me rembourser cette bagatelle pour laquelle vous m'aviez donné une assignation sur lui. Notre vie est toujours la même. Vous nous retrouverez tels que vous nous avez laissé, dans la tranquillité, dans la paix, dans l'union, dans l'uniformité. Le couvent est toujours sous la bénédiction du Seigneur. Mais

1752. comptez que de tous les moines, le plus chétif, qui eſt moi, eſt celui qui vous aime davantage, et qui déſire le plus véritablement votre bonheur. Songez à votre veſſie et à votre bien-être. Nous chanterons un *Te Deum* à votre retour. Pour moi j'en chanterai toujours un à baſſe note et du fond du cœur, quand je vous croirai auſſi heureux que vous méritez de l'être.

Je m'occupe à une ſeconde édition du Siècle de *Louis XIV*, beaucoup plus ample et plus curieuſe que la précédente, et purgée de toutes les fautes qui défigurent celle que je voudrais bien qui n'entrât pas dans Paris. *Heſternus error, hodiernus magiſter.* Adieu, mon cher ami; divertiſſez-vous, mais ne m'oubliez pas tout à fait.

LETTRE CXXXV.

A M. ROQUES,

CONSEILLER ECCLÉSIASTIQUE DU LANDGRAVE DE HESSE-HOMBOURG.

Si ceux qui font des critiques avaient votre politeſſe, votre érudition et votre candeur, il n'y aurait jamais de guerres dans la république des lettres; la vérité y gagnerait, et le public reſpecterait plus les ſciences. Je vous remercie très-ſincérement, Monſieur, des remarques que vous avez bien voulu m'envoyer ſur le Siècle de *Louis XIV*. Je pourrais bien m'être trompé ſur le premier article touchant *Falc Conſtance*, dont

vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puiſſe conſulter ſur cette matière, je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont ſervi de matériaux. Les autorités n'y ſont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir beſoin pour un ouvrage qui n'eſt point une hiſtoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'eſprit humain ſous *Louis XIV.* 1752.

Je me ſouviens bien que je n'ai pas toujours ſuivi l'abbé de *Choiſi* dans ſa Relation de Siam; c'eſt un de mes parens, nommé *Beaurégard*, qui avait défendu la citadelle de Bankoke ſous M. de *Fargue*, autant qu'il m'en ſouvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Conſtance.*

Quant au roi *Jacques* et à la reine ſa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne ſont point de pareilles dates dont je me ſuis embarraſſé. Je n'ai ſongé qu'à expoſer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il ſe les était attirés, et la magnificence de *Louis* de *XIV.* Mon objet était de peindre en grand les principaux perſonnages de ce ſiècle, et de laiſſer tout le reſte aux annaliſtes. Quand je ſuis entré dans les détails, comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait ſur mes propres lumières et ſur les témoignages des plus anciens courtiſans.

Feu M. le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV.* avait épouſé madame de

Maintenon; il m'assura positivement que l'abbé
1752. de *Choisi* s'était trompé; que ce n'était pas le chevalier de *Forbin*, mais *Bontemps* et *Monchevreuil* qui avaient assisté comme témoins. En effet, il était naturel que *Louis XIV* employât dans cette occasion ses domestiques les plus affidés; et le chevalier de *Forbin*, chef d'escadre, n'était point domestique de ce monarque.

Pour l'article de *Descartes*, permettez-moi, je vous prie, ce que j'en ai dit. Je n'ai pensé qu'à faire rentrer en eux-mêmes ceux dont le zele imprudent traite trop souvent d'athées des philosophes qui ne sont pas de leur avis.

Si l'article de feu M. de *Beausobre* vous intéresse, vous le trouverez, Monsieur, dans une nouvelle édition, qui va paraître ces jours-ci à Leipsic et à Dresde, et que je ne manquerai pas d'avoir l'honneur de vous envoyer. Vous y trouverez deux fragmens bien curieux, copiés sur l'original de la main de *Louis XIV* même.

On s'est trop pressé, en France et ailleurs d'inonder le public d'éditions de cet ouvrage. Celle qu'on fait actuellement à Dresde est plus ample d'un tiers. Vous y verrez des articles bien singuliers, et sur-tout le mariage de l'évêque de Meaux.

Les offres obligeantes que vous me faites, Monsieur, m'autorisent à vous prier de vouloir bien interposer vos bons offices pour arrêter l'édition furtive qui se fait à Francfort sur le Mein. Elle ferait beaucoup de tort à mon libraire *Conrad Walther* de Dresde, qui a le privilége de l'empereur; c'est un très-honnête homme. Je ne

manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura. 1752.

Je suis affligé que M. de *la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'esprit et de talent, ne veuille s'en servir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offensé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéressait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de sa Majesté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui sans amertume, et j'aurais voulu lui rendre service. Il alla à Leipsic, de-là à Gotha; il est à présent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en se bornant à écrire contre moi; il devrait tourner ses talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conseils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je suis avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

1752.

LETTRE CXXXVI.

AU MEME.

A Potsdam, ce 17.

Je suis pénétré de reconnaissance de toutes les bontés que vous m'avez témoignées d'une manière si prévenante, sans me connaître; il ne me reste qu'à les mériter. Je voudrais que la nouvelle édition du recueil de mes anciennes rêveries en prose et en vers, et celle du Siècle de *Louis XIV*, que mon libraire doit vous envoyer de ma part, pussent au moins être regardées de vous comme un gage de ma sensibilité pour tous vos soins obligeans. Quant à M. de *la Beaumelle*, je suis sûr que vous aurez la générosité de lui représenter le tort qu'il fait à ce pauvre *Conrad Walther*; c'est assurément le plus honnête homme de tous les libraires que j'ai rencontrées. Il s'est mis en frais pour la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*; il n'y a épargné aucun soin; et voilà que, pour fruit de ses peines, M. de *la Beaumelle* fait imprimer sous main une édition subreptice à Francfort, ville impériale, malgré le privilége de l'empereur dont *Walther* est en possession. Il est libraire du roi de Pologne, il est protégé; il est résolu à attaquer M. de *la Beaumelle* par les formes juridiques. Cela va faire un événement qui certainement causerait beaucoup de chagrin à M. de *la Beaumelle*, et qui serait fort triste pour la littérature.

Il doit avoir gagné, par l'édition des lettres de madame de *Maintenon*, de quoi pouvoir se passer

du profit léger qu'il pourrait tirer d'une édition furtive. D'ailleurs, il doit conſidérer que toute la librairie ſe réunira contre lui. Les gens de lettres ſe plaignent d'ordinaire que les libraires contrefont leurs ouvrages, et ici c'eſt un homme de lettres qui contrefait l'édition d'un libraire; c'eſt un étranger qui, dans l'Empire, attaque un privilége de l'empereur. Que M. de *la Beaumelle* en pèſe toutes les conſéquences. Les remarques critiques qu'il joint à ſon édition ne ſont pas une excuſe envers mon libraire, et ſont envers moi un procédé dont j'aurai ſujet de me plaindre. Je ne connais M. de *la Beaumelle* que par les ſervices que j'ai tâché de lui rendre. 1752.

Il m'écrivit, il y a un an, du palais de Copenhague, pour m'intéreſſer à des éditions des auteurs claſſiques français qu'on devait faire, diſait-il, en Danemarck, et dont le roi de Danemarck le chargeait, à l'imitation des éditions qu'on a nommées en France *les Dauphins*. Je crus M. de *la Beaumelle*; et mon zèle pour l'honneur de ma patrie, me fit travailler en conſéquence.

Quelque temps après, je fus étonné de le voir arriver à Potsdam. Il était renvoyé de Copenhague, où il avait d'abord prêché en qualité de propoſant, et où il était, je crois, de l'académie. Il voulait s'attacher au roi de Pruſſe, et il me préſenta, pour cet effet, un livre dans lequel il me traitait aſſez mal, moi et pluſieurs des chambellans. Il y avait beaucoup de choſes dont le roi de Danemarck et pluſieurs autres puiſſances devaient s'offenſer. Ce livre imprimé

1752. à Copenhague, intitulé *Mes Penſées*, n'était pas encore trop public ; il promit de le corriger, et je crois en effet qu'il en a fait une édition corrigée à Berlin. Il ſait que, quoique j'euſſe beaucoup à me plaindre d'une pareille conduite, je l'avertis cependant de pluſieurs petites inadvertances dans leſquelles il était tombé ſur ce qui regarde l'hiſtorique ; par exemple, ſur la conſtitution d'Angleterre, ſur M. *Pâris Duverney* et ſur d'autres erreurs qui peuvent échapper à tout écrivain.

Lorſqu'il fut mis en priſon à Berlin, tout le monde ſait que je m'intéreſſais pour lui, et que je parlais même vivement à milord *Tirconel*, qui avait, diſait-on, contribué à ſon empriſonnement, et à le faire renvoyer de la ville. Milord *Tirconel*, à qui il écrivit pour ſe plaindre à lui de lui-même, lui répondit : *Il eſt vrai que je vous ai fait conſeiller de partir, me doutant bien que vous vous feriez bien renvoyer.* Je priai milord *Tirconel* de ne pas montrer cette lettre qui ferait trop de tort à un jeune homme qui avait beſoin de protection ; et il n'y a rien que je n'aye fait pour lui dans cette occaſion. De retour de Spandau à Berlin, il me dit qu'il était appelé à Copenhague avec une groſſe penſion ; mais il partit quelques jours après pour Leipſic. On prétend qu'il y fit imprimer une brochure intitulée, je crois, *Les Amours de Berlin, et les Dégoûts des plaiſirs* ; les lettres initiables de ſon nom par M. de *la B.* . . . ſont à la tête de ce libelle. Je ſuis très-éloigné de l'en croire l'auteur, car j'ai

j'ai soutenu publiquement que ce n'était pas lui. De Leipsic, il s'arrêta à Gotha. On a écrit de ce pays- 1752.
là des choses sur son compte, qui lui feraient plus de tort, si elles étaient vraies, que le libelle même qu'on lui a imputé. On m'a écrit de Leipsic, de Copenhague, de Gotha, des particularités qui ne lui feraient pas moins de préjudice, si je les rendais publiques.

Comment peut-il donc, Monsieur, dans de pareilles circonstances, non-seulement contrefaire l'édition de mon libraire, mais charger cette édition de notes contre moi qui ne l'ai jamais offensé, qui même lui ai rendu service? S'il est plus instruit que moi du règne de *Louis XIV*, ne devait-il pas me communiquer ses lumières, comme je lui communiquai, sur son livre intitulé: *Mes Pensées*, des observations dont il a fait usage? pourquoi d'ailleurs faire réimprimer la première édition du Siècle de *Louis XIV*, quand il sait que mon libraire *Walther* en donne une nouvelle beaucoup plus exacte et d'un tiers plus ample? Quoique j'aye passé trente années à m'instruire des faits principaux qui regardent ce règne; quoiqu'on m'ait envoyé, en dernier lieu, les mémoires les plus instructifs, cependant je peux avoir fait, comme dit *Bayle*, bien des péchés de commission et d'omission. Tout homme de lettres qui s'intéresse à la vérité et à l'honneur de ce beau siècle, doit m'honorer de ses lumières; mais quand on écrira contre moi, en faisant imprimer mon propre ouvrage pour ruiner mon

libraire, un tel procédé aura-t-il des approba-
1752. teurs? une ancienne édition contrefaite aura-t-elle du crédit parmi les honnêtes gens? et l'auteur ne ſe ferme-t-il pas, par ce procédé, toutes les portes qui peuvent le mener à ſon avancement?

J'oſe vous prier, Monſieur, de lui montrer cette lettre, et de rappeler dans ſon cœur les ſentimens de probité que doit avoir un jeune homme qui a fait la fonction de prédicateur. Je me perſuade qu'il fera celle d'honnête homme. S'il a fait quelques frais pour cette édition, il peut m'en envoyer le compte; je le communiquerai à mon libraire, et le mieux ſerait aſſurément de terminer cette affaire d'une manière qui ne causât du chagrin ni à ce jeune homme ni à moi.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec l'attachement ſincère que vos procédés obligeans m'inſpirent, etc.

LETTRE CXXXVII.

AU MEME.

Avril.

POUR répondre, Monſieur, à vos bontés conciliantes dont je ſuis très-reconnaiſſant, et à la lettre de M. de *la Beaumelle*, dont je ſuis très-ſurpris, j'aurai d'abord l'honneur de vous dire:

1°. Qu'il eſt peu intéreſſant qu'il ait reçu trois ducats, comme vous l'avez marqué, ou davantage, pour l'ouvrage qu'il a écrit contre moi à Francfort.

2°. Que quand il m'écrivit de Copenhague, ſans

vous me faites l'honneur de me parler. Je n'ai ici aucun livre que je puiſſe conſulter ſur cette matière, je n'ai que mes propres mémoires que j'avais apportés de France, et qui m'ont ſervi de matériaux. Les autorités n'y ſont point citées en marge. Je n'avais pas cru en avoir beſoin pour un ouvrage qui n'eſt point une hiſtoire détaillée, et que je ne regardais que comme un tableau général des mœurs des hommes, et de la révolution de l'eſprit humain ſous *Louis XIV.* 1752.

Je me ſouviens bien que je n'ai pas toujours ſuivi l'abbé de *Choiſi* dans ſa Relation de Siam; c'eſt un de mes parens, nommé *Beaurégard*, qui avait défendu la citadelle de Bankoke ſous M. de *Fargue*, autant qu'il m'en ſouvient, de qui je tiens l'aventure de la veuve de *Conſtance.*

Quant au roi *Jacques* et à la reine ſa femme, ils arrivèrent à Saint-Germain à trois ou quatre jours l'un de l'autre. Ce ne ſont point de pareilles dates dont je me ſuis embarraſſé. Je n'ai ſongé qu'à expoſer les malheurs du roi *Jacques*, la manière dont il ſe les était attirés, et la magnificence de *Louis* de *XIV.* Mon objet était de peindre en grand les principaux perſonnages de ce ſiècle, et de laiſſer tout le reſte aux annaliſtes. Quand je ſuis entré dans les détails, comme aux chapitres des anecdotes et du gouvernement intérieur, je l'ai fait ſur mes propres lumières et ſur les témoignages des plus anciens courtiſans.

Feu M. le cardinal de *Fleuri* me montra l'endroit où *Louis XIV.* avait épouſé madame de

1752. autre métal. Je souhaite seulement qu'on pardonne à sa jeunesse, ou qu'il ait une armée de cent mille hommes.

7°. Il est bien le maître d'écrire contre moi, ainsi que contre tous les princes; il n'y gagnera pas davantage.

8°. Il vous mande qu'il me poursuivra jusqu'aux enfers; il peut me poursuivre tant qu'il lui plaira jusqu'à ma mort; il n'attendra pas long-temps; il poursuivra un homme qui ne l'a jamais offensé. Milord *Tirconel* est mort, mais ceux qui étaient auprès de lui sont témoins que je rendis service à M. de *la Beaumelle*, et que, seul, j'empêchai milord *Tirconel* d'envoyer directement au roi de Prusse une lettre dont la minute doit exister encore, et dans laquelle il demandait vengeance. Je ne m'oppose point à la reconnaissance dont il me menace.

9°. Il peut se dispenser d'imprimer le procès du juif *Hirschel* qui me contestait la restitution de douze mille écus qu'il avait à moi en dépôt. Ce procès est déjà imprimé. Le juif a été condamné à double amende. M. de *la Beaumelle* peut cependant faire une seconde édition avec des remarques, et me poursuivre jusqu'aux enfers, sans expliquer s'il entend que j'irai en enfer, ou s'il compte y aller.

Voilà toute la réponse qu'il aura jamais de moi dans ce monde-ci et dans l'autre. J'ai l'honneur d'être véritablement, etc.

manquerai pas de l'avertir de l'obligation qu'il vous aura. 1752.

Je ſuis affligé que M. de *la Beaumelle*, qui m'a paru avoir beaucoup d'eſprit et de talent, ne veuille s'en ſervir à Francfort que pour faire de la peine à mon libraire et à moi, qui ne l'avons jamais offenſé. Je l'avais connu par des lettres qu'il m'avait écrites de Danemarck, et je n'avais cherché qu'à l'obliger. Il m'avait mandé que le roi de Danemarck s'intéreſſait à un ouvrage qu'il projetait; mais étant obligé de quitter le Danemarck, il vint à Berlin, et il montra quelques exemplaires d'un ouvrage où quelques chambellans de ſa Majeſté n'étaient pas trop bien traités. Je me plaignis à lui ſans amertume, et j'aurais voulu lui rendre ſervice. Il alla à Leipſic, de-là à Gotha; il eſt à préſent à Francfort. Il n'y fera pas une grande fortune, en ſe bornant à écrire contre moi; il devrait tourner ſes talens d'un côté plus utile et plus honorable. Il avait commencé par prêcher à Copenhague. Il a de l'éloquence, et je ne doute pas que les conſeils d'un homme comme vous, ne le ramènent dans le bon chemin. Je ſuis avec tous les ſentimens que je vous dois, etc.

paroles : *Taiſez-vous donc, vous révélez le ſecret*
1752. *de l'Egliſe.* J'aurais pu uſer du droit que tout le monde a de parler d'un livre nouveau à table, mais je n'uſai point de ce droit, et loin de rendre aucun mauvais office à M. de *la Beaumelle*, je fis ce que je pus pour le ſervir dans l'aventure pour laquelle il fut mis au corps-de-garde à Berlin, et envoyé à Spandau. Pour peu qu'il raiſonne, il doit voir clairement que *Maupertuis* ne m'a calomnié ainſi auprès de lui, que pour l'exciter à écrire contre moi ; c'eſt un fait aſſez public dans Berlin. Il eſt bien étrange qu'un homme que le roi de Pruſſe a daigné mettre à la tête de ſon académie, ait pu faire de pareilles manœuvres. Songez ce que c'eſt que d'aller révéler à un étranger, à un paſſant, le ſecret des ſoupers de ſon maître, et de joindre l'infidélité à la calomnie. Exciter ainſi contre moi un jeune auteur ; lancer ſes traits, et puis retirer ſa main ; accuſer M. *Kœnig*, mon ami, d'être un fauſſaire, le faire condamner, de ſa ſeule autorité, en pleine académie, et ſe donner le mérite de demander ſa grâce ; faire écrire contre lui, et avoir l'air de ne point écrire ; déchaîner *la Beaumelle* contre moi, et le déſavouer ; opprimer *Kœnig* et moi avec les mêmes artifices ; c'eſt ce que *Maupertuis* a fait, et c'eſt ſur quoi l'Europe littéraire peut juger.

Je me ſuis vu contraint à ſoutenir à la fois deux querelles fort triſtes. Il faut combattre, et contre *Maupertuis* qui a voulu me perdre, et contre *la Beaumelle* qu'il a employé pour m'inſulter. La vie des gens de lettres eſt une guerre perpétuelle,

tantôt ſourde et tantôt éclatante, comme entre les princes, mais nous avons un avantage que les rois n'ont pas. La force décide entre eux, et la raiſon décide entre nous. Le public eſt un juge incorruptible, qui, avec le temps, prononce des arrêts irrévocables. Le public prononcera donc ſi j'ai eu tort de prendre le parti de M. *Kœnig* cruellement opprimé, et de confondre les menſonges dont *la Beaumelle*, excité par l'oppreſſeur de *Kœnig* et le mien, a rempli le Siècle de *Louis XIV*. 1752.

La Beaumelle vous a mandé, Monſieur, qu'il me *pourſuivra juſqu'aux enfers*. Il eſt bien le maître d'y aller; et pour mieux mériter ſon gîte, il vous dit qu'il fera imprimer, à la ſuite du Siècle de *Louis XIV*, un procè que j'eus, il y a près de trois ans, contre un banquier juif, et que je gagnai. Je ſuis prêt à lui en fournir toutes les pièces, et il pourra faire relier le tout enſemble, avec la paix de Nimègue, celle de Riſvick et la guerre de la ſucceſſion; rien ne contribuera plus au progrès des ſciences.

Tout cela, Monſieur, eſt le comble de l'aviliſſement, mais je vous défie de me nommer un ſeul auteur célèbre, depuis le *Taſſe* juſqu'à *Pope*, qui n'ait eu à faire à de pareils ennemis.

Le moindre de mes chagrins eſt aſſurément le ſacrifice des biens et des honneurs auxquels j'ai renoncé ſans le plus léger regret; mais la perte abſolue de ma ſanté eſt un mal véritable. S'il y a quelque choſe de nouveau à Francfort, concernant toutes ces miſères, vous me ferez plaiſir de m'en inſtruire. Je ſuis, etc.

1752.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

Potsdam, 3 mai.

Mon cher et respectable ami, il faut que je passe mon temps à corriger mes ouvrages et moi, et que je prévienne les années de décadence où l'on ne fait plus que languir avec tous ses défauts. Les *Céthégus* et les *Lentulus* sont des comparses qui m'ont toujours déplu, et j'ai bien de la peine avec le reste; j'en ai avec Adélaïde, avec Zulime, et sur-tout avec *Louis XIV*. Je quête des critiques dans toute l'Europe. Je vous assure que j'ai déjà une bonne provision de faits singuliers et intéressans; mais j'attends mes plus grands secours de M. le maréchal de *Noailles*. Je vous prie d'engager M. de *Foncemagne* à accélérer les bontés que M. de *Noailles* m'a promises; mais je voudrais que M. de *Foncemagne* ne s'en tînt pas là; je voudrais qu'il voulût bien employer quelques heures de son loisir à perfectionner ce Siècle de *Louis XIV*, ce siècle de la vraie littérature, qui doit lui être plus cher qu'à un autre: quelques observations de sa part me feraient grand bien. Je les mérite par mon estime pour lui, et par mon amour pour la vérité. Je prépare une nouvelle édition; mais j'ai bien peur que ma nièce n'ait point encore envoyé à M. le maréchal de *Noailles* l'exemplaire sur lequel il devait avoir la bonté de faire des remarques. Si malheureusement madame *Denis* n'avait plus d'exemplaires, je vous supplie de

de lui prêter le vôtre pour cette bonne œuvre; je vous payerai avec uſure. Mais je vous ai, je crois, déjà mandé que j'avais ſupplié M. de *Malesherbes* de ne laiſſer entrer en France aucun ballot de la première édition, et d'empêcher qu'on en fît une nouvelle ſur un modèle ſi vicieux. Je vous le dis encore, mon cher ange, ce n'eſt là qu'un eſſai informe, et je ne ferai certainement mon voyage de Paris que quand je ſerai parvenu à donner un ouvrage plus digne du monarque et de la nation qui en ſont l'objet. Si on avait laiſſé à M. le maréchal de *Noailles* ſon exemplaire que M. de *Richelieu* a repris, ſi on n'avait pas préféré le vain plaiſir d'avoir un livre rare à celui de procurer les inſtructions néceſſaires pour rendre ce livre meilleur, la meilleure édition ſerait déjà bien avancée. Il faudrait que tout bon français contribuât à la perfection d'un tel ouvrage. 1752.

Vous me parlez, mon cher ange, de cette hiſtoire générale; on m'a volé la partie hiſtorique de tout le ſeizième ſiècle et du commencement du dix-ſeptième, avec l'hiſtoire entière des arts. Je m'étais donné la peine de traduire des morceaux de *Pétrarque* et du *Dante*, et juſqu'à des poëtes arabes que je n'entends point; toutes mes peines ont été perdues. Le Siécle de *Louis XIV* devait ſe renouer à cette hiſtoire générale; c'eſt une perte que je ne réparerai jamais. Il y a grande apparence que ce malheureux valet de chambre, qu'on ſéduiſit pour avoir tous mes manuſcrits, avait auſſi volé celui que je regrette, et qu'il le brûla quand ma nièce eut la bonté d'exiger de

lui le sacrifice de tout ce qu'il avait corrigé. En un
1752. mot, le manuscrit est perdu. Je voudrais qu'on eût perdu de même bien des choses dont on a grossi le recueil de mes œuvres ; mais c'est encore un mal sans remède.

Je me flatte que la pièce que madame *Denis* va donner (*) ne sera point un mal, que ce sera au contraire un bien qu'elle mettra dans la famille, pour réparer les prodigalités de son oncle. Je me souviens d'avoir vu dans cette pièce des scènes très-jolies ; je ne doute pas qu'elle n'ait conduit cet ouvrage à sa perfection. Je ne lui voudrais pas de ces succès passagers dont on doit une partie à l'indulgence de la nation. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y avait dans cette comédie, telle scène qui valait mieux que toute la pièce de Cénie. Ces scènes ne suffisent pas sans doute. Elle aura travaillé le tout avec soin ; elle a acquis tous les jours plus de connaissance du théâtre ; et ses amis, à la tête desquels vous êtes, ne lui laisseront pas hasarder une pièce dont le succès soit douteux. Il y a une certaine dignité attachée à l'état de femme qu'il ne faut pas avilir. Une femme d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle ; elle est bien dégradée quand elle se fait auteur comique, et qu'elle ne réussit pas. Un grand succès me comblerait de la plus grande joie ; il me ferait cent fois plus de plaisir que celui de Mérope. Un succès ordinaire me consolerait ; un mauvais me mettrait au désespoir.

(*) La Coquette punie, comédie.

Nous parlerons une autre fois de Rome sauvée, l'Adélaïde, de Zulime ; c'est à présent la Coquette punie qui va me donner des battemens de cœur. Que faites-vous cet été, mes chers anges ? J'ai peur qu'il n'y ait quelque voyage de Lyon. Je voudrais que vous vous bornassiez à celui du bois de Boulogne, et y causer avec vous ; mais il faut la permission de *Louis XIV*. J'ai deux grands rois qui me retiennent : je ne peux à présent abandonner ni l'un ni l'autre. Je sens quel crime je commets contre l'amitié en vous préférant deux rois ; mais quand on s'est imposé des devoirs, on est forcé de les remplir. J'espère vous embrasser avant la fin de l'année, et je vous aimerai bien tendrement toute ma vie. Mes respects à tous les anges. 1752.

LETTRE CXL.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 22 mai.

Je vous écris par le jeune *Bausobre*, ma chère enfant, comme on écrit d'Amérique quand il part des vaisseaux pour l'Europe. Logez-le chez moi le mieux que vous pourrez. Je vous réponds que je ne pourrai, ou je viendrai cette année de mon voyage de long cours.

J'ai enfin permis aux éditeurs de mes œuvres, bonnes ou mauvaises, d'imprimer, au-devant de leur recueil, cette lettre où je ne réponds (comme je le dois) qu'en me moquant de toute cette canaille des greniers de la littérature. On

1752. ne peut guère fermer la gueule à ces roquets-là, parce qu'ils japent pour gagner un écu. Ils ont plus aboyé contre *Louis XIV* que contre son historien. Il faut les laisser faire. Les poëtes et les écrivains du quatrième étage se vengent de leur misére et de leur honte, en clabaudant contre ceux qu'ils croient heureux et célèbres. Quand je ferais afficher que je ne suis point heureux, cela ne les apaiserait pas encore.

Depuis l'abbé *Desfontaines*, à qui je sauvai la vie, jusqu'à des gredins à qui j'ai fait l'aumône, tous ont écrit contre moi des volumes d'injures; ils ont imprimé ma vie; elle ressemble aux amours du révérend père de *la Chaise*, confesseur de *Louis XIV*. Ces beaux libelles sont vendus aux foires d'Allemagne, et les beaux esprits du Nord en ornent leurs bibliothéques. La calomnie passe les monts et les mers. Le même jésuite contre lequel les jansénistes auront écrit sur la grâce et sur les lettres de cachet, trouve à Pékin et à Macao des dominicains qu'il faut combattre. Qui plume a, guerre a. Ce monde est un vaste temple dédié à la Discorde.

Notre académie de Berlin est une chapelle tout à fait sous la protection de cette divinité. *Maupertuis* vient d'y faire un petit coup de tyrannie qui n'est pas d'un philosophe. Il a fait, de son autorité privée, déclarer faussaire, dans une assemblée de l'académie, un de ses membres nommé *Kœnig*, grand géomètre, bibliothécaire de madame la princesse d'*Orange*, et professeur en droit public à la Haie. Ce *Kœnig* est un homme de

mérite, un brave suisse, qui est très-incapable d'être faussaire. J'ai vécu pendant près de deux ans avec lui, chez feue madame la marquise *du Châtelet*, qu'il initia aux mystères de la secte leibnitzienne. Il ne sera pas homme à souffrir un pareil affront. 1752.

Je ne suis pas encore bien informé des détails de ce commencement de guerre. Je ne sors point de Potsdam. *Maupertuis* est à Berlin, malade pour avoir bu un peu trop d'eau-de-vie que les gens de son pays ne haïssent pas. Il me porte cependant tous les coups fourrés qu'il peut, et j'ai peur qu'il ne me fasse plus de tort qu'à *Kœnig*. Un faux rapport, un mot jeté à propos, qui circule, qui va à l'oreille du roi, et qui reste dans son cœur, est une arme contre laquelle il n'y a souvent point de bouclier. D'*Argens* n'avait pas si mal fait d'aller au bord de la Méditerranée : je ferai encore bien mieux d'aller au bord de la Seine.

LETTRE CXLI.

A M. DARGET.

A Potsdam, 23 mai.

MON cher *Darget*, je respecte les médecins, je révère la médecine, en qualité de vieux malade ; mais je ne suis pas peu surpris que vos *Esculapes* prennent pour du scorbut des maux de vessie. Cette vessie n'a pas plus de rapport avec le scorbut qu'avec la goutte. Chaque maladie a son département. La migraine attaque la tête, la

—— goutte les pieds et les mains, la v.... s'adreſſe à
1752. la limphe et enſuite aux os ; le ſcorbut gonfle les gencives, déboite les articles, fait tomber les dents ; j'en parle par une funeſte expérience, moi qui ai perdu toutes les miennes par cette peſte cruelle. DIEU vous préſerve, mon cher ami, des atteintes d'un mal ſi affreux ! Croyez que vos belles dents ſont un excellent témoignage contre le ſentiment de M. *Mallouin*. Heureux les malades qui vont de Plaiſance à Bellevue, et qui entendent les ſir..es de ce beau rivage ! Je vois bien que vous ne reviendrez pas ſitôt dans notre couvent. Vous y trouverez le jardin du comte de *Rothembourg*, vendu à madame *Daun*, la belle maiſon de d'*Argens*, à M. *Eckel*, deux belles pièces de gazon dans la cour du château. Voilà ce qui s'appelle de grandes nouvelles ; voilà les révolutions de Potsdam. La douceur uniforme de notre vie n'a pas de plus grands objets à vous préſenter. J'ai trouvé mon maître aux échecs dans le marquis de *Varenne* ; mon maître en éloquence abondante dans le marquis d'*Argens*, et mon maître en tout dans le roi. *Maupertuis* ſe rétablit difficilement, et va reprendre l'air natal. Pour moi, je ſuis trop malade pour voyager. Je ſuis tout accoutumé à mes ſouffrances ; et j'aime autant mourir à Potsdam qu'ailleurs. *Quod petis eſt hic, eſt Ulubris, animus ſi te non deficit æquus.* Vous ne me dites rien de M. du *Verney* ; je ne doute pas, mon cher ami, que vous ne l'ayez retrouvé avec la même ſanté, la même amitié pour vous, prenant toujours à vous le même intérêt

le vous ai prié, et je vous prie encore de lui faire mes complimens, auſſi bien qu'à M. le marquis de *Valori*. Adieu; goûtez les charmes brillans de Paris, et n'oubliez pas les plaiſirs tranquilles de Potsdam. 1752.

Il n'eſt point du tout queſtion ici de l'abbé de *Prade*.

LETTRE CLXII.

A M LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 3 juin.

Mon cher ange, me voilà plus que jamais dans l'hiſtrionnage. J'envoie Amélie à Paris, et je reçois la Coquette punie. Cette coquette me tient bien plus au cœur que l'autre. Je ſens qu'on aime mieux quelquefois ſon petits-fils, que ſon propre enfant. Je n'oſe donner de conſeil à ma nièce que je regarde comme ma fille, je crains de la priver d'un ſuccès, et d'affliger ſa paſſion, ſi je lui conſeille de ne pas donner un ouvrage ſur lequel elle eſt piquée, et qui lui a tant coûté. Je crains encore plus de l'expoſer à une chute ou à une réception froide qui vaut une chute. Je ne ſais point d'ailleurs quel eſt le goût de Paris où tout eſt mode. Je me vois dans la néceſſité de ſuſpendre mon jugement. Peut-être j'entrevois ce qu'on pourrait faire pour rendre cet ouvrage ſoutenu, attachant et comique; mais peut-être auſſi que j'entrevois mal. D'ailleurs on ne fait point paſſer ſes propres idées dans une autre tête. On part d'un principe, l'auteur eſt parti d'un autre

auquel il se tient. De grands changemens coûtent
1752. beaucoup, de petits servent à peu de chose; ainsi, je me vois tout aussi embarrassé dans ma critique que dans le conseil qu'on me demande pour donner la pièce ou ne la pas donner. Tout ce que je sais, c'est que des pièces, qui ne valent pas une tirade de celle-ci, ont eu de grands succès; et cela même ne prouve rien encore: un détestable ouvrage peut réussir, un bien moins mauvais peut tomber; la décision d'un procès et le gain d'une bataille ne sont pas plus incertains. Il n'y a pas grand mal qu'un vieux soldat comme moi soit battu, mais je ne voudrais pas que ma nièce se fît battre.

Je lui ai adressé, non pas Adélaïde, non pas le Duc d'Alençon, mais Amélie; et pourquoi Amélie? pourquoi des maires du palais au lieu de *Charles VII*, et des maures au lieu d'anglais! — *Il costume*, mon cher ange; *il costume lo vuole così.* On s'est assez révolté qu'un prince du sang ait voulu assassiner son frère pour une fille, et que j'aye donné un frère à ce prince qui n'en avait pas. L'histoire de *Charles VII* est trop connue. Jamais on ne se prêterait à une aventure si contraire aux faits et si éloignée de nos mœurs; on pensera comme on a pensé, et on dira: *incredulus odi.* Peut-on combattre l'expérience? ce serait s'aveugler pour se jeter dans le précipice. Mais comment faire pour donner cet ouvrage? comme on voudra, comme on pourra, sur-tout n'en point parler. La grande affaire est que l'ouvrage soit bon et bien joué; le reste est très-indif-

férent. Mon cher ange, j'irais plutôt vous trouver à Lyon que de vous faire retourner de Lyon à Paris. Vous pénétrez mon cœur; mais à présent, il n'y a ni Lyon ni Paris pour moi; il n'y a que Potsdam; c'est le rendez-vous de mes troupes; c'est de-là que je dirige la nouvelle édition qu'on fait du Siècle, édition que je ne peux abandonner, et qui seule peut faire oublier les trois malheureuses éditions qui viennent de paraître, en trois mois de temps, dans le pays étranger. Ces trois-là sont assez bonnes pour le reste de l'Europe, mais non pour la France. Je me suis trompé sur trop de faits, j'ai trop fait de péchés d'omission et de commission. Ma nouvelle édition est ma pénitence; il faut me la laisser faire. Je prends les eaux, je me baigne, je me meurs, et tout cela veut qu'on soit sédentaire. Comment va l'*Iphigénie-Héraclide*? la *Duménil* est-elle guérie de son coup de pincette? On dit que *Grandval* est devenu grand buveur et mauvais acteur, et que la *Duménil* aime passionnément le vin et *Grandval*. L'un l'enivre, l'autre la bat; ces passions sont malheureuses. 1752.

A propos, faudra-t-il que j'envoye un billet de confession au curé de Saint-Roch? Mon cher ange, notre curé de Potsdam, c'est le roi; il y a plaisir à mourir là. Il y a deux ans que je n'ai aperçu de prêtres; ils n'entrent jamais dans le château. Pauvres gens du Midi, apprenez à vivre! Pourquoi faut-il qu'il n'y ait de raison que dans le Nord?

Tous mes anges, je baise le bout de vos ailes.

1752.

LETTRE CXLIII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, 9 juin.

Je suis fâché que cette plaisanterie innocente dont j'ai affublé, le plus respectueusement et le plus poliment que j'ai pu, son éminence le cardinal *Quirini*, soit si publique (*); mais il est homme à l'avoir fait imprimer lui-même. Il imprime régulièrement à Brescia tout ce qu'il écrit et tout ce qu'on lui écrit. Dieu merci, nous lui avons obligation des lettres du cardinal de *Fleuri*; elles sont curieuses : on y voit le désespoir sincère de notre premier ministre de ce qu'il n'est plus dans sa petite ville de Fréjus. Il a presque répandu des larmes quand il a été nommé précepteur du roi; il n'a accepté ce poste que malgré lui; il s'en plaint amèrement; c'est un beau monument de sincérité. Je ne suis pas éloigné de croire que, quand le cardinal *Quirini* l'a rendu public, il était dans la bonne foi.

Ce bon cardinal aime les louanges à la folie; il ressemble en cela à *Cicéron*. Le horaire de sa ville de Brescia a mis à la tête de son dernier recueil, qu'il faut avouer que monseigneur est un étoile de la première grandeur.

Cette étoile perfectait mon feu follet pour avoir une ode en son honneur et en celui d'une église catholique qu'on bâtit d'aumônes à Berlin,

(*) Voyez l'épître au cardinal *Quirini*, volume d'Epîtres.

ſans qu'il en coûte un ſou à ſa Majeſté. Le cardinal a donné à cette égliſe, qui ne s'achève point, de l'argent et des ſtatues. Le comte de *Rothembourg* était à la tête de cette bonne œuvre, et n'y a pas contribué d'un denier de ſon vivant, ni par ſon teſtament. Un banquier calviniſte a avancé environ douze mille écus, et veut qu'on vende l'égliſe pour le rembourſer. Le cardinal, pour ſon payement, exigeait des odes. Il m'arracha enfin cette plaiſanterie au lieu d'ode, au commencement de cette année. Cela a été juſqu'à notre ſaint père le pape. Sa ſainteté eſt un peu gauſſeuſe; elle a dit: *Le cardinal Quirini quête des louanges; il a attrapé celles qu'il lui faut.* 1752.

Avez-vous lu le ſixième tome des Mémoires de l'abbé de *Montgon?* Six tomes de l'hiſtoire d'un abbé! et nous n'avons qu'un volume de l'hiſtoire d'*Alexandre!* Comme les livres ſe multiplient! Il y a pourtant deux ou trois anecdotes bien curieuſes dans ces mémoires.

Adieu, ma chère plenipotentiaire; je vous parlerai de nous deux à la première occaſion.

LETTRE CXLIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Potsdam, 10 juin.

Mon héros, vos bontés m'on fait éprouver une eſpèce de plaiſir que je n'avais pas goûté depuis long-temps. En liſant votre belle lettre de trente-deux pages, j'ai cru vous entendre, j'ai

1752. cru vous voir ; je me suis imaginé être à votre chocolat, au milieu de vos pagodes, et goûter le plaisir délicieux de votre entretien. Je vous remercie tendrement de tous les éclaircissemens que vous voulez bien me donner ; ce sont presque les seuls qui me manquaient.

Vous savez que j'avais passé près d'un an à faire des extraits des lettres de tous les généraux et de beaucoup de ministres ; je doute qu'il y ait à présent un homme dans l'Europe aussi bien au fait que moi de l'histoire de la dernière guerre. C'est là qu'il est permis d'entrer dans les détails, parce qu'il s'agit d'une histoire particulière ; mais ces détails demandent un très-grand art. Il est difficile de conserver un événement particulier dans la foule de toutes ces révolutions qui bouleversent la terre. Tant de projets, tant de ligues, tant de guerres, tant de batailles se succèdent les unes aux autres, qu'au bout d'un siècle ce qui paraissait, dans son temps, si grand, si important, si unique, fait place à des événemens nouveaux qui occupent les hommes, et qui laissent les précédens dans l'oubli. Tout s'engloutit dans cette immensité ; tout devient enfin un point sur la carte ; et les opérations de la guerre causent à la longue autant d'ennui qu'elles ont donné d'inquiétude quand la destinée d'un Etat dépendait d'elles.

Si je croyais pouvoir jeter quelque intérêt sur cet amas et sur cette complication de faits, je me vanterais d'être venu à bout du plus difficile de mes ouvrages ; mais ce qui me rend cette tâche plus agréable et plus aisée, c'est le

plaisir de parler souvent de vous. Mon monument de papier ne vaudra pas le monument de marbre que vous savez. Nous verrons cependant qui vous aura fait plus ressemblant, du sculpteur ou de moi. Si M. le maréchal de *Noailles* était aussi complaisant et aussi laborieux que vous, s'il daignait achever ce qu'il entreprend d'abord avec vivacité, le Siècle de *Louis XIV* en vaudrait mieux. 1752.

Je ne sais si vous savez que ce Siècle était une suite d'une histoire générale que j'ai composée depuis *Charlemagne* jusqu'à nos jours. On m'a volé une partie de cet ouvrage, et tout ce qui regardait les arts. *Louis XIV* m'est resté; mais une première édition n'est qu'un essai. Quoiqu'il y ait dix fois plus de choses utiles et intéressantes dans ces deux petits volumes que dans toutes les histoires immenses et ennuyeuses de *Louis XIV*, cependant je sais bien qu'il manque beaucoup de traits à ce tableau. J'ai fait des péchés d'omission et de commission. Plusieurs personnes instruites ont bien voulu me communiquer des lumières; j'en profite tous les jours: voilà pourquoi je n'ai point voulu que l'édition faite à Berlin, ni celles qu'on a faites sur le champ, en conformité, en Hollande et à Londres, entrassent dans Paris. Je suis dans la nécessité d'en faire une nouvelle que mon libraire de Leipsic a déjà commencée. Si M. le maréchal de *Noailles* n'a pas la bonté de faire un petit effort, cette édition sera encore imparfaite.

Je n'ose vous proposer, Monseigneur, de vous

1752. enfermer une heure ou deux pour m'inſtruire des choſes dont vous pourriez vous ſouvenir; vous rendriez ſervice à la patrie et à la vérité. Ce motif ſera plus puiſſant que mes prières. Je ferais ſur le champ uſage de vos remarques. Ma nièce doit avoir à préſent deux exemplaires chargés de corrections à la main; je voudrais que vous euſſiez le temps et la bonté d'en examiner un. Votre lettre de trente-deux pages me fait voir de quoi vous êtes capable, et m'enhardit auprès de vous. Il me ſemble que ce ſerait employer dignement une heure du loiſir où vous êtes. S'il y avait quelque guerre, je ne vous ferais pas de pareilles propoſitions; je me flatte bien qu'alors vous n'auriez pas de loiſir, et que vous commanderiez nos armées.

Dans ce ſiècle que j'ai tâché de peindre, c'était un français, dont vous fûtes l'élève, qui fit heureuſement la guerre et la paix. Je ſuis très-perſuadé qu'avec vous la France n'a pas beſoin d'étrangers pour faire l'une et l'autre. Qui donc a, dans un plus haut degré que vous, le talent de ſe décider à propos, et de faire des manœuvres hardies; talent qui a fait la gloire du prince *Eugène* que vous avez tant connu? qui ferait la guerre avec plus de vivacité, et la paix avec plus de hauteur? quel officier en France, a plus d'expérience que vous? et l'eſprit, s'il vous plaît, ne ſert-il à rien? Mais il n'y a guère d'apparence que vos talens ſoient ſitôt mis en œuvre: l'Europe eſt trop armée pour faire la guerre. S'il arrive pourtant que le diable brouille les cartes,

:t que le bon génie de la France conduiſe nos 1752.
iffaires par vous, il n'y a pas d'apparence que je
ois alors votre hiſtorien. Je ſuis dans un état à ne
levoir pas compter ſur la vie. Vous ſerez peut-être
urpris que, dans cet état, je faſſe des Siècles, et
.s Hiſtoires de la guerre de 1741, et des Rômes
ſauvées, et autres bagatelles, et même, par-ci
par-là, quelques chants de la Pucelle; mais c'eſt
que j'ai tout mon temps à moi; c'eſt que, dans
une cour, je n'ai pas la moindre cour à faire, et
auprès d'un roi, pas le moindre devoir à remplir.
Je vis à Pot dam comme vous m'avez vu vivre à
Cirey, à cela près que je n'ai point charge d'ame
dans mon bénéfice. La vie de château eſt celle qui
convient le mieux à un malade et à un griffon-
neur. Il y a bien loin de ma tranquille cellule du
château de Potſdam au voyage de Naples et de
Rome; cependant, s'il eſt vrai que vous vous don-
niez ce petit plaiſir, je vous jure que je viendrai
vous trouver.

Il eſt vrai que mon extrême curioſité, que je
n'ai jamai ſatisfaite ſur l'Italie, et ma ſanté, me
font continuellement penſer à ce voyage, qui ſe-
rait d'ailleurs très-court; mais je vous jure, Mon-
ſeigneur, que j'ai beaucoup plus d'envie de vous
faire ma cour que de voir la ville ſouterraine. Je
me ſuis cru quelquefois ſur le point de mourir;
mon plus grand regret était de n'avoir point eu la
conſolation de vous revoir. Il me ſemble qu'après
trente-cinq ans d'attachement, je ne devais pas
être réſervé à mourir ſi loin de vous. La deſtinée
en a ordonné autrement. Nous ſommes des ballons

que la main du ſort pouſſe aveuglément et
1752. d'une manière irréſiſtible. Nous feſons deux ou trois bonds, les uns ſur du marbre, les autres ſur du fumier, et puis nous ſommes anéantis pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot. La conſolation qui reſterait à un certain âge, ce ſerait de faire encore un bond auprès des gens à qui on a donné dès long-temps ſon cœur. Mais ſais-je ce que je ferai demain? Occupons comme nous pourrons, de quart d'heure en quart d'heure, la vanité de notre vie. S'il eſt permis d'eſpérer quelque choſe à un homme dont la machine ſe détruit tous les jours, j'eſpère venir vous voir cette année, avant que l'exercice de votre charge vous dérobe à mes empreſſemens, et vous faſſe perdre un temps précieux.

Nous attendons ici le chevalier de *la Touche*; je le verrai avec plaiſir, mais je le verrai peu. Le goût de la retraite me domine actuellement. J'aime Potſdam quand le roi y eſt; j'aime Potſdam quand il n'y eſt pas. Je trompe mes maladies par un travail aſſidu et agréable. J'ai deux gens de lettres auprès de moi, qui ſont mes lecteurs, mes copiſtes, et qui m'amuſent, entièrement libre auprès d'un roi qui penſe en tout comme moi. *Algarotti* et d'*Argens* viennent me voir tous les jours au château où je ſuis logé; nous vivons tous trois en frères, comme de bons moines dans un couvent.

Pardonnez à mon tendre attachement, ſi je vous rends ce compte exact de ma vie: elle devait vous être conſacrée; ſouffrez au moins que je

vous

vous en soumette le tableau. Mon ame, toujours dépendante de la vôtre, vous devait ce compte de l'usage que je fais de mon existence. Vous ne m'avez point parlé de M. le duc de *Fronsac*, ni de mademoiselle de *Richelieu*; je souhaite cependant que vous soyez un aussi heureux père que vous êtes un homme considérable par vous-même. Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux. Adieu, Monseigneur; je fais mille vœux pour que vous soyez heureux longtemps, et que je puisse en être témoin quelques momens. 1752.

Si mon camarade *le Bailli*, chargé des affaires depuis la mort du caustique et ignorant *Tirconel*, m'avait averti, en me faisant tenir votre paquet, du temps où le courrier qui l'a apporté partirait, je ferais un paquet un peu plus gros; mais vous ne le recevriez qu'au bout de six semaines, parce que ce courrier va à Hambourg, et y attend longtemps les dépêches du Nord. J'ai mieux aimé me livrer au plaisir de vous écrire et de vous faire parvenir au plutôt les tendres assurances de mon respectueux attachement, que de vous envoyer des livres, que d'ailleurs vous recevriez beaucoup plus tard que ceux qui doivent être incessamment entre les mains de ma nièce pour vous être rendus.

On dit qu'une dame, un peu plus belle que ma nièce, a fait une comédie; je ne crois pas que ce soit pour la faire jouer dans la rue Dauphine. Or, si une dame jeune et fraîche se contente de jouer ses pièces en société, pourquoi ma nièce,

1752. qui n'eſt ni fraîche ni jeune, veut-elle abſolument ſe commettre avec les comédiens et le parterre, gens très-dangereux? Un grand ſuccès me ferait aſſurément beaucoup de plaiſir, mais une chute me mettrait au déſeſpoir. J'ai couru cette épineuſe carrière; je ne la conſeille à perſonne.

Je m'aperçois que j'ai encore beaucoup bavardé, après avoir cru finir ma lettre. Pardonnez cette prolixité à un homme qui compte parmi les douceurs les plus flatteuſes de ſa vie, celle de s'entretenir avec vous, et de vous ouvrir ſon cœur. Adieu, encore une fois, mon héros; adieu, homme reſpectable, qui ſoutenez l'honneur de la patrie. Il me ſemble que je vous ſerais attaché par vanité, ſi je ne vous l'étais pas par le goût le plus vif. Conſervez-moi des bontés que je préfère à tout.

LETTRE CXLV.

A M. DARGET.

Potsdam, 1 juillet.

Il faut que je vous faſſe ma confeſſion, mon cher voyageur. J'ai pris la liberté d'entamer la converſation ſur votre compte à ſouper. J'ai ſoutenu que les médecins qui vous donnaient le ſcorbut ne ſavaient ce qu'ils diſaient. L'affection ſcorbutique eſt une maladie dont je ſuis jaloux, et que je ne veux partager avec perſonne; mais je me ſuis fort étendu ſur la veſſie, ſur la néceſſité où vous étiez de changer d'air, ſur l'envie que vous avez

de revenir servir le plus aimable maître du monde, dès que votre santé le permettra, sur votre attachement, sur votre sagesse : et il m'a paru qu'on était de mon avis, et que vous seriez très-bien reçu à votre retour. Gorgez-vous des plaisirs de Paris, et revenez goûter avec nous les douceurs de la vie tranquille. Les fêtes de Charlottembourg ont été magnifiques ; la princesse a enchanté son mari, le roi et toute la cour. D'*Arnaud* a envoyé un épithalame qui est un chef d'œuvre de galimatias ; ce pauvre homme est bien loin d'approcher du génie du philosophe de Sans-Souci, dont les talens se fortifient de jour en jour. Comme ce n'est qu'en cette qualité que je le considère, je laisse-là le roi, et je me borne entièrement au philosophe et à l'homme aimable. Il rend nos soirées délicieuses. Le reste du jour est mon affaire. Mes maladies, mon goût pour l'étude et pour la retraite, m'ont entièrement fixé à Potsdam avec deux gens de lettres que j'ai auprès de moi, et qu'il semble que la nature ait fait tout exprès pour me rendre la vie agréable. J'ai pris la liberté de me servir de votre baignoire. Mon maigre corps n'était pas digne de se former où votre figure potelée s'est mise ; mais M. *César* me l'a permis. J'attends avec impatience M. *Moreau* que vous nous procurez. Ce sera une bonne ressource pour les frères du couvent. Je suis plus moine et plus votre frère que jamais. Je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur. 1752.

1752.

LETTRE CXLVI.

AU CARDINAL QUIRINI. (*)

A Potsdam, 4 juillet.

MONSEIGNEUR,

DAIGNEZ agréer les plus vives actions de grâces pour les nouveaux gages que votre éminence me donne de ſa bienveillance. Je la vois toujours attentive à répandre ſes bienfaits ſur l'Egliſe et ſur les lettres : ſes leçons inſtruiſent le monde autant que ſes exemples l'animent ; des religieuſes reçoivent en préſent des marquiſats, des duchés, un temple catholique, élevé au milieu de l'erreur, de l'argent et des ſtatues.

Toujours infirme, je ne puis qu'admirer de loin votre éminence, quoique toujours preſſé du déſir de lui préſenter mes reſpects. Je me vois attaché par les chaînes du repos, de la liberté et des plaiſirs ; par ces chaînes que les princes font ſi rarement porter ; auprès d'un roi très-aimable, quoique hérétique. Je voudrais chanter les louanges de votre éminence ; mais lorſqu'on eſt livré à la fièvre et à *Galien*, l'on perd le chant, et la voix devient rauque. Je n'en ſuis pas moins l'admirateur de votre éminence.

(*) Cette lettre eſt traduite de l'italien.

LETTRE CXLVII. 1752.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Potsdam, 11 juillet.

Mon cher ange, nous autres bons chrétiens nous pouvons très-bien supposer un crime à *Mahomet*; mais le parterre n'aime pas trop qu'une tragédie finisse par un miracle du faubourg Saint-Médard. Amélie finit plus heureusement, et quoique cette pièce ne soit pas de la force de Mahomet, elle peut avoir un beaucoup plus grand succès, parce qu'il n'y est question que d'amour. Il y a des ouvrages dont la faiblesse a fait la fortune, témoin Inès. Il ne suffit pas de bien faire, il faut faire au goût du public. Il est indubitable que le *Kain* doit jouer le duc de *Foix*, et mademoiselle *Clairon*, *Amélie:* sans cela point de salut. Je n'ai jamais compris qu'il y eût de la difficulté dans l'annonce de cette pièce. Il me semble qu'on pourrait la donner sans bruit et sans scandale, pendant le voyage de Fontainebleau, en ameutant ce qu'on appelle la petite troupe, qui est plutôt la bonne troupe; en ne sonnant point l'alarme, et en ne prétendant point donner cet ouvrage comme une pièce nouvelle. Il y manque encore quelques vers que j'enverrai quand on voudra; mais pour l'extrait baptistère de *Lisois*, et pour la généalogie d'*Amélie*, je crois qu'on peut très-bien s'en passer.

Mon cher ange, j'avoue qu'il ne sied guère à un historiographe de passer sous silence ces points

1752. d'hiſtoire ; mais je m'imagine que ces détails ne ſerviraient de rien a la tragédie. Je ne les aurais pu placer que dans des tirades qui ſont déjà un peu longues, et j'ai cru qu'ils refroidiraient l'action ſans y porter une plus grande clarté. *Amélie* eſt une dame du voiſinage, *Lyſois* un paladin, le duc de *Foix* de la race de *Clovis*, le tout eſt un roman. Il ne s'agit que d'exprimer des ſentimens vrais ſous de noms feints. C'eſt une pièce de caractères ; c'eſt *Orgon*, c'eſt *Damis*, c'eſt *Ijabelle*. Plus on entrerait dans des détails hiſtoriques, plus on contredirait l'hiſtoire.

Mon cher et reſpectable ami, je ſuis plus inquiet de l'entrepriſe de ma nièce que de notre Amélie. Je ſuis un vieux gladiateur accoutumé à être condamné aux bêtes dans l'arène ; mais je tremble de voir une femme qui veut tâter de ce combat. Peut-être le public eſt-il las des Amazones et des Cénie ; peut-être ne ſera-t-il pas toujours poli avec les dames. Ma nièce ne ſe trouve pas dans des circonſtances auſſi favorables que meſdames *du Bocage* et *Grafigny*. Elle a contre elle des cabales, et de plus elle eſt ma nièce. Tout cela me fait trembler, et je vous avoue que pour rien au monde je ne voudrais me trouver là.

La pièce peut réuſſir, il y a d'heureux détails, et, ſi je ne m'aveugle pas, ces ſeuls détails valent mieux que Cénie et les Amazones ; mais ils ne ſuffiſent pas. Vous m'avez parlé à cœur ouvert, je vous parle de même. J'ai mandé à madame *Denis* que j'étais peu au fait du goût qui règne à

préſent, qu'elle devait conſulter ceux qui fréquentent aſſidument les ſpectacles, que c'était à eux de lui dire ſi la pièce était attachante, ſi les caractères étaient bien décidés et bien ſoutenus, ſi la Coquette était aſſez coquette, ſi elle faiſait un rôle principal dans les derniers actes, ſi *Géronte*, *Cléon*, *Dorſan* étaient des perſonnages néceſſaires, ſi chacun avait un but déterminé, ſi la ſuivante n'était pas un caractère équivoque, s'il y avait dans l'ouvrage de cette ſorte comique néceſſaire dans une comédie, et de cette eſpèce d'intérêt néceſſaire dans toute pièce dramatique, ſi la froideur n'était pas à craindre; que je n'étais pas juge, parce que je ſuis partie trop intéreſſée, et que j'ai peu d'habitude du théâtre comique, et nulle connaiſſance de ce qui eſt à la mode, qu'elle devait conſulter des vrais amis qui oſaſſent dire la vérité. 1752.

Voilà une partie de ce que je lui ai mandé; que pouvais-je de plus dans la crainte de l'affliger, dans celle d'un mauvais ſuccès, et enfin dans celle de l'empêcher de ſe ſatisfaire et de donner un ouvrage qui peut réuſſir? Elle me paraît entièrement déterminée à livrer bataille. Elle a une confiance entière en M. d'*Alembert*; c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, mais connaît-il aſſez le théâtre?

Vous voyez ſi je vous ouvre mon cœur. Je ſuis extrêmement content de ma nièce. Elle a agi pour mes intérêts avec une chaleur et une prudence qui me la rendent encore plus chère. Je ſouhaite qu'elle réuſſiſſe pour elle comme pour

moi ; et, en attendant, je reſte à Potsdam en phi-
1752. loſophe. Je preſſe la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Je mène une vie conforme à mon état d'homme de lettres, et convenable à ma mauvaiſe ſanté, ſans me mêler le moins du monde du métier de courtiſan, n'ayant pas plus de devoirs à remplir que dans la rue Traverſière, et n'ayant, ſi je meurs ici, aucun billet de confeſſion à préſenter. Jamais ma vie n'a été plus douce et plus tranquille. Pour la rendre telle à Paris, il faudrait renoncer entiérement aux belles-lettres; car, tant que je me mêlerai d'imprimer, j'aurai les ſots, les dévots, les auteurs à craindre; il y a tant d'épines, tant de dégoûts, d'humiliations, de chagrins attachés à ce miſérable métier, qu'à tout prendre il vaut mieux vivre tout doucement avec un roi.

Mon cher ange, ſi je vivais à Paris, je voudrais n'y faire autre choſe que donner à ſouper. Je ferai certainement un voyage pour vous, ce ne ſera pas pour l'évêque de Mirepoix; mais il faut attendre que l'édition du Siècle ſoit achevée. Vous n'avez qu'une petite partie des changemens; j'en fais tous les jours. Je ne veux revoir ma patrie qu'après avoir érigé un petit monument à ſa gloire. J'eſpère qu'à la longue les honnêtes gens m'en ſauront quelque gré. On pourra dire : C'était dommage de tant honnir un homme qui n'a travaillé que pour l'honneur de ſon pays. Et puis, quand quelque bonne ame aura dit cela, que m'en reviendra-t-il? Mon cher ange; vous me tiendrez lieu, vous et votre aimable ſociété, de

toute

toute une nation honnêtement ingrate. Vivre avec vous en bonne santé, ce serait le comble du bonheur. Ces deux biens-là me manquent, et ce sont les seuls véritables; les rois ne sont que les palliatifs. Mille tendres respects à tous les anges. 1752.

D'*Argens* me persécute pour vous dire qu'il vous fait mille complimens. Il m'amuse beaucoup ici.

Vous sentez bien, mon cher et respectable ami, qu'il y a quelques passages dans cette épître qui ne sont absolument que pour vous, et que le tout est bon à brûler.

LETTRE CXLVIII.

AU MEME.

Potsdam, 22 juillet.

Mon cher ange, on m'a mandé que vos volontés célestes étaient que l'on représentât incessamment cette Amélie que vous aimez, et qu'on m'exposât encore aux bêtes dans le cirque de Paris; votre volonté soit faite au parterre comme au ciel. J'ai envoyé sur le champ à M. de *Thibouville*, l'un des juges de votre comité, à qui madame *Denis* a remis la pièce, quelques petits vers à coudre au reste de l'étoffe. Il ne faut pas en demander beaucoup à un homme tout absorbé dans la prose de *Louis XIV*, et entouré d'éditions comme vos grands chambriers le sont de sacs. Je ne sais pas encore quel parti prend ma nièce sur sa Coquette; apparemment qu'elle veut attendre. Vous ne

ıte une nation honnêtement ingrate. Vivre 1752.
ɔc vous en bonné ſanté, ce ſerait le comble du
nheur. Ces deux biens-là me manquent, et
ſont les ſeuls véritables; les rois ne ſont que
s palliatifs. Mille tendres reſpects à tous les
ges.

D'*Argens* me perſécute pour vous dire qu'il
us fait mille complimens. Il m'amuſe beaucoup
.

Vous ſentez bien, mon cher et reſpectable ami,
'il y a quelques paſſages dans cette épître qui ne
ıt abſolument que pour vous, et que le tout eſt
n à brûler.

LETTRE CXLVIII.

AU MEME.

Potsdam, 22 juillet.

MON cher ange, on m'a mandé que vos volon-
s céleſtes étaient que l'on repréſentât inceſſam-
ent cette Amélie que vous aimez, et qu'on m'ex-
ſât encore aux bêtes dans le cirque de Paris;
volonté ſoit faite au parterre comme au
ſur le champ à M. de *Thibouville*, l'un
votre comité, à qui madame *Denis*
ce, quelques petits vers à coudre au
ffe. Il ne faut pas en demander beau-
e tout abſorbé dans la proſe de
ntouré d'éditions comme vos
le ſont de ſacs. Je ne ſais pas
nd ma nièce ſur ſa Coquette;
e veut attendre. Vous ne

1752. doutez pas que je n'eusse la politesse de lui céde le pas. J'attends demain de ses nouvelles. Je trem ble toujours pour elle et pour moi. Un oncle e une nièce qui donnent à la fois des pièces de théâ tre, donnent l'idée d'une étrange famille *Dan court* n'a-t-il pas fait la Famille extravagante? On la donnera probablement pour petite pièce.

Heureusement vos prêtres sont plus fous que nous, et leur folie n'est pas si agréable ; mais vos gredins du Parnasse sont de grands malheureux. On ôte à *Fréron* le droit qu'il s'était arrogé de vendre les poisons de la boutique de l'abbé *Des fontaines ;* je demande sa grâce à M. de *Males herbes* ; et le scélérat, pour récompense, fait con tre moi des vers scandaleux qui ne valent rien. Mes anges, si Amélie réussissait après le petit suc cès de Rome sauvée, moi présent, les gens de lettres me lapideraient, ou bien ils me donneraien à brûler aux dévots, et allumeraient le bûcher avec les sifflets qu'ils n'auraient pu employer. Il faut vivre à Paris, riche et obscur, avec des amis; mais être à Paris en butte au public, j'aimerai mieux être une lanterne des rues exposée au ven et à la grêle.

Pardon, mes anges ; mais quelquefois je songe à tout ce que j'ai essuyé, et je conclus que si j'avai un fils qui dût éprouver les mêmes traverses, je lui tordrais le cou par tendresse paternelle. Je vous ai parlé encore plus à cœur ouvert dans ma dernière lettre, mon cher et respectable ami. Je ne vous ai jamais donné une plus grande preuv

d'une confiance ſans bornes ; je mérite que vous en ayez en moi. Je ſerais bien affligé ſi la Coquette recevait un affront. Je me conſolerais plus aiſément de la diſgrâce d'Amélie et du Duc de Foix. Il y a d'autres événemens ſur leſquels il faudrait prendre ſon parti. Voulez-vous voir toute ma ſituation et tous mes ſentimens ? J'aime paſſionnément mes amis, je crains Paris, et le repos eſt néceſſaire à ma ſanté et à mon âge. Je voudrais vous embraſſer, et je ſuis retenu par mille chaînes juſqu'au mois d'octobre. 1752.

On m'aſſure poſitivement que le Siècle ſera fini dans ce temps-là, et que je pourrai faire un petit voyage pour vous aller trouver ; cette idée me conſole. La vie eſt bien courte : tout eſt ou vanité ou peine : l'amitié ſeule remplit le cœur. Mon cher ange, conſervez-moi cette amitié précieuſe qui fait le charme de la vie. Quelque choſe qu'on puiſſe penſer de moi à la cour et à la ville, que les uns me blâment, que les autres regrettent leur victime échappée, que les gredins m'envient, que les fanatiques m'excommunient ; aimez-moi, et je ſuis heureux. Je vous embraſſe tendrement.

1752.

LETTRE CXLIX.

A MADAME DENIS, *à Paris.*

A Potsdam, le 24 juillet.

Vous avez la plus grande raiſon, vous et vos amis, de preſſer mon retour; mais vous ne m'en avez pas toujours preſſé par des courriers extraordinaires; et ce qu'on mande par la poſte eſt bientôt ſu. Quand il n'y aurait que ce malheur-là dans l'abſence, (et il y en a tant d'autres!) il faudrait ne jamais quitter ſa famille et ſes amis. L'établiſſement des poſtes eſt une belle choſe, mais c'eſt pour les lettres de change. Le cœur n'y trouve pas ſon compte: il n'eſt plus permis de l'ouvrir dès qu'on eſt éloigné.

La plus grande des conſolations eſt interdite: je ne vous écris plus, ma chère enfant, que par des voies ſûres qui ſont rares. Voici mon état: *Maupertuis* a fait diſcrétement courir le bruit que je trouvais les ouvrages du roi fort mauvais; il m'accuſe de conſpirer contre une puiſſance dangereuſe qui eſt l'amour-propre; il débite ſourdement que le roi m'ayant envoyé de ſes vers à corriger, j'avais répondu: *Ne ſe laſſera-t-il point de m'envoyer ſon linge ſale à blanchir?* Il tient cet étrange diſcours à l'oreille de dix ou douze perſonnes, en leur recommandant bien à toutes le ſecret. Enfin, je crois m'apercevoir que le roi a été à la fin dans la confidence. Je ne fais que m'en douter. Je ne peux m'éclaircir. Ce n'eſt pas là une ſituation bien agréable; mais ce n'eſt pas tout.

Il arriva ici, sur la fin de l'année passée, un jeune homme, nommé *la Beaumelle*, qui est, je crois, de Genève, et qui est renvoyé de Copenhague où il était moitié prédicateur, moitié bel esprit. Il est auteur d'un livre intitulé *Mes pensées*; livre où il dit librement son avis sur toutes les puissances de l'Europe. *Maupertuis*, avec sa bonté ordinaire, et sans y entendre malice, alla persuader à ce jeune homme que j'avais dit au roi du mal de son livre et de sa personne, et que je l'avais empêché d'entrer au service de sa Majesté. Aussi tôt ce *la Beaumelle*, pour réparer le tort prétendu que j'ai fait à sa fortune, a préparé des notes scandaleuses pour le Siècle de *Louis XIV* qu'il va faire imprimer je ne sais où. Ceux qui ont vu ces belles notes disent qu'il y a autant de sottises que de mots. 1752.

Quant à la querelle de *Maupertuis* et de *Kœnig*, en voici le sujet:

Ce *Kœnig* est amoureux d'un problème de géométrie, comme les anciens paladins de leurs dames. Il fit, l'année passée, le voyage de la Haie à Berlin, uniquement pour aller conférer avec *Maupertuis* sur une formule d'algèbre, et sur une loi de la nature dont vous ne vous souciez guère. Il lui montra deux lettres d'un vieux philosophe du siècle passé, nommé *Leibnitz*, dont vous ne vous souciez pas davantage, et lui fit voir que *Leibnitz* avait parlé de la même loi et combattait son sentiment. *Maupertuis*, qui est plus occupé de ce qu'il croit intrigues de cour que de vérités géométriques, ne lut pas seulement les lettres de *Leibnitz*.

1752. Le professeur de la Haie lui demanda permission d'exposer son opinion dans les journaux de Leipsic; et avec cette permission il réfuta, le plus poliment du monde, dans ces journaux, l'opinion de *Maupertuis*, et s'appuya de l'autorité de *Leibnitz*, dont il fit imprimer les fragmens qui avaient rapport à cette dispute. Voici ce qui est étrange :

Maupertuis, ayant parcouru et mal lu ce journal de Leipsic, et ces fragmens de *Leibnitz*, alla se mettre dans la tête que *Leibnitz* était de son opinion, et que *Kœnig* avait forgé ces lettres pour lui ravir, à lui *Maupertuis*, la gloire d'avoir inventé une bévue. Sur ce beau fondement, il fait assembler les académiciens pensionnaires dont il distribue les gages; il accuse formellement *Kœnig* d'être un faussaire, et fait passer un jugement contre lui sans que personne opine, et malgré les oppositions du seul géomètre qui fût à cette assemblée.

Il fit encore mieux. Il ne se trouva pas au jugement, mais il écrivit une lettre à l'académie pour demander la grâce du coupable qui était à la Haie, et qui ne pouvant être pendu à Berlin, fut seulement déclaré faussaire et fripon géomètre, avec toute la modération imaginable.

Ce beau jugement est imprimé. Voici maintenant le comble : notre modéré président écrit deux lettres à madame la princesse d'*Orange*, dont *Kœnig* est le bibliothécaire, pour la prier de lui imposer silence, et pour ravir à son ennemi condamné et flétri la permission de défendre son honneur.

Je n'ai appris que d'hier tous ces détails dans

na ſolitude. On ne laiſſe pas de voir des choſes nouvelles ſous le ſoleil : on n'avait point encore vu de procès criminel dans une académie des ſciences. C'eſt une vérité démontrée qu'il faut s'enfuir de ce pays-ci. 1752.

Je mets ordre tout doucement à mes affaires. Je vous embraſſe très-tendrement.

LETTRE CL.

A M. LE PRESIDENT HENAULT, *à Paris.*

A Potsdam, ce 25 juillet.

Je ſuis auſſi charmé de votre lettre, mon cher et illuſtre confrère, que je ſuis affligé de cette édition de Lyon. Je ſouhaitais qu'on imprimât le Siècle de *Louis XIV*, mais corrigé, mais digne de la nation et de vous.

Tout le monde ne m'a pas fait attendre ſes faveurs comme M. le maréchal de *Noailles*. J'ai reçu des inſtructions de toute eſpèce, et j'ai travaillé à les mettre en œuvre. Il fallait abſolument montrer au public cette première eſquiſſe, faite à Berlin, pour réveiller l'aſſoupiſſement où ſont la plupart de vos ſibarites de Paris ſur ce qui regarde la gloire de la France et leurs propres familles.

J'ai lieu de me flatter que la nouvelle édition à laquelle on travaille, méritera l'attention et les ſuffrages des eſprits bien faits qui aiment la vérité. Mais je vous répéterai qu'il ne faut écrire l'hiſtoire de France que quand on n'en eſt plus l'hiſtoriographe ; qu'il faut amaſſer ſes matériaux

1752. à Paris, et bâtir l'édifice à Potsdam. J'eſpère en vos bontés quand mon édition ſera faite. Avec le philoſophe roi auprès duquel j'ai le bonheur de vivre; et un ami tel que vous à Paris, je n'ai que des événemens favorables à attendre.

L'édition infidelle de Rome ſauvée me fait encore plus de peine que celle du Siècle faite à Lyon. Je n'ai d'enfans que mes pauvres ouvrages, et je ſuis fâché de les voir mutiler ſi impitoyablement. C'eſt un des malheureux effets de mon abſence, mais cette abſence était indiſpenſable. Le ſort d'un homme de lettres, et le triſte honneur d'être célèbre à Paris, eſt environné de trop de déſagrémens. Trop d'aviliſſement eſt attaché à cet état équivoque, qui n'eſt d'aucune condition, et qui, avili aux yeux de ceux qui ont un établiſſement, eſt expoſé à l'envie de ceux qui n'en ont pas.

J'ai été ſi fatigué des déſagrémens qui déshonorent les lettres, que, pour me dépiquer, je me ſuis aviſé de faire ce que la canaille appelle une grande fortune. Je me ſuis procuré beaucoup de bien, tous les honneurs qui peuvent me convenir, le repos et la liberté; le tout avec la ſociété d'un roi qui eſt aſſurément un homme unique dans ſon eſpèce, au-deſſus de tous les préjugés, même de ceux de la royauté. Voilà le port où m'ont conduit les orages qui m'ont déſolé ſi long-temps. Mon bonheur durera autant qu'il plaira à DIEU.

J'avoue que le vôtre eſt d'une eſpèce plus

flatteuſe. Vous régnez, et je ſuis auprès d'un roi ; auſſi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le ſecond. Mais j'ai peur que la jeuneſſe et la ſanté ne ſoient un état infiniment au-deſſus du nôtre. Comment faire ? Conſolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de paſſage. 1752.

Vous avez tort, mon cher et illuſtre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres : vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence eſt venu. Le ſeizième ſiècle était groſſier, le dernier ſiècle a amené les talens, celui-ci a de l'eſprit. Si par haſard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous ſupplie de faire ſouvenir de moi monſieur d'*Argenſon* : il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui ſuis attaché. Le miniſtre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en ſouvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je penſe tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je penſe. Si je m'entendais ſur mes ſentimens pour vous, ſur mon eſtime, ſur mon attachement, je ſerais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, Monſieur ; ſi vous voyez M. le maréchal de *Noailles*, donnez-lui un petit coup d'aiguillon ; le Siècle et moi nous vous ſerons bien obligés.

1752.

LETTRE CLI.

A M. DARGET.

A Potsdam, 25 juillet.

Je vous plains, et je vous félicite, mon cher *Darget*. Il eſt bien cruel d'avoir une ſonde dans l'urètre; mais il eſt conſolant d'être sûr de guérir. *Per quæ quis peccat, per hæc et punietur.* Mais votre pénitence va bientôt finir. Si je voulais, je me ferais valoir pour avoir toujours ſoutenu contre vos médecins, que vous n'aviez point le ſcorbut; mais il eſt ſi aiſé d'avoir raiſon contre ces meſſieurs, qu'il n'y a pas là de quoi ſe vanter. Vous devez d'ailleurs être conſolé par la lettre que le roi vous a écrite de ſa main, et vous le ſerez encore davantage, quand vous reviendrez dans notre monaſtère guerrier; vous y retrouverez les mêmes bontés dans le père gardien, la même magnanimité, la même condeſcendance: le même eſprit règne toujours parmi les frères, et notre vie eſt la tranquillité même. Il eſt vrai que j'ai damné notre révérend père, mais au moins c'eſt en bonne compagnie; et vous m'avouerez que le diable eſt bien partagé d'avoir à ſa cour *Platon*, *Marc-Aurèle* et *Fréderic*. En attendant, nous ſommes dans le paradis, et je chante des *alleluia* malgré toutes les maladies dont je ſuis accablé. Venez donc, dès que vous ſerez guéri, augmenter le petit nombre des élus. Rapportez-nous votre veſſie et votre gaîté; venez

ouir à Potsdam de votre conſidération, de votre ortune et de la paix. Vous y aurez le plaiſir de ouir et d'eſpérer. Chaque jour rendra votre eſtinée plus agréable, votre fortune plus grande, t vos plaiſirs plus vifs. Il faut paſſer ſa vie à otsdam; c'eſt mon deſſein comme le vôtre. J'allez pas vous laiſſer ſéduire par vos dames e Paris, quand votre..... fondé fera en état e leur être préſentée. Fuyez les agrémens de laiſance; réſiſtez aux tentations. M. *du Verney* ans doute voudra vous retenir; mais combien es bontés d'un grand roi qui peuvent augmenter ous les jours, combien ſa confiance, et votre lace auprès de lui ſont-elles au-deſſus de out ce qu'on peut vous offrir à Paris? Songez e que c'eſt que de jouir dans un beau ſéjour des bontés d'un roi toujours humain, toujours égal, ſans exciter l'envie des nationaux, ſans avoir rien à eſſuyer de ſes compatriotes. Vous me retrouverez tel que vous m'avez laiſſé, ne ſortant point de ma cellule que j'aime, travaillant autant que mes forces délabrées le peuvent permettre, réſigné dans ma vocation, et vous aimant de tout mon cœur. Je vous prie de faire mes complimens à M. *Daran*, quoique je n'aye pas beſoin de lui. 1752.

1752.

LETTRE CLII.

A M. LE MARQUIS DE XIMENÈS, *à Paris.*

Potsdam, juillet.

J'AI reçu assez tard, Monsieur, à Potsdam un paquet qui a redoublé mon attachement pour vous, et qui a augmenté mon envie de faire un petit tour d'une des collines du Parnasse où je suis, à l'autre que vous habitez. Savez-vous bien qu'il y a des choses admirables dans ce que vous m'avez envoyé? et que si le cœur vous en dit, vous pouvez faire de cet ouvrage quelque chose qui mettra le nom de *Chimène* aussi en vogue au théâtre qu'il y a jamais été? Je vis auprès d'un monarque qui fait tant d'honneur aux lettres, que je ne m'étonne plus de voir qu'on fait, dans la maison du cardinal *Ximenès*, ce qu'on fait dans celle de *Vitikind*.

Je voudrais pouvoir raisonner avec vous, papier sur table, comme je fais quelquefois avec ce grand homme. Il faudrait un volume pour s'entendre de si loin, encore ne s'entendrait-on guère. Permettez donc que je réserve pour le mois d'octobre le plaisir de vous entretenir sur ce que vous m'avez confié.

J'aurais voulu pouvoir profiter du voyage que le roi de Prusse fait à Clèves, pour venir faire un tour à Paris, mais je suis accablé de travail; je n'ai pas un moment à perdre. Mon voyage aurait été trop court; et j'ai promis au roi de rester auprès de lui jusqu'au mois d'octobre. Je lui tiendrai

parole, et je n'y aurai pas grand mérite : il daigne faire le bonheur de ma vie. Si j'avais imaginé un plan pour arranger ma destinée et une manière de vivre conforme à mon humeur, à mes goûts, à mon âge, à ma mauvaise santé, je n'en aurais pas choisi d'autre. 1752.

S'il plaisait seulement à la nature de me traiter comme fait le roi de Prusse, je me croirais en paradis; mais des maladies continuelles gâtent tout le bien que me fait un grand roi. Je lui ai sacrifié du meilleur de mon cœur l'envie que j'avais de voir l'Italie et de passer par la France; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Il faut qu'un être pensant ait vu Rome et le roi de Prusse, et ait vécu à Paris; après cela on peut mourir quand on veut.

Comptez, Monsieur, que je mets au nombre des choses qui me font aimer ce monde, les belles choses que vous m'avez envoyées, et dont j'ai grande envie de vous parler à tête reposée. Mille respects à madame votre mère; comptez sur les sentimens inaltérables de *Voltaire*.

1752.

LETTRE CLIII.

A M. LE MARECHAL DE NOAILLES.

A Potsdam, le 28 juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous me pardonnerez, ſi je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je ſuis malade comme vous, et je ſouhaite bien ſincérement que votre maladie ait des ſuites moins fâcheuſes que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaiſſance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part : c'eſt un préſent que vous faites à la nation, et c'eſt en partie la plus belle réponſe qu'on puiſſe faire à la voix du préjugé qui s'eſt élevé ſi long-temps contre *Louis XIV* dans toute l'Europe. J'oſerais vous dire que le faible eſſai que j'ai donné, n'a pas laiſſé, tout informe qu'il eſt, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fauſſe opinion que cette nation, quelquefois auſſi injuſte que magnanime et philoſophe, avait conçue d'un roi reſpectable.

Ce commencement doit vous encourager, ſans doute, Monſeigneur, à me ſecourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le ſeul homme en France qui ſoyez en état de me donner des lumières; et mon travail, les matériaux que j'ai aſſemblés depuis ſi long-temps, la nature et le ſuccès de cet ouvrage, me rendent à préſent le ſeul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande inſtamment la con-

tinuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret. 1752.

Mon dessein est d'insérer, dans le chapitre de la vie privée de *Louis XIV*, tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de sa gloire : il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande ame. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de *Louis XIV* au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à DIEU *qui vous convienne*, etc.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une

maiſon de campagne, paraîtrait petit et déplacé.
1752. Je dois ſonger que c'eſt à l'Europe que je parle, et à l'Europe prévenue. L'eſprit philoſophique qui règne aujourd'hui remarquerait peut-être un trop étrange contraſte entre le conſeil *d'honorer* DIEU, de ne manquer à aucun de ſes devoirs envers DIEU, d'aimer ſa femme, d'en demander une à DIEU qui convienne, etc., et la conduite d'un prince qui, entouré de maîtreſſes, avait mis le Palatinat en cendres, et déſolé la Hollande, plutôt par fierté que par intérêt.

Je vous parle avec la liberté d'un hiſtorien, d'un homme inſtruit de la manière de penſer des étrangers, et en même temps d'un homme docile, qui a une extrême confiance en vos bontés et dans vos lumières, pénétré de reſpect pour les unes et de reconnaiſſance pour les autres.

Si vous aviez, Monſeigneur, quelques morceaux détachés dans le goût de ce ui où *Louis XIV* rend compte du caractère de M. de *Pompone*, rien ne jetterait un jour plus lumineux ſur l'hiſtoire intéreſſante de ce temps-là. Il eſt à croire que ce monarque aura auſſi bien reconnu l'incapacité de M. de *Chamillard* que les faibleſſes de M. de *Pompone*, qui était d'ailleurs un homme de beaucoup d'eſprit. J'ai vu des dépêches de M. de *Chamillard* qui, en vérité, étaient le comble du ridicule, et qui ſeraient capables de déshonorer abſolument le miniſtère depuis 1701 juſqu'à 1709. J'ai eu la diſcrétion de n'en faire aucun uſage; plus occupé de ce qui peut être glorieux et utile à ma nation, que de dire des vérités déſagréables,

Cicéron

flatteuſe. Vous régnez, et je ſuis auprès d'un roi; auſſi je vous mets dans le premier rang des heureux, et moi dans le ſecond. Mais j'ai peur que la jeuneſſe et la ſanté ne ſoient un état infiniment au-deſſus du nôtre. Comment faire? Conſolons-nous comme nous pourrons dans nos royaumes de paſſage. 1752.

Vous avez tort, mon cher et illuſtre confrère, de tant haïr les ouvrages médiocres: vous n'en aurez guère d'autres à Paris. Le temps de la décadence eſt venu. Le ſeizième ſiècle était groſſier, le dernier ſiècle a amené les talens, celui-ci a de l'eſprit. Si par haſard il y avait quelqu'un aujourd'hui qui eût du génie, il faudrait le bien traiter.

Je vous ſupplie de faire ſouvenir de moi monſieur d'*Argenſon*: il ne doit pas oublier qu'il y a plus de quarante ans que je lui ſuis attaché. Le miniſtre peut l'oublier, mais l'homme doit s'en ſouvenir.

Je dicte tout ce que j'écris là, parce que je ne me porte pas trop bien. Je penſe tout ce que je vous dis, mais je ne vous dis pas la moitié de ce que je penſe. Si je m'entendais ſur mes ſentimens pour vous, ſur mon eſtime, ſur mon attachement, je ſerais plus diffus que tous vos académiciens.

Adieu, Monſieur; ſi vous voyez M. le maréchal de *Noailles*, donnez-lui un petit coup d'aiguillon; le Siècle et moi nous vous ſerons bien obligés.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME

A.

ALGAROTTI. (M. le comte)

LETTRE I. Page 1
II. 13
III. 16

ARGENS. (M. le marquis d')

LETTRE I. 1
II.
III. 1
IV.
V. 1
VI.

ARGENTAL. (Madame la comteſſe d')

LETTRE I.
II. 2

ARGENTAL. (M. le comte d')

LETTRE I.
II.
III.
IV.
V.
VI.
VII.
VIII.
IX.
X.

LETTRE XI. 68
XII. 75
XIII. 81
XIV. 85
XV. 94
XVI. 104
XVII. 109
XVIII. 111
XIX. 116
XX. 123
XXI. 129
XXII. 133
XXIII. 138
XXIV. 153
XXV. 166
XXVI. 170
XXVII. 178
XXVIII. 182
XXIX. 192
XXX. 217
XXXI. 227
XXXII. 237
XXXIII. 264
XXXIV. 271
XXXV. 285
XXXVI. 289

B.

BAGIEUX, (A M.) *chirurgien-major des gendarmes de la garde, etc.* 243

C.

CIDEVILLE. (M. de)
LETTRE I. 225
II. 240

D.

DARGET. (M.)
LETTRE I. 3
II. 5
III. 9
IV. 10
V. 55
VI. 56
VII. *ibid.*
VIII. 80
IX. 87
X. 89
XI. 90
XII. 92
XIII. 93
XIV. 96
XV. 97
XVI. 98
XVII. *ibid.*
XVIII. 99
XIX. 101
XX. *ibid.*
XXI. 102
XXII. 103
XXIII. 104
XXIV. 108
XXV. 109
XXVI. 149
XXVII. 150

LETTRE XXVIII. 151
XXIX. 152
XXX. *ibid.*
XXXI. 186
XXXII. 187
XXXIII. 188
XXXIV. 196
XXXV. 201
XXXVI. 204
XXXVII. *ibid.*
XXXVIII. 211
XXXIX. 213
XL. 220
XLI. 241
XLII. 249
XLIII. 269
XLIV. 282
XLV. 298

DEFFANT. (Madame la marquiſe du)

LETTRE I. 119
II. 126

DENIS. (Madame)

LETTRE I. 12
II. 13
III. 17
IV. 19
V. 39
VI. 49
VII. 57
VIII. 59
IX. 65
X. 67
XI. 77
XII. 79
XIII. 83

1752.

LETTRE CLIII.

A M. LE MARECHAL DE NOAILLES.

A Potsdam, le 28 juillet.

MONSEIGNEUR,

Vous me pardonnerez, si je n'ai pas l'honneur de vous écrire de ma main; je suis malade comme vous, et je souhaite bien sincérement que votre maladie ait des suites moins fâcheuses que la mienne.

Je reçois avec la plus vive reconnaissance les deux morceaux précieux dont vous avez bien voulu me faire part : c'est un présent que vous faites à la nation, et c'est en partie la plus belle réponse qu'on puisse faire à la voix du préjugé qui s'est élevé si long-temps contre *Louis XIV* dans toute l'Europe. J'oserais vous dire que le faible essai que j'ai donné, n'a pas laissé, tout informe qu'il est, de détruire, même chez les Anglais, un peu de cette fausse opinion que cette nation, quelquefois aussi injuste que magnanime et philosophe, avait conçue d'un roi respectable.

Ce commencement doit vous encourager, sans doute, Monseigneur, à me secourir et à m'éclairer autant que vous le pourrez. Vous êtes le seul homme en France qui soyez en état de me donner des lumières; et mon travail, les matériaux que j'ai assemblés depuis si long-temps, la nature et le succès de cet ouvrage, me rendent à présent le seul homme capable de recevoir avec fruit ces bontés dont je vous demande instamment la con-

tinuation. Vous ne pouvez employer plus dignement votre loisir qu'en dictant des vérités utiles. Je vous garderai religieusement le secret. 1752.

Mon dessein est d'inférer, dans le chapitre de la vie privée de *Louis XIV*, tout le morceau détaché où ce monarque se rend compte à lui-même de sa conduite. Cet écrit me paraît un des plus beaux monumens de sa gloire : il est bien pensé, bien fait, et montre un esprit juste et une grande ame. Je vous avoue que je serais d'avis de ne donner au public qu'une partie des instructions de *Louis XIV* au roi d'Espagne. Je voudrais que le public ne vît que les conseils vraiment politiques, dignes d'un roi de France et d'un roi d'Espagne, et la situation critique où ils étaient l'un et l'autre.

J'ose prendre la liberté de vous dire, en me soumettant à votre jugement, que le commencement de ce mémoire n'est rempli que de conseils vagues et de maximes d'un grand-père plutôt que d'un grand roi.

Déclarez-vous en toute occasion pour la vertu et contre le vice. — Aimez votre femme : vivez bien avec elle : demandez-en une à DIEU *qui vous convienne*, etc.

Il y a beaucoup de lieux communs dans ce goût. Je vous avouerai même ingénument que je n'oserais pas les lire au roi de Prusse, dont je regarde l'estime pour tout ce qui peut contribuer à la gloire de notre nation, comme le suffrage le plus précieux et le plus important.

Le conseil d'aller à la chasse, et d'avoir une

LETTRE XIV. 91
XV. 107
XVI. 135
XVII. 157
XVIII. 167
XIX. 174
XX. 184
XXI. 199
XXII. 223
XXIII. 234
XXIV. 245
XXV. 267
XXVI. 274
XXVII. 292

DEVAUX. (M.)

LETTRE I. 47
II. 114
III. 121

F.

FONTAINE. (Madame de)

LETTRE I. 6
II. 45
III. 236

FORMONT. (M. de)

LETTRE I. 221
II. 247

H.

HENAULT. (M. le président)

LETTRE I. 189
II. 208
III. 214
IV. 295

N.

NOAILLES. (M. le maréchal de) 302

Q.

QUIRINI, (Au cardinal) *évêque de Breſcia, bibliothécaire du Vatican.* 284

R.

RICHELIEU. (M. le maréchal duc de)
LETTRE I. 25
II. 140
III. 172
IV. 205
V. 229
VI. 275

ROQUES. (M.) *conſeiller eccléſiaſtique du landgrave de Heſſe-Hombourg.*
LETTRE I. 250
II. 254
III. 258
IV. 261

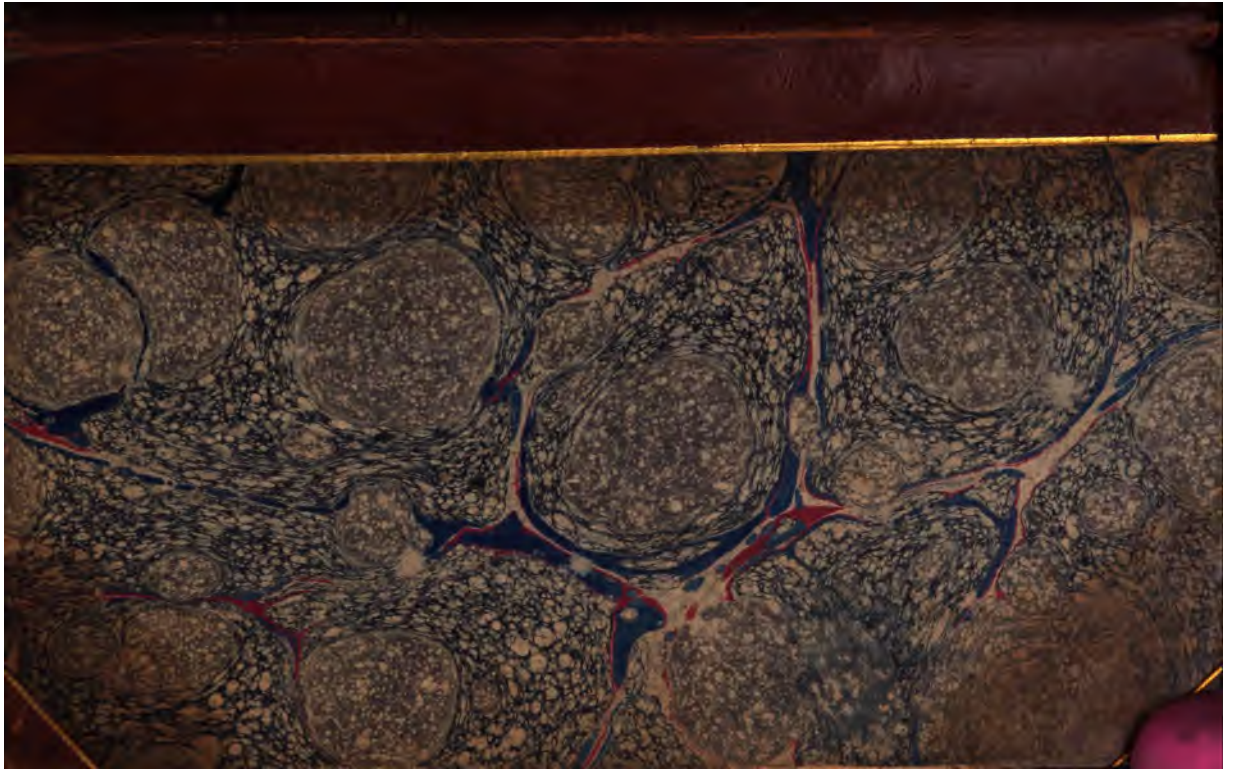
T.

THIRIOT. (M.) 71

U.

UZÈS. (M. le duc d')
LETTRE I. 165
II. 176

X.

XIMENÈS (M. le Marquis de)
LETTRE I. 102
II. 300

Fin de la Table du Tome cinquième.